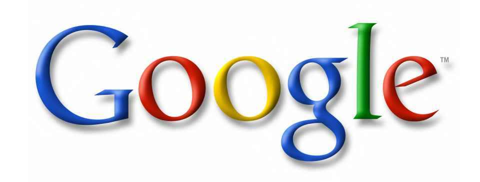
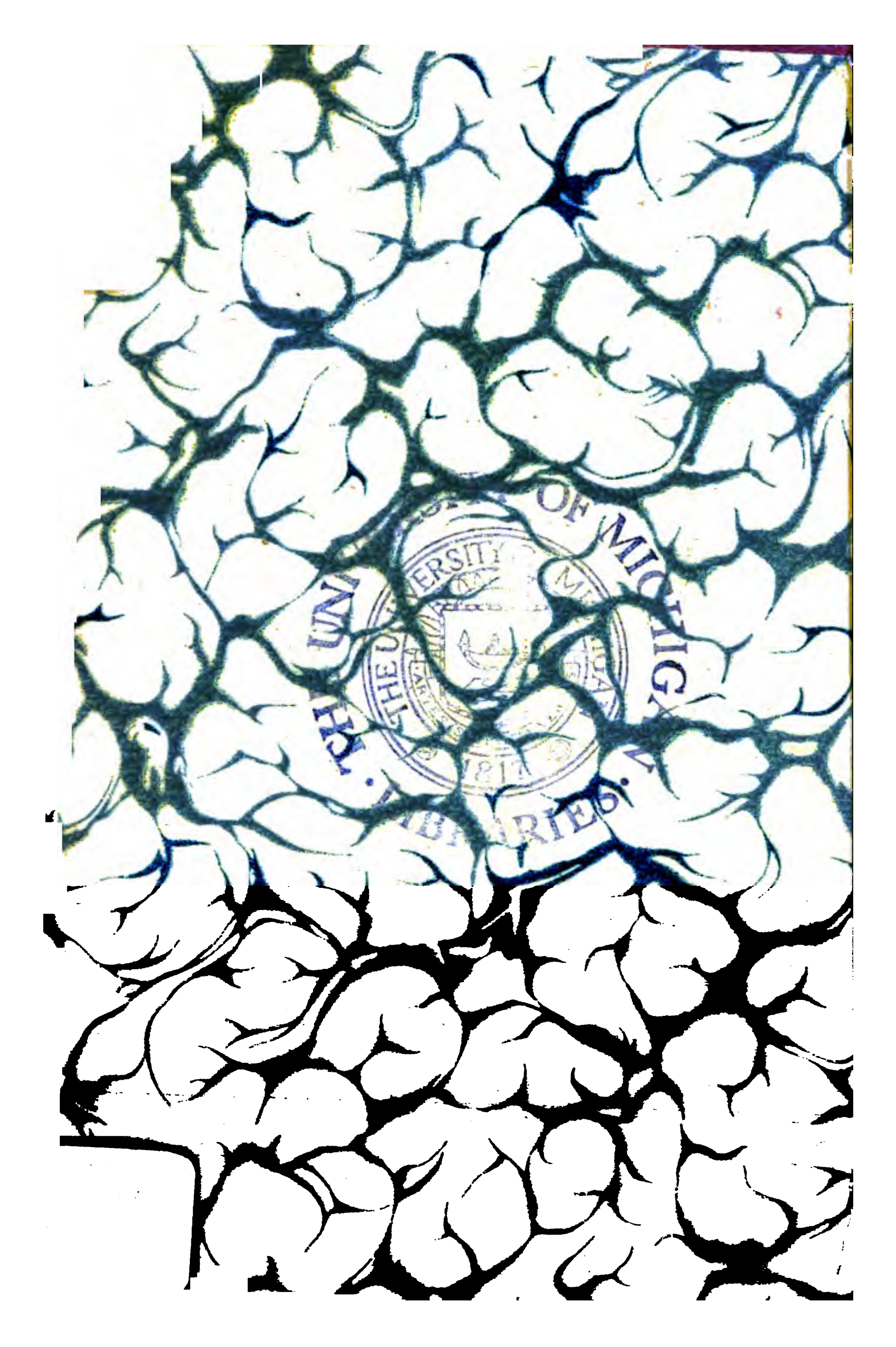
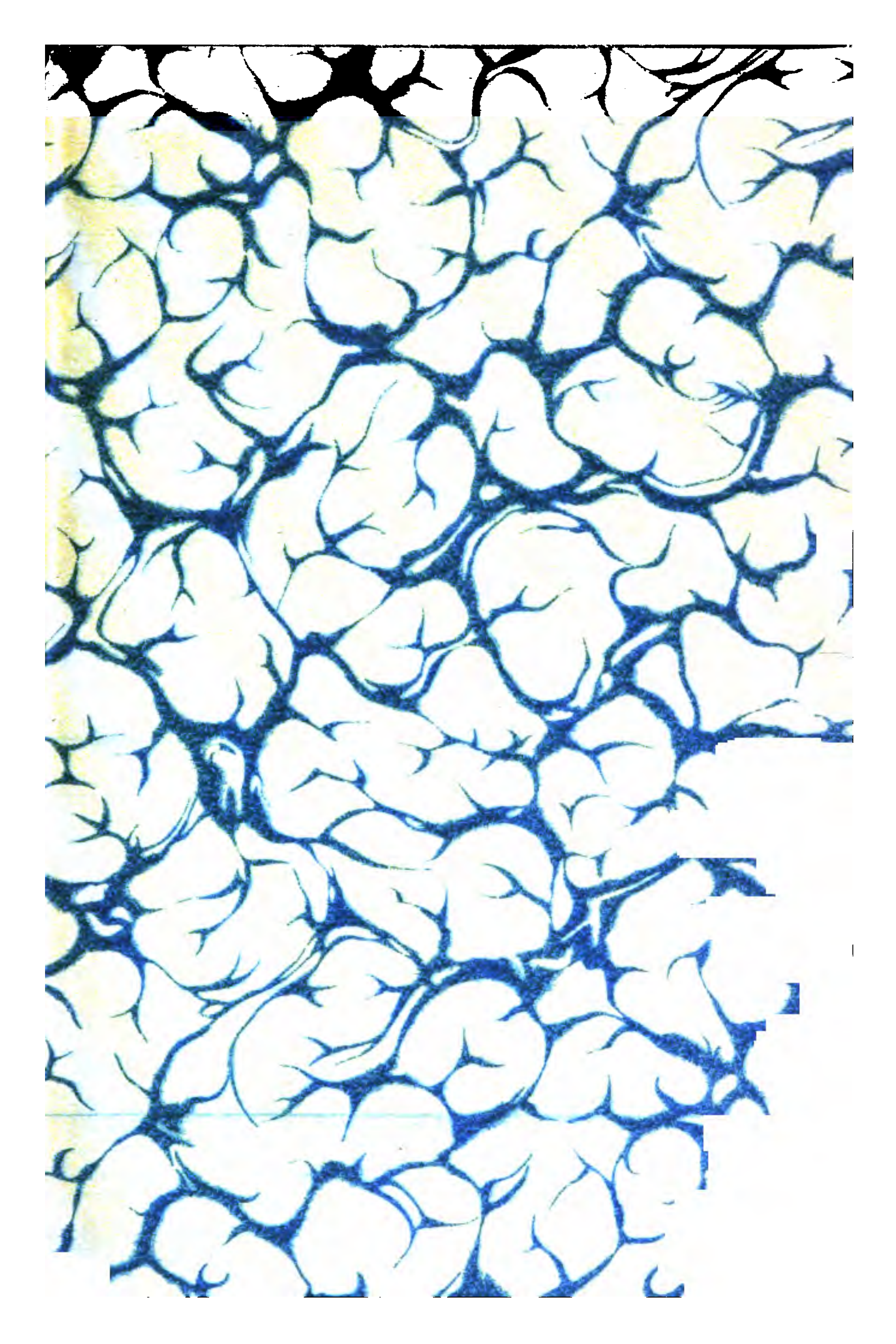






HORTENSE ALLART DE MÉRITENS

Lettres inédites à Sainte-Beuve

(1841-1848)

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

LÉON SÉCHÉ



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

LETTRES INÉDITES
A SAINTE-BEUVE

LÉON SÉCHÉ

—

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

ALFRED DE VIGNY, 1 vol. in-8°, illustré, librairie F. Juven, *couronné par l'Académie Française* (1902).

SAINTE-BEUVE, son esprit, ses idées, ses mœurs. 2 vol. in-8°, illustrés de nombreux portraits et autographes. Société du Mercure de France (1904).

CORRESPONDANCE INÉDITE DE SAINTE-BEUVE AVEC M. ET MADAME JUSTE OLIVIER, DE LAUSANNE, avec une introduction et des notes par Léon Séché. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1904).

LAMARTINE, de 1816 à 1830. Elvire et les Méditations. 1 vol. in-8°, illustré du portrait d'Elvire en héliogravure et d'autres portraits et autographes. Société du Mercure de Franc (1905).

ALFRED DE MUSSET, l'Homme et l'Œuvre, les Camarades, les Femmes. 2 vol. in-8°, illustrés de nombreuses gravures, portraits et autographes. Société du Mercure de France (1907).

CORRESPONDANCE D'ALFRED DE MUSSET, 1 vol. in-8°, illustrée d'un portrait en héliogravure, de dessins et autographes. Société du Mercure de France (1907).

MUSES ROMANTIQUES.— HORTENSE ALLART DE MÉRITENS dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve, Mme d'Agoult, etc., 1 vol. in-8°, illustré de portraits et autographes. Société du Mercure de France (1908).

Pour paraître prochainement :

LE CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE (1823-1827).

DELPHINE GAY (*Mme Emile de Girardin*).

En préparation :

LE CÉNACLE DE JOSEPH DELORME (1827-1830).

ANTHOLOGIE DES POÈTES ROMANTIQUES.

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS

Lettres inédites
à
Sainte-Beuve

(1841-1848)

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

LÉON SÉCHÉ



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

INTRODUCTION

Herblay n'était connu jusqu'ici que des touristes et des archéologues pour sa vieille église des XIIe et XVIe siècles et le voisinage de la forêt de Saint-Germain. Il le sera dorénavant de tous les lettrés, grâce à la correspondance de Mme Hortense Allart de Méritens, que nous publions aujourd'hui. Elle est, en effet, presque entièrement datée de cette bourgade de Seine-et-Oise.

Comment une Parisienne comme Hortense était-elle allée s'enfouir, à trente-cinq ans, dans ce petit trou que desservaient tant bien que mal deux voitures publiques? Je crois que c'étaient ses souvenirs d'enfance, plus encore que l'amour de la nature, qui l'avaient attirée de ce côté. Son père avait possédé, sous le Consulat, une maison de campagne

tout près de Montmorency, et elle-même, du temps qu'elle était lectrice ou institutrice chez la générale Bertrand, avait passé une partie de sa jeunesse autour de Montlignon. La nécessité avait fait le reste, car, n'ayant aucune fortune et n'étant point d'humeur à sacrifier son indépendance, fût-ce à l'amour, Hortense avait trouvé le moyen de vivre très économiquement dans sa petite maison d'Herblay. Cependant, elle avait gardé un pied-à-terre au centre même de Paris, où, quand le besoin la prenait de voir ses amis, elle leur donnait des rendez-vous. Et ses amis étaient Béranger, Chateaubriand, Thiers, Libri, Mérimée, Lamennais, Sainte-Beuve, etc.

Herblay, du reste, avait tout ce qu'il fallait pour lui plaire. Il y avait dans la Seine, à deux pas de chez elle, « une île assez grande, abandonnée à la nature, couverte de hautes herbes, d'arbres en liberté et d'animaux sauvages » qui lui rappelaient ses lectures de Chateaubriand. On y entendait le bruit des colibris, le frémissement des saules, le doux murmure des déserts d'Amérique, et la terre, au printemps, y produisait « ces mauves bleues » dont l'auteur du *Génie du Christianisme* « ornait le front d'*Atala* (1) ».

(1) Voir la lettre d'Hortense à Chateaubriand, p. 133, dans notre livre sur elle.

De l'autre côté du fleuve, la forêt de Saint-Germain, dont certaines parties étaient alors à peine explorées, parlait à Hortense de nos anciennes Gaules, chères à Augustin Thierry qu'elle n'aimait guère, entre parenthèses. Elle avait plaisir à s'y promener toute seule avec un livre et il lui semblait par instants qu'elle était la Velléda de ces grands bois.

Pour comble de bonheur, le curé du village était moins un prêtre qu'un savant. On le rencontrait sur les routes en bourgeois presque aussi souvent qu'en soutane, et comme les gens d'Herblay n'avaient qu'une dévotion relative, il occupait ses loisirs à étudier l'indoustani. Il devint tout de suite l'ami d'Hortense et, quelque temps après, le professeur de son fils Marcus. Ah ! que j'aurais aimé les entendre tous deux sur le chapitre de la religion ! Hortense avait beau, dans son déisme voltairien, avoir fait ses enfants protestants, elle était restée catholique beaucoup plus qu'elle ne croyait. Sainte-Beuve, avec son histoire de Port-Royal, l'avait peu à peu ramenée en arrière ; elle s'était prise pour Pascal d'une admiration qui frisait le fanatisme, et quand, au printemps de l'année 1843, elle se décida à convoler en justes noces, elle n'eut aucune peine à s'agenouiller au pied des autels.

Mais quel qu'ait été l'intérêt de ses conversations

avec le curé d'Herblay, j'aurais bien préféré l'entendre causer tête-à-tête avec Sainte-Beuve. L'illustre critique ne venait pas souvent la surprendre dans sa retraite, car il était très casanier, très sédentaire, et le travail quotidien qu'il avait à fournir ne lui permettait guère de prendre des vacances, si courtes fussent-elles. Mais quand il pouvait consacrer un jour à Hortense, quelle fête c'était à Herblay! Ce jour-là on mettait les petits plats dans les grands, et on allait au-devant du voyageur jusqu'à la patte d'oie où bifurquait la diligence. Quelquefois même, de loin en loin, Hortense décidait Sainte-Beuve à coucher. Alors, c'étaient, au clair de la lune, des promenades délicieuses où, comme il l'écrivait un jour à Mme d'Agoult, « l'on ajournait l'*Origène* » ! Toute ferrée qu'elle était sur la théologie, Hortense avait un faible pour les choses de l'amour, et comme Sainte-Beuve s'était contenté, au début de leurs relations, de planter avec elle « le clou d'or » de l'amitié, elle s'amusait à le lutiner, sans prendre garde qu'à ce jeu elle éteignait plutôt le feu qu'elle ne le rallumait.

Mais, tout en lui résistant au nom de Minerve, — et c'est le cas d'admirer ici sa sagesse, — Sainte-Beuve n'en aimait pas moins Hortense pour toutes ses qua-

lités de cœur et d'esprit et faisait grand cas de ses lettres.

J'ouvre sa *Correspondance* et j'y lis sous la date de 1843 :

« J'ai écrit, il y a quelque temps, à notre amie Hortense qui m'avait demandé un livre : elle ne m'a pas répondu, ceci devient grave (1). »

Le silence d'Hortense avait une cause grave, en effet. Elle faisait à cette époque son apprentissage de la vie conjugale et elle s'étudiait, elle s'isolait, pour voir si vraiment elle avait la vocation. Or, au bout de quelques mois, elle s'aperçut qu'elle ne l'avait pas du tout, qu'elle avait été créée et mise au monde pour être libre. Et après avoir quitté précipitamment la ville de Montauban, où l'avait emmenée son mari, elle revint à Herblay qui, selon son expression, lui fut toujours un port, et où elle reprit sa correspondance avec Sainte-Beuve ! Le mariage l'avait guérie de l'amour, mais elle n'avait pas dit adieu au sentiment. Oh ! non. Je ne crois pas qu'une femme de quarante ans ait jamais écrit à un homme de son âge des lettres plus tendres.

En tout cas, on ne pourra plus dire que Sainte-Beuve était incapable d'inspirer une passion. Je

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 88.

suis même d'avis que les lettres d'Hortense, à défaut de celles de Mme Victor Hugo, qu'on a si malencontreusement détruites, sont le commentaire éloquent et naturel du *Livre d'Amour*.

Mais quelque flatté qu'il en fût dans son amour-propre d'homme, ce n'était pas à ces lettres-là que Sainte-Beuve attachait le plus de prix. Il avait une préférence marquée pour celles où la recluse d'Herblay disputait sur la politique ou la littérature, car il y avait toujours à apprendre avec elle, surtout du côté de l'Italie et de l'Angleterre qu'elle connaissait à fond. On verra avec quelle indépendance et quelle hauteur de vues s'exerçait sa critique et avec quelle aisance aussi elle passait « du grave au doux, du plaisant au sévère ».

Sainte-Beuve lui reprochait, une fois, dans une lettre à Mme de Solms, d'être très décousue dans ses livres et il y trouvait la cause du peu de succès qu'ils avaient obtenu. Je m'en rapporte à son opinion sur ce point, mais ce qui est un défaut dans les livres est plutôt une qualité dans les lettres, où le décousu ajoute au charme.

Quoi qu'il en soit, la correspondance de cette femme supérieure, je dirais de cette Sévigné mâle, si je ne craignais de forcer un peu la note, en dehors

des jours inattendus qu'elle nous ouvre sur son esprit et sur son cœur, apporte une contribution précieuse à l'histoire de la vie et des idées de Sainte-Beuve. On y apprend une foule de choses qu'on n'avait encore lues nulle part, et dont quelques-unes présentent un réel intérêt; par exemple qu'il avait projeté, vers 1845, de faire avec elle un voyage en Italie et de se retirer, en 1848, à Oxford. La Révolution de Février, en lui faisant des loisirs, l'avait complètement désorienté. Du jour où il perdit par sa faute — j'entends par excès d'honnêteté — sa place de bibliothécaire à la Mazarine, il ne rêva plus que voyages. On sait qu'après avoir voulu s'expatrier en Amérique il jeta son dévolu sur l'université de Liège. Je regrette pour ma part qu'il ne soit pas allé à Oxford. Quel beau livre il en aurait rapporté sur l'Angleterre, sans préjudice de celui qu'il nous a donné sur Chateaubriand! Mais cela n'était pas écrit, comme disait Hortense, quand la fortune contrariait ses desseins. Ce qui l'était, par contre, et ici il faut avoir le courage de la blâmer sévèrement, c'est qu'elle détruirait à la fin de sa vie, dans un sentiment qu'on ne s'explique guère après la publication des *Enchantements de Prudence*, toutes les lettres que Sainte-Beuve lui avait adressées. Ce fai-

sant, elle a certainement excédé son droit, car nul n'a le droit de supprimer la pensée d'autrui, et ce n'est pas à la main de l'amour à faire l'office du bourreau.

LÉON SÉCHÉ.

Paris, 18 octobre 1907.

1841

I

Herblay, lundi 16 août.

Voiture d'Herblay, rue des Prouvaires, Parc aux Charrettes 43, part de Paris à 4 heures.

Voiture de Pontoise, rue Montmartre.

Une autre de Pontoise, rue de Montorgueil.

Elle partent l'une à 4, l'autre à 6 heures.

Et le matin à 8 heures.

La voiture d'Herblay est la plus modeste, mais la plus tranquille et la plus commode; vous y verrez peut-être le curé (en bourgeois), qui cause très bien (1).

J'ai passé hier une journée charmante que je me rappellerai toujours avec plaisir. Vous êtes l'homme

(1) Le curé d'Herblay, dont il sera plus d'une fois question dans cette correspondance, était alors M. Bertrand. C'était un prêtre instruit et qui connaissait plusieurs langues, entre autres l'indoustani. Il était de plus très libéral et eut quelques difficultés avec l'évêque de Versailles, à propos de l'introduction de la liturgie romaine dans sa paroisse. Vers le même temps il fut interdit pour une série d'articles qu'il signait du pseudonyme de Sophronius. Mais cette interdiction ne l'empêcha pas d'être nommé chanoine par le successeur de Mgr Mabille. Il quitta la cure d'Herblay en 1856 et mourut quelques années après à Versailles. (Note du curé actuel d'Herblay.)

qui causez le mieux, avec des mérites divers et tous de premier rang. Si vous vouliez gouverner le pays... mais vous serez heureux aussi dans vos autres travaux. J'ai lu des vers que je trouve charmants, je vous les montrerai. N'oubliez pas ceux que vous m'avez promis. A mercredi.

à M. Sainte-Beuve, rue du Mont-Parnasse, nº 1 ter.

II

Herblay, 20 août.

Sparte avait de *saintes lois*, Cicéron parle de sa *piété*, les anciens se servent du mot *sacré;* il ne faut donc pas dire que le christianisme a tout découvert, et en fait de *sainteté* même, l'Inde était aussi forte que lui.

Vous êtes scrupuleux, êtes-vous *saint?* Le scrupuleux ne sera jamais saint pour lui. Moi qui ne suis ni sainte ni scrupuleuse, j'aime à nager dans ces idées-là, et j'aime à y nager avec vous. Vous m'avez dit que j'étais très pure, et je vous trouve très naïf quand vous vous livrez vous-même avec tant de grâce et de modestie. Où votre naïveté ne ne pourrait-elle point entraîner ma pureté si elle n'était elle-même rangée sous de saintes lois? La naïveté et la pureté aux prises! Mais qui sait les chemins, et quels chemins! où elles ne s'engageraient point!

Il y a une chose agréable par-dessus tout dans

ce siècle de copies, de rôles, de statues, c'est l'originalité, et bien que vous ayez sans doute marché parfois sous quelque étendard, il y a un fond chez vous très original, en même temps qu'il est très spirituel, très fort, très aimable et très doux.

C'est à l'âge où nous sommes, d'ailleurs, que le caractère se domine tout à fait, et qu'on connaît son chemin et tout. Vous disiez très bien, l'autre jour, que si le sort vous avait préparé la politique, vous en eussiez fait avec plaisir. C'est ce qu'il faut à l'avenir en France, que le pays prépare et offre la politique aux hommes distingués. Mais si vous l'appelez un peu, elle viendra.

J'ai repris *canem sensium ;* il y a dans la loi allemande *qui primus currit*, l'autre dit *grand chien*, puis-je y mettre chien *dressé?* Pour le payer autant qu'un esclave il fallait qu'il eût un mérite. La femme se payait 600 sous, et l'homme 200. Mais la femme qui n'avait pu avoir d'enfant et la femme après quarante ans ne se payaient que 200, comme l'homme. Il semble, à voir leur loi, que la femme fesait les enfants à elle seule. A la loi du combat, ils disent : « Si la femme est guerrière, elle combattra. » Donc il y avait des femmes guerrières, donc il y avait des amazones. Que les détails de nos lois, la procédure, l'héritage, etc., soient antipoétiques, vous avez raison; mais cette société guerrière, rustique, forte, qui en est aux lois de la nature plus qu'aux lois sociales, à la poésie d'Homère ou d'Abraham plus qu'à la vie civile, certes elle est intéressante et pittoresque ou

rien ne l'est. Ils n'ont pas le seul chien *sensium*, ils en ont de trente espèces avec des noms allemands. Je reviendrai avec vous sur ce gros livre. Montesquieu appelle ces lois d'une simplicité admirable.

Adieu, poète, adieu, penseur, adieu, chrétien, impie, incrédule, adieu, homme naïf, j'espère vous voir bientôt; demain samedi, à 4 h., vous trouveriez la voiture d'Herblay. Mais vous êtes peut-être en Suisse.

Je rouvre ma lettre pour vous dire qu'il m'est très désagréable d'écrire tout cela à M. Delorme, que je ne connais point (1).

III

Herblay, mardi 24 août.

Votre maladie c'est le talent, permettez-moi de ne pas m'en inquiéter. J'espère vous donner à dîner, hôtel du Rhône, à la fin de la semaine; je ne vous ai plus attendu ici avec la pluie. J'irai à Paris pour prendre les livres, et je vous écrirai alors.

Vous m'avez fait des vers! J'en suis bien curieuse, envoyez-les-moi donc tout de suite par la poste.

Vous dites donc *chien de meute*, ce n'est pas mal et vaut peut-être mieux que *chien dressé;* cependant ce dernier terme est plus vague; le vôtre veut dire de chasse, et je ne sais si le *sensium* est de chasse.

(1) Cette lettre était adressée à *Monsieur Delorme, cour du Commerce, n° 2, près de la rue Saint-André-des-Arts*, où Sainte-Beuve habitait, sous ce nom, depuis 1830.

Cela s'éclaircira par d'autres passages çà et là. Je suis indignée de la loi des Visigoths, lourde, basse, pédante, et bavarde. Les barbares ne frappent de coups que les esclaves; les Visigoths frappent l'homme libre. C'est en comparant les lois des autres barbares à celles des Visigoths que Montesquieu trouvait les premiers d'une simplicité admirable. Les Visigoths ne sont pas simples, ils imitent mal les Romains, ils n'ont rien de la valeur et de l'indépendance primitives des Goths.

Voici, monsieur, ce que fait l'amazone, tandis que vous êtes couché sur le dos. Mais vous m'avez rappelée à temps quand j'allais m'égarer, et je suis revenue en paix à la meute *primi cursalis* (*sensius*).

Vous m'avez dit très bien que les vers étaient favorables, et qu'il fallait un cadre aussi pour la pensée. Mais je ne fais pas de vers et je vous envoie, en place, une chose qui ne vaut peut-être pas le voyage; vous en allumerez votre feu. A la place de: « que la hache » il faudrait peut-être: « la hache du cultivateur attendri, etc. ». — La phrase: ils se plurent à te consacrer des autels, etc., est à refaire. Cela n'est rien et demanderait beaucoup de soin et de style. J'aurai quelques observations à vous faire (si je l'ose) sur vos derniers vers. La volupté *rage* ne me plaît guère. N'avez-vous pas quelque mot plus délicieux? Il y a enfin deux passages qui ne me semblent pas assez clairs. Ce sont les couplets ou versets 4 et 5. De votre côté vous me direz si mon genre va.

A bientôt.

IV

Paris, jeudi 26 août.

Je vous écris de Paris, et si mon billet vous arrive à temps, j'espère vous avoir ce soir vers 8 heures. Demain vendredi, si vous pouvez, nous dînerons ensemble ici. Je serai chez moi demain, de 4 à 5 h., passant ces jours-ci à la Bibliothèque. Et samedi matin je retournerai à Herblay.

Apportez-moi ce soir les vers. Mille amitiés et coquetteries. Gare à vos Laures !

Hôtel du Rhône (1).

V

Herblay, dimanche 5 septembre.

Rien de si commode, pour ne pas dire de si doux, que de plaire un instant à un poète : si l'on donne quelques pauvres aperçus sur ce grand Pascal, on a bien dit ; si l'on parle des Dieux, c'est bon ; des malades, encore mieux. On a des yeux, qu'ils sont beaux ! un front admirable ; des cheveux incroyables ; on n'a pas quinze ans, on est un enfant ; on est gentille, on va voltiger. Allez, inventez, créez, je vous regarde faire, je sais que les poètes ont de pa-

(1) Cette lettre était adressée à « Monsieur Sainte-Beuve, cour du Commerce, 2, rue Saint-André-des-Arts ».

reilles fêtes, je m'y prête avec complaisance, et pour finir par railler j'ai toujours en vue, pour garder une éternelle modestie, le *grand esprit* que vous trouvez à Marie (1).

Heureuse race que celle des poètes ! Ne croyez pas que je n'aime pas du tout les vers ; il y en a qui m'enchantent et que je sais presque déjà par cœur dans votre volume (2), ceux-ci, d'abord.

> Songe charmant, douce espérance,

tout cela et les paroles de Milton. Surtout, surtout, *Adieux à la poésie*, et *Retour à la poésie*.

> Ma bouche alors aimait redire.

Tout cela admirable jusqu'au bout :

> De nuit, ô Phebé, quand tu n'oses,

tout cela jusqu'au bout et Hamlet.

Aussi *Au loisir*, qui est plein de grâce. Ces morceaux sont, il me semble, la poésie même, c'est très soigné, point de la nouvelle école, c'est ce que je préfère jusqu'ici. Et vos sonnets à la façon de Camoëns me plaisent parfois. La mesure des vers du *Retour à la poésie* vous est heureuse, vous vous en servez parfaitement, et elle me semble douce à l'oreille.

Ceux que vous m'envoyez sont charmants, le « Numa de nos bois » (3), très bien, et Cicéron et tout cela. Montrez-moi les vers du *collier* et aussi le

(1) Mme d'Agoult.
(2) *Vie, Poésies et pensées de Joseph Delorme.*
(3) Voir, dans notre livre sur Hortense, chap. IV, p. 184, la poésie de Sainte-Beuve où se trouve ce « Numa de nos bois ».

discours d'Herminie dans l'original où je voudrais voir si c'est aussi doux et profond que dans le roman.

J'ai reçu une lettre de Didier (1) partant pour les Ardennes et content d'un drame qu'il vient d'achever.

L'adresse de la voiture de Pontoise est rue *du Faubourg Montmartre, au coin de la rue de la Jussïenne.* Et aussi une de Pontoise, *rue Montorgueil, hôtel Saint-Christophe.* Elles partent de Paris à 8 heures du matin. Le soir il y a une voiture à Franconville, qui n'est qu'à moins d'une heure d'ici. Pour 2 ou 3 francs vous feriez le voyage. Essayez donc de ces voitures-ci; elles vous laisseront à la patte d'oie, et si vous dites le jour, on ira à votre rencontre.

Avez-vous suivi le Parlement anglais? C'est fort intéressant, Peel plat comme ceux qu'il loue, l'ensemble très noble.

Adieu, continuez de créer sur le même moule et écrivez et venez.

VI

Herblay, 13 septembre.

Je prévoyais bien à cause de l'époque qu'il y aurait une apparition sur la colline sacrée. Je vous en félicite. Je vous écris pour vous prévenir que je vais à Paris rencontrer l'oncle de mon fils qui voudrait me

(1) Charles Didier.

parler. Ainsi ne venez pas ici, mais venez, s'il vous plaît, *mercredi soir, hôtel du Rhône*. Nous serons sages et vertueux, amis dévoués, nous parlerons d'elle. Je reviendrai ici le lendemain. Je dois aussi (pour vous mettre la conscience en repos) rencontrer un whig à Paris. Mais le soir je vous attendrai.

Mille amitiés

H.

VII

Herblay, mercredi [septembre].

Vous direz peut-être : est-elle whig, est-elle tory, est-elle partie ? Non, elle est subjuguée par Charles le Chauve dont la bassesse égale au rebours Charlemagne ; c'est le Charlemagne de la honte.

Je suis ravie, transportée de M. Henri Martin ; son livre, son travail est excellent, ses idées pas si bonnes, mais son récit parfait. Jamais nous n'avons eu rien de si complet, si fort, si détaillé, si vraiment franc. Il lutte sous mes yeux avec Sismondi. Tantôt Sismondi est terrassé, Martin lui saute dessus, le prend à la gorge ; puis tout à coup Sismondi se soulève, les Capitulaires à la main, et en frappe Martin à la tête. Les aperçus, les résumés de Sismondi sont mieux, l'autre surpasse tout par le récit et la vérité.

Vous qui distribuez la gloire, que faites-vous de louer Mérimée et d'autres qui ne valent pas celui-ci ? Je n'étais pas contente à Paris de la préface, des idées

de l'homme, de son système d'unité et autres bêtises à la mode, mais son récit est admirable. Heureux qui a fait cela et parle à l'avenir! J'aurais bien des choses à lui dire si je le voyais. D'ailleurs je trouve dans les Capitulaires des choses que personne n'a remarquées et que je garde.

Etes-vous de retour de la campagne? Travaillez-vous? Donnez-moi de vos nouvelles. Je m'amuse à la folie.

Dites-moi si l'émeute a réussi et si le Stuart est mort.

VIII

Herblay, lundi soir 28 septembre.

Vous me dites quelque chose d'excellent sur la *qualité* à propos des imitations et *fac-simile* de nos jours. C'est vrai. Et je vous sais gré de vous rappeler ce mot de Thiers, un des plus justes et des plus gais qu'ait entendus la Chambre.

Cependant, quand la capacité d'un homme consiste dans l'intelligence des chroniques, des anciens faits, dans la combinaison, la liaison de nombreux matériaux, vous avouez qu'on peut ne pas apercevoir ce mérite dans la conversation. C'est celui de l'homme dont nous parlons. Ses idées à lui sont peu de chose. Mais son récit me paraît le meilleur que nous ayons. Il n'avait pas besoin d'apprécier ni juger ce qu'il raconte, ce n'est pas l'affaire de tous les historiens.

Vous me dites que vous êtes *tory* par goût et par

nécessité. *Nécessité*, comment ? Ce n'est pas votre bibliothèque (1), je pense, qui vous oblige à rien ; si elle le fesait, elle devrait vous maintenir à Thiers, qui vous l'a fait avoir, m'avez-vous dit, elle ne vous pousserait pas vers des ennemis ; mais de pareilles places appartiennent à l'Etat et n'ont rien à faire aux Révolutions, puisqu'on dit *la République des lettres*.

Vous n'avez que la nécessité d'être Français du XIXe siècle, et si vous avez mauvais goût, il faut combattre votre goût. Soyez entraîné par l'amour, l'ambition, la gloire, l'amitié, mais ne le soyez pas par des politesses, c'est par trop frivole. Je vous vois désormais flottant, ne sachant où vous fixer, une femme de parti pourra seule vous ranger ! J'avoue qu'il y a une qualité qui me plaît beaucoup ; mais qui n'est pas commune en mon pays ; comment quelqu'un de nous l'aurait-il quand le pays ne l'a pas ? C'est difficile. Cette qualité, c'est la gravité, un certain sérieux dans les choses sérieuses qui n'exclut pas la gaieté dans les choses légères. L'aimable compagnon de ma vie aimait aussi la gravité ; c'était la qualité de son pays ; il dit, en parlant à son ami, de sa conduite dans son gouvernement de Cilicie : *Nihil æquabilius, nihil lenius, nihil gravius*. Voilà ce que je trouve beau. La justice, la douceur, et la gravité ! Que c'est aimable et digne ! Si l'on vit dans les salons où tout se flétrit un peu par le commerce de tant de gens bornés qui donnent le ton, surtout les

(1) La Bibliothèque Mazarine.

femmes, on est perdu si on n'a quelque idéal de beauté morale et *politique*, quelques mots qui vous réveillent, vous relèvent et vous guident. Je le crois pour tout le monde et pour vous. Vous direz, peut-être, que Voltaire n'est pas grave, que Thiers n'est pas grave. Je ne sais. Ce sont des hommes d'action ; l'un est dans sa course, mais l'autre, fidèle à tout ce qu'il avait cru, appuyé sur des sentiments si vifs d'humanité, qu'il en était parfois malade, est mort après avoir fait une révolution dans le monde; il a ouvert tout à fait nos yeux que nul mensonge ni nul faux zèle depuis n'a pu infirmer.

Cette morale est très facile à faire à la campagne, surtout le soir, quand les jours diminuent et qu'on est lasse de lire le jour durant. On n'a rien de mieux à faire qu'à penser aux gr[ands] hommes. Vous avez dit quelque part que bien des gens se sont perdus pour n'avoir su employer leur soirée. Je le crois, c'est l'heure de la parole ou de l'amour.

Votre article sur Mérimée a-t-il paru (1)? J'irai à Paris un de ces jours voir mon fils, qui est établi dans ses études, j'espère vous voir aussi; vous ai-je dit que ma sœur (2) est accouchée d'une fille? Elle en est très heureuse et m'a écrit. Me trouvez-vous trop pédante? Je vous salue en Saint-Charlemagne.

Si vous vous fâchez un peu de ce que je vous ai dit hier et ce soir, vous aurez tort. J'ai dit ces choses-

(1) Non. Il ne parut que dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre. (*Essai sur la guerre sociale, Colomba.*)

(2) Sa sœur, Sophie Allart, avait été mariée à M. Gabriac, négociant à Rome. Elle en eut trois enfants.

là, et de plus dures à Thiers, qui les a prises avec amitié. Et on ne dit cela qu'aux hommes qu'on croit les plus nobles et les plus délicats du monde. D'ailleurs vous n'avez qu'à me prouver que je ne sais ce que je dis, que le docteur se trompe; défendez vos conservateurs, si vous pouvez !

IX

Herblay, jeudi 7 octobre.

Pourquoi pas Clorinde? Voulez-vous toujours Ninon-Dacier? Mais vraiment je vous avertis que vous faites très peu pour Ninon, et qu'elle n'est pas fort contente de vous. Au lieu de m'écrire l'éloge de Thiers, vous pouviez bien venir me le faire mercredi, où je partais à 4 heures. Vous n'aimez ni les grands ministres ni les femmes héroïques.

Mais croyez bien que si on tient tant à vos idées, c'est qu'on vous croit un homme important, vous verrez; vous serez entraîné hors la sphère des lettres, mais par qui? Voilà la question. On cherche à vous égarer.

Je veux bien ne plus vous parler politique, si vous ne m'en parlez plus; je veux bien ne pas louer Thiers, si vous ne louez pas Molé. Je parlerai de Cicéron, et vous de Pascal, sur ces objets nous pourrons nous entendre, mais ne parlez plus ni de Bertin, ni de Marie (1), ni de cette femme que vous appelez ma

(1) Mme d'Agoult.

cousine et qui ne l'est plus, tous gens du camp ennemi, dont les quolibets de mauvais goût et les grossières attaques veulent flétrir le plus grand et le plus noble espoir de nos temps. Ne soyez que poète et rêveur, j'y consens; soyez même *tory*, si c'est par la nécessité que vous dites. Je vous trouve au-dessus de ce que vous vous estimez, et votre modestie, qui est une belle chose, vous fait trop peu compter ce qu'est dans la société un homme qui pense, qui juge, qui même distribue la renommée, et auquel reviendra en définitive le devoir de raconter et d'exposer les hommes et les événements. Vous l'avez déjà fait un peu, et comment croire qu'on vous trouvera sévère pour B. Constant, Béranger, Thiers, et indulgent pour Molé, Bertin et Decazes! C'est insupportable de vous.

Adieu, homme aimable, faible et injuste. Je vous verrai, je crois, lundi ou mardi soir à Paris.

P. S. — Vous direz qu'en louant trop ces hommes je vous les ai fait blâmer, que mon exagération seule a tout le tort, cela peut être vrai, et j'accepte cette excuse. Que n'ai-je point accepté de vous ?

X

Herblay, jeudi, s. d.

J'ai été trompée d'heure, ainsi je ne continuerai ma lettre que si la poste, qui est très inexacte ici, ne

veut pas m'interrompre. Et je vous verrai samedi. Voici le passage dans Mme Dacier que je vous copie exactement.

« Il y avait dans ma cour un bel olivier de la grosseur d'une grosse colonne. Je fis bâtir tout autour une chambre à coucher; quand elle fut achevée je coupai les branches de l'olivier, et après avoir scié le tronc à une certaine hauteur, j'accommodai le pied, je l'aplanis pour en faire le bois de lit, je le perçai d'espace en espace, et quand cela fut fait, pour l'enrichir, je prodiguai l'or, l'argent et l'ivoire; je tendis au-dessous des sangles faites de tranches de cuir de bœuf, teintes en pourpre, et ses pieds tinrent au plancher. Voilà de bons indices que je vous donne. Je ne sais si on a laissé ce lit dans ma chambre, ou si on a scié les pieds pour le détacher du plancher et pour le porter ailleurs. »

Il est clair qu'on n'y comprend rien dans le grec, car comment un tronc a-t-il des pieds? Je vous sais infiniment gré d'avoir un maître de grec (1) et d'étudier ces belles choses que les autres hommes dédaignent sitôt.

En vous quittant, je cherche un peu chez vous-même à vous comprendre, et c'est l'avantage qu'on a quand on s'occupe d'hommes qui ont mis leur vie en marbre, en relief, en livres.

J'adore (non pas vous), mais depuis la page 1 jusqu'à 19 (2). Gardez-vous de perdre dans la société ce

(1) Il s'appelait Pantasidès.

(2) Cette lettre se rapporte aux *Poésies complètes* de Sainte-Beuve, qui avaient paru un peu avant chez Charpentier (1 vol. in-18).

quelque chose de modeste et d'original qui n'est qu'à vous dans ce siècle de vanité. Vous dites « la science, océan plein de périls et d'abîmes, dès qu'il ne réfléchit pas les cieux ».C'est vrai,et votre science est donc pleine de périls et d'abîmes ? Aucun de nos écrivains, ni le Roi (1) ni la Reine (2) n'ont rien fait qui soit si intime ni qui aille si avant que tout ce commencement. Mais les femmes (du moins moi) ne font guère de la volupté ce pernicieux usage. Au reste, le vice, il me semble, est comme le vol, c'est un tort des circonstances plus que de l'homme, et la vertu suit la nature quand la nature n'est pas contrariée ou par la loi ou par le sort. Il y a un charme dans toutes les vertus vraies, et quand ce charme manque, je me défie fort que la vertu soit juste. Mais la justice souvent manque, et voyez si elle a présidé à votre partage comme à celui de tant d'autres ? Il y aura une injustice éternelle dans les devoirs de l'homme et de la femme, parce que l'esprit n'est pas égal.

— La page 79, où j'aurais bien à vous dire, heureux qui peut faire ce que vous dites là, et si près du terme, remonte, comme vous dites, aux régions de l'amour de Dieu. On irait bien mieux seule qu'aidée, et plus fière, et moins jalouse, mais la nature ne veut pas tant d'égoïsme.

— 102, profond encore, et très beau.

— 199, où on voit bien ce que je disais de l'injus-

(1) Chateaubriand.
(2) George Sand.

tice; il a raison, il est homme, mais pourquoi se le reprocher? Alleluia. Alleluia.

— 261, excellent, charmant. — 307. — 329.

Il y a certainement des choses en vous qui vont tout à fait avec les croyances de ce livre, mais c'est que ce sont là les parties vraies du catholicisme. Les hommes auraient-ils donc tant vécu là sans creuser et trouver? Ce sera l'œuvre de l'avenir de séparer le vrai, le faux; vous et M. de Ch[ateaubriand] jusqu'ici, vous réveillez l'erreur et tout; aussi vous n'y restez pas; il faut veiller et rester. — Page 9, où cette austérité aimable reprend. — Et cela : O vous qui n'aviez navigué, etc., etc. 21. — Tout ce qu'elle dit, profond et doux. 85. — 141. — Mais 4 ou 5 jours après, très beau 150.

Je n'ai plus le temps, je vous laisserai à cette rupture, et je continuerai une autre fois la suite.

Ce sont ces choses qui m'agitent et m'inquiètent; ce sont elles qui m'ont séduite. Il y a beaucoup de force en vous, une vie profonde, riche, dont rien ne promet qu'on pourrait s'emparer, sans que la séduction en soit moins puissante.

Mais je prendrai votre ton léger; on y trouverait toujours quelques heures. Restez du moins jusqu'au temps où on serait libre de n'y rien faire succéder, car pour moi j'ai trouvé moins dur de *vivre seule* que d'être ramenée à l'homme forcément et de subir la loi de la nécessité, si dure souvent aux âmes fières et délicates. A vous donc.

XI

Herblay, dimanche, s. d.

Je suis bien aise de ce que vous me répondez sur Pascal, voici du moins un point sur lequel nous nous entendons parfaitement...

J'irai à Paris mardi, après demain, ainsi j'espère vous voir le soir, si toutes les dames de Paris vous laissent libre. Je n'ai plus d'appartement sur la montagne, ainsi venez rue *Saint-Nicaise, hôtel du Rhône* (1), où vous m'avez vue une fois ; j'y serai le soir vers 8 heures. L'oncle de Marcus est de retour d'Angleterre et me demande mon fils depuis huit ans; enfin je vais le lui donner. Vous voyez que le petit Toscan est venu bien à propos.

J'ai trouvé votre comparaison de l'habit excellente, mais je ne trouve pas qu'elle laisse toute la latitude que vous dites, car les manches sont toujours en haut, ou le tour du col ; le soulier, le cothurne ou la sandale sont toujours pour le pied et ne se mettent pas sur la tête. Le catholicisme a quelquefois mis sa sandale par-dessus sa tête, là il est odieux, et les religions excellentes (où nous marchons) se tiendront dans les proportions éternelles. Mais il vaut mieux en causer.

Adieu donc, Pascal.

(1) La rue Saint-Nicaise occupait alors une partie de la place du Carrousel, et l'hôtel du Rhône était très fréquenté des gens de lettres. Je vois dans une lettre de Turquety qu'il y descendait, chaque fois qu'il venait à Paris.

XII

Paris, lundi soir, s. d.

Si vous ne venez pas demain soir mardi, je croirai que vous me trouvez coupable, venez, car je ne le suis point. C'est vous qui avez tout fait, c'est vous qui avez jeté au vent une parole sérieuse qu'on a écoutée trop facilement en se flattant, je ne sais pourquoi, de fixer un homme de l'esprit le plus élevé et de l'âme la plus délicate. En vous avouant la vérité sur ce qui s'est passé cet été, j'en suis plus à mon aise pour vous dire des choses tendres et le charme qu'on aurait trouvé près de vous. Mais si l'homme hésite, la vie nous presse et se hâte, et les anciens sentiments seuls ont poussé des racines qu'on ne peut arracher en dépit du sort.

Vous m'avez rendue plus hardie pour avoir un homme que j'ai trop aimé et que je craignais beaucoup; vous avez enchanté des jours qu'il ne charmait pas, mais on était bien aise aussi de l'appeler contre vous, et de renaître à lui quand vous montriez qu'il n'y avait pas d'avenir avec vous (1).

Il n'y avait rien parfois qui m'eût paru si doux que de vivre pour vous; de soigner une santé dont vous vous plaignez souvent, et descendre (ou monter) dans cet intérieur où vous vivez solitaire avec vos rêveries et votre sensibilité.

Je n'ai jamais compris cette soumission où vous

(1) Allusion à Bulwer-Lytton.

restez au sort contraire, aux privations de tous genres dans le sentiment qui vous tient fidèle. Ce dévouement est beau, mais il n'est pas dans la nature.

Il n'est pas de votre âge encore trop jeune pour certains sacrifices.

Que veux-je en vous disant tout ceci ? Simplement vous montrer que tout fut votre ouvrage et que j'ai eu un penchant très tendre vers vous. Si vous blâmez ma conduite, blâmez aussi les complications de la vie, vos hésitations à vous-même, ce qui vous éloignait le premier. Mes plus beaux jours de cet été ont été dus à vous seul. Peut-être vous avez trouvé entre nous bien des différences, moi je ne les sentais pas, mon âge n'est plus celui où l'on entraîne les hommes, aussi je serai contente de ce qui est arrivé s'il en reste quelque tendresse entre nous, et de mon côté pour vous un sentiment que bien rarement j'ai vraiment senti.

Venez ce soir, ou je vous croirai fâché. Venez donc, venez.

XIII

Herblay, mardi, s. d.

Deux hommes qui méritent des statues ont imaginé de traduire la métaphysique d'Aristote, la scolastique, ce qui désola et charma nos pères, et moi qui veux désormais tout oublier, moi qui suis une entéléchie, je m'y suis jetée. Le Dieu d'Aristote n'est pas le mien. Il pense sa pensée, voilà tout, il est trop séparé des hommes. Jetez un regard sur ce livre,

c'est très curieux ; arrêtez-vous sur le 13e et le 14e livre, dites si c'est beau. C'est un livre sur la *subtilité*, et non sur *la philosophie*.

Voici tout ce j'ai à vous dire. Absolument. Le curé a gardé précieusement votre petit billet. D'autres vous lisent ici avec plaisir. Herblay est très lettré.

Adieu, ce lever de l'autre jour, comme vous l'appelez, fut un des jours les plus charmants de ma vie, non sans reproche secret que je pourrais peut-être m'adresser, mais voilà votre genre à Paris, je n'en suis pas responsable, la faute en est au janséniste; pour moi, j'ai eu un jour, un instant charmant et rapide.

XIV*

Herblay, lundi soir 21 décembre.

Je suis revenue ce soir à Herblay, pensant un peu à vous, et il faut que je vous dise l'enchantement qu'il y a à se retrouver seule à la campagne au milieu de l'hiver, loin du trouble des villes et des passions. Comme j'ai manqué la voiture d'Herblay, j'ai pris la voiture de Pontoise, qui m'a laissée où nous avons dîné, et j'ai fait seule le chemin à pied, au clair de lune, avec un léger brouillard. J'étais si contente, l'air et le silence me plaisaient tant que j'ai été au moment de me mettre à genoux dans la boue pour remercier Dieu; des nuages rapides couraient sur

la lune encore naissante; le froid du soir n'était pas vif, mais plein de vapeur et de rêverie. Tout était calme, tout rappelait doucement l'homme à son foyer domestique. Et en me retrouvant ici, au mien solitaire, j'éprouve un charme que je ne saurais vous rendre. Je n'entends que la tendre respiration de mon enfant endormi ; tout dort dans le village, excepté moi qui vous écris. Il me semble que j'aurais bien aimé de vous faire partager ces douceurs de la retraite et des champs. Nous eussions goûté ensemble les sciences et la solitude; j'ai là autour de moi tous ces sages qui sont mes vrais amants. Que l'étude est une aimable chose! qu'on vit bien seule avec ses livres! Mais qu'il me serait cher aussi de les lire avec un autre, et tour à tour comme vous avez dit dans vos vers à propos du Numa de nos bois....

Vous avez écrit un petit mot qui m'a troublée, vous qui aimez comme un Parthe combat, en fuyant. Nous sommes-nous aimés? Non, ce n'est point aimer. Je sais ce que c'est qu'aimer, je vous aurais montré comment je le sais. Aujourd'hui, peut-être, nous pourrions commencer. C'est lent, c'est saint, c'est douloureux, c'est tour à tour triste et délicieux. Jamais vous n'aurez été aimé dans la pleine douceur, dans la pleine liberté où j'aurais pu le faire. Nous avions un même culte pour les grands écrivains de la terre et pour les dieux des cieux. Accordez-moi un léger regret, aussitôt démenti à votre manière. Vous m'avez toujours séduite depuis le jour où, rue

de la Paix, vous m'avez parlé de Moïse et fait entendre ce jour-là une très belle conversation.

Il y a aussi en vous une réserve, une richesse cachée, une force secrète, une modestie, et une élévation si tendre et si belle qu'elle tourne toujours à Dieu. Je vous aurais compris et j'aurais pris plaisir à vivre pour vous.

Mais Dieu m'est témoin que je ne pensais qu'à B... (1) et à sa santé en arrivant à Paris; sa folie me rend infidèle. Mais je suis toujours sauvée par votre raison. Au moins je voudrais savoir que vous n'êtes pas infidèle à Mme de Couaën (2) et que ce n'est pas pour une autre que vous fuyez.

Je lis, ce soir, dans Bacon : — Toute science et toute admiration qui est sa semence est de soi agréable. Et encore : — Les sciences accoutument l'âme à une continuelle agitation. — La pauvreté est la fortune de la vertu, etc., etc.

XV

Jeudi, s. d.

Comme Marius me quitte demain pour s'établir à Paris chez un professeur, je suis forcée de retourner à la campagne pour des arrangements, mais je reviendrai demain matin. Ainsi j'espère vous voir demain vendredi, à 4 heures ou le soir.

(1) Bulwer-Lytton, diplomate et écrivain anglais. Voir la note qui le concerne dans notre livre sur Hortense, page 49.
(2) L'héroïne de *Volupté*.

Ecrivez-moi un mot *hôtel du Rhône*, qui me dira quand je dois vous attendre.

Mille amitiés.

XVI

Herblay, vendredi, s. d.

Je veux terminer avec vous l'année, Monsieur, sur une lettre plus sage. Mais c'est votre faute. Je serai toujours tendre quand vous me parlerez de votre santé et que vous aurez l'air triste. Aussi bien je soupçonne quelque cause aux malades de votre espèce; ainsi peut-être c'est cette dame de votre jeunesse qui est toujours fâchée ou c'est Marie qui est cruelle. Que sais-je? Vous parlez des années austères comme si vous étiez vieux. Mais quelle folie? Quand un homme plus âgé que vous est arrivé au pouvoir, n'a-t-on pas rempli l'Europe de son âge et de sa jeunesse? Vous n'êtes pas encore à l'âge de l'ambition. Vous serez dans peu de temps comme à l'ordinaire; ne faites pas d'un mal passager un mal irrévocable; que de livres, que d'années, que de femmes pour vous avant cela! Il y a, comme dit Hippocrate, le mystérieux, le divin des maladies; chez vous ce sera un dépit d'amour.

Ce mal délicieux dont je sens que je meurs.

Ne craignez rien de moi, ni fureur, ni jalousie. La reine Elisabeth était trop tendre, c'était son seul

défaut, c'est le défaut des femmes fortes, mais jamais sa fierté, jamais sa raison puissante n'a faibli. Toutes vos légèretés vous séparent de Ninon, mais peut-on s'empêcher de vous trouver un homme intéressant ? Oui, vous l'êtes, et bien des impressions oubliées, bien des éclairs qui partent du cortège des passions se réveillent quand vous parlez ou quand vous gémissez.

Je voulais seulement, ce matin, Monsieur, vous donner un moyen de bonheur, car si l'amour est dans l'air, on est religieux et je le suis. C'est à nous autres qui revenons à la religion éternelle, nous autres que vous appelez Polyeucte, à vous enseigner les vraies douceurs des créatures. Je vous citerai un bien petit exemple d'abord : l'hiver que j'avais mon enfant tout petit à Florence, j'étais très ennuyée le matin par les détails de ménage, de soupe, de bouillon, deux servantes bornées et voleuses, Marcus avec Horace, etc. Le soir Capponi (1), Nicollini (2), etc., venaient, les premiers hommes de Florence. Capponi restait jusqu'à minuit, aimable, gai, savant, dans un abandon qu'il n'a connu qu'avec moi. Le soir était charmant, le matin insupportable. J'imaginai d'offrir à Dieu ces petits ennuis qui suivent sa création, de sorte qu'ils

(1) Capponi (Gino, marquis), l'une des plus grandes figures du *Risorgimento* italien (1792-1876). Voir la note qui le concerne dans notre livre sur Hortense, p. 27.

(2) Nicollini (Giuseppe), avocat et poète italien, né à Brescia le 20 janvier 1788, mort dans cette ville le 24 juillet 1855. Il embrassa avec ardeur les idées romantiques, dont il se fit l'apôtre dans *il Conciliatore* (1819). — Il a traduit différents ouvrages de Shakespeare et de Byron. Lamartine en parle souvent dans sa *Correspondance*.

devinrent un plaisir et que je les trouvai doux. Vous direz : mais la santé est bien autre chose. Oui, mais l'offre en est plus belle, et comme disait notre Pascal, le chrétien doit être malade. L'homme religieux du moins se soumet à l'être.

Pour moi, il me semble qu'être sobre en toutes choses, comme vous dites, est bon. J'aimerais des richesses, un salon pour recevoir, et des partis politiques autour de moi, mais j'aime Herblay, ma pauvreté, la frugalité ; je la trouve, comme Bacon, noble et préservatrice. Vous autres, hommes malades et sensibles, la nature vous parle et vous rappelle par toutes ses voix. Mais vous allez peut-être dire comme cet homme vertueux : « Mes amis sont des harangueurs, mais mon œil fond en larmes devant Dieu. Oh, si l'homme raisonnait avec Dieu comme avec son intime ami ! »

Oh ! oui, si l'homme raisonnait avec Dieu comme avec son intime ami, nous ne serions pas si inquiets, si agités, nous aurions le chemin tout tracé, et vous, monsieur, les certitudes qui vous manquent. Mais nous aurions bien moins de mérite. Nous n'aurions plus besoin de courage, de résignation, de patience; cette haute richesse nous dispenserait de toutes nos vertus.

Adieu. Ceci pourrait devenir ennuyeux pour l'homme du monde amant de M[arie]... Je fais des vœux pour votre volume qui paraîtra la prochaine année. Faites la partie de Pascal, étant souffrant, c'est la

vraie disposition pour penser à cet homme-là. Allez-y rêver au grand air avec un crayon, on pense, on respire, on travaille mieux au grand air. Adieu, monsieur.

1842

XVII

Herblay, 9 mars.

Faut-il vous écrire un petit billet ou une longue lettre? Faut-il se tenir dans une admiration réservée ou dans un débordement de plaisir? Ce dernier parti me plaît davantage et peut-être vous divertira mieux.

Vous voici donc à l'Académie tout droit. Voici donc les lettres pures, sans politique ou autre alliage, les lettres mêmes, Montaigne, Pascal, tous les styles, voici des études charmantes. J'ai lu tout à tort et à travers, commençant par Pascal et Jansénius et finissant par Saint-Cyran. Commençons donc par Jansénius, cette machine de guerre, trop chargée, qui éclata, dites-vous, pour ruiner ses amis. Vous y avez habilement mêlé Milton et en avez fait de la poésie biblique. Ces grandes questions m'ont plu infiniment, j'aurais même voulu au moins quelque chose sur la grâce de l'*Augustinus*, dont vous nous frustrez.

Toute l'histoire et le caractère de M. de Sacy me

semblent admirables. Voilà l'homme de Port-Royal en cela qu'il *ne lisait rien*. Parlez-moi des hommes de Port-Royal qui ne lisaient rien, ceux-là j'y crois. Les autres sont des bêtes ou des menteurs, Pascal un malade, Bossuet un homme de cour. Sacy est réservé, saint, nourri seulement de la bible, tout chez lui est simple et beau, vrai; par là il l'emporte sur Saint-Cyran, guindé, faux, *qui lisait;* vous avez voulu innover un grand homme en celui-ci; à la bonne heure; nous verrons. Ce Fontaine est excellent et fit de belles choses et simplement, je vais lire ses *Mémoires*. Ces grandes dames et ces nonnes n'étaient pas dignes de Sacy; les autres, M. d'Andilly surtout, leur convenaient mieux.

Quand vous avez dit que Montaigne était l'*homme*, pure *créature*, vous avez dit quelque chose de merveilleux et qui ouvre l'esprit. En effet la réformation c'était un réveil, mais chrétien. Montaigne rentre dans l'homme éternel; la nature se réveille forte, vigoureuse, après une contrainte de seize siècles; elle va parler, grossière, rustique, elle n'est ni grecque, ni latine, ni chrétienne, un peu de Socrate pourtant. Tout cela est parfait et du plus haut et du plus aimable amusement; cela mène loin, fait penser. Mais quand vous reprenez Montaigne plus loin, il me semble que vous en forcez un peu le sens; il est malicieux, mais pas tant; il doute même de lui; vous en faites un croyant au rebours, c'est trop.

Mais, monsieur l'écrivain, vous n'étiez pas femme, vous n'étiez pas obligé d'*aimer* un homme; je ne

vous trouve pas assez tendre, assez passionné, assez déchiré pour Pascal ; vous n'êtes pas à genoux, vous n'en parlez pas comme on doit parler des saints. Mais nous verrons plus tard. Quant à l'histoire des *Provinciales*, c'est charmant, bien conté, amusant, plein de choses, d'idées, de goût, et de l'esprit à pleines mains. On relit par ci et là, et on trouve, une foule de choses qui ont échappé! aussi je relirai plusieurs fois.

Et la critique, l'oserais-je faire par devoir? Elle ne m'appartient pas, je la laisse à de plus savants, et je dirai seulement que Balzac et d'Andilly sont trop longs, qu'il y a trop de portraits et de *frivolités*. On voit un peu là, derrière, le grand esprit de Marie, que vous ménagez, madame la Marquise, madame la Duchesse que vous acceptez. Votre héroïne, Mme de Guéméné, la *plus belle femme de la cour*, vous tient trop au cœur.

Ma critique, si j'en voulais faire, viendrait de plus haut, elle serait toute philosophique, et frappant d'abord sur une petite note atroce qui dit que chaque chose a deux noms et que le troisième est en Dieu, elle vous demanderait ce que Voltaire, ce que le XVIIIe siècle pourrait penser de votre livre.

Port-Royal fut fondé par des demoiselles qui (vous l'avez dit vous-même) cherchaient un établissement et des intérêts. La religion de ce temps est une religion de cour, c'est une cour qui domine tout ce mouvement, l'esprit ni la connaissance n'en sont pas le point de départ, on le sent, à tout instant ; la

cour, la célébrité furent le but de ceux qui lisaient; et les croyants, comme Sacy, ne lisaient pas. Mais aujourd'hui plus de cour, qui donc vous rend si faible, vous qui lisez? Jouons-nous ici la comédie? Le christianisme, est-ce une vérité ou non? Y a-t-il un fils, un père? Avez-vous lu Voltaire, et Frédéric le Grand, et Montesquieu? Ne connaissez-vous que Mme Récamier et sa coterie depuis Port-Royal? Peut-on écrire de ce ton, si on est sérieux et honnête homme? Oui, comme Horace qui parle à chaque instant de Jupiter, ce qui le placera moins haut parfois que Béranger.

Allez, une femme qui honore la vérité ne pouvait être à vous et à M. de Chateaubriand qu'en passant. Il était doux d'être à vous deux, mais on n'aurait voulu avouer vos idées jamais. Vous n'êtes pas des hommes sérieux, ni convaincus, ni pieux, ni sûrs. Vous êtes de son école, et c'est une fausse école. Il faut suivre la science éternelle, si on en dérive on se trompe, il n'y en a pas deux, il n'y a deux mots à rien, scélérat, il n'y a qu'une science et qu'une vérité; la vérité prend des formes, elle s'entoure de formes à la voix de Jésus-Christ. Mais quand ces formes sont tombées, déchirées, vieillies, salies, profanées, quand de grands hommes en ont fait justice, il faut les laisser dans la tombe et saluer la vérité pure. Voltaire ouvre votre livre, il le lit : — « Oh! oh! qu'est-ce ceci? Cet homme ne m'a-t-il pas lu? Est-il de Port-Royal? N'en est-il pas? Il va parfois plus loin que moi? Le diable a-t-il fini par descendre

après moi ? C'est son allure, mais je n'ai pas été si loin. Deux mots à tout ! Je n'ai jamais écrit cela ! »

On peut parler du christianisme et de la *grâce* avec vérité, puisqu'il y a des vérités dans le christianisme et la grâce. Mais ce n'est plus du ton d'un catholique. Du temps de Bossuet, vivait Leibniz ; on pensait déjà ; si ces hommes eussent de bonne foi cherché la vérité, il n'était déjà plus permis de s'égarer, il y avait la *Théodicée* de Leibniz. Ils ne cherchaient que la cour, et Bossuet fera la risée des vrais religieux par sa correspondance avec la sœur de Cornuau et d'autres. La cour renfermait tout, et Fénelon, dans une erreur dorée. Des victimes tombaient mortes autour, avec lesquelles seules je sympathise et qui restent à venger. Vous êtes plus près de mourir avec elles que de les venger.

C'est là ma critique, elle porte loin si *vous*, vous voulez la pousser. Adieu, je vous écrirai peut-être encore sur ce livre que je vais relisant et qui est plus plein qu'aucun de nos temps.

XVIII

Herblay, mardi soir [16 mars].

Savez-vous que quand un homme vous a paru très aimable, qu'il vous a dit durant un moment toutes sortes de choses charmantes, et qu'il fait un livre plein de talent et parfois de religion, savez-vous qu'il vous plaît encore et qu'il y a un jour encore pour

lui ? Tout cela est silencieux dans ces campagnes et secrètement très doux.

J'ai reçu ce matin le billet le plus adorable de M. de Ch[ateaubriand], et je me plais à vous unir quand vous avez tant de rapports ; il n'a pas lu encore, car il ne m'en parle pas ! On ne voudrait jamais avouer vos faiblesses catholiques, mais à part le XVIIIe siècle, que vous êtes des gens admirables !

Je vous ai traité de scélérat et donné à la Reine (1) comme tel, mais je ne crois pas qu'il y ait un autre homme plus scélérat, plus fin, plus noble, plus honnête homme. Si *Volupté* m'avait tant séduite, à Londres même, hélas ! laissez-moi m'enchanter aussi pour un jour, et pour mille raisons nouvelles, de ce volume-ci (2).

Que tout soit par volumes. Bonsoir.

XIX

Herblay, dimanche [20 mars].

Vous m'avez écrit deux billets très aimables ; la fin du premier m'a fait rire, bel infidèle, mais votre tort fut plutôt d'être trop fidèle au passé.

Quant au second billet, monsieur le janséniste, je ne vois point de faiblesse ici, mais une vertu admirable, surtout chez vous. Estimer les beaux endroits

(1) G. Sand.
(2) Le t. I de *Port-Royal*, qui parut chez Renduel, le 18 avril 1840.

de votre livre dans cette solitude, penser peut-être que l'auteur est encore plus éloquent et plus aimable, quand on s'est réfugiée, et par sagesse et par goût, dans la religion (la vraie), vous rencontrer encore sur ce terrain-là, est-ce un crime de le trouver doux? Si vous aviez une jeunesse à mettre à mes pieds, moi je n'en ai plus. Tous deux nous sommes sages, le mot aimer même ne fut jamais prononcé par vous ni moi.

Je vous ai rendu sans reproche à votre culte éternel. Mais quel mal y a-t-il d'estimer beaucoup parfois ce qui est très estimable? Moi, du XVIIIe siècle, je trouve que c'est de la force. Allons, accordez-moi ceci, au moins dans une note.

Mais Dieu sait ce qu'a été votre conduite depuis moi et de combien de flammes vous aurez brûlé, cet hiver. Que Pascal, Sacy et tous ces saints vous rappellent à la vertu.

XX

Herblay, 17 juin.

Voici une lettre sur Port-Royal. Mlle de Savignac, femme de beaucoup d'esprit (celle même du plus d'esprit que je connaisse), est justement de Port-Royal, quoique protestante, car elle croit encore ces fables des derniers siècles. Avec un bandeau sur les yeux, elle va raisonner comme Saint-Cyran. Cela vient de la

faiblesse, non de son esprit, mais de son caractère, elle croit parce que sa mère l'a voulu jadis. Sa lettre peut vous amuser, étant digne de la sœur Angélique. Elle vous trouve grave, ce n'est pas mon avis, ô vous l'amant de Marie, d'Angélique et de tant d'autres !

Si vous voulez voir dans cette lettre ce qui est barré, vous verrez que nous attendons ma sœur de Rome par le bateau à vapeur, elle vient de Rome avec son mari et son enfant pour sauver celui-ci des chaleurs qui ont fait périr, dit-on, ses frères.

Elle logera chez Mlle de Savignac, et si vous voulez la revoir, elle en sera charmée.

J'ai eu ici mon fils aîné, malade d'un gros rhume pris à sa pension par imprudence, mais il va mieux. Je suis toujours, comme vous dites, sur les Gaules, mais elles sont devenues France dans la main de Rois moins barbares. Je parlerai beaucoup des Germains, car ils ont succédé, tout en buvant, à Charlemagne. La maison de Saxe a remplacé ses vainqueurs. Quand la noblesse avait manqué chez eux, on condamnait le coupable à porter un chien sur son dos, l'espace d'une ou deux lieues; était-ce le chien *sensius?* Voici la question, il était bien lourd.

Que faites-vous durant ces chaleurs? Comment portez-vous votre chien, car nous avons tous notre chien à porter, cela fut figuré par la croix. Moi pourtant je ne porte rien que la philosophie légère. Dites-moi si votre travail avance et vous plaît. Vous

devez être fort encouragé, cela doit aller tout seul. Et Pascal, l'adorez-vous? Donnez-moi de vos nouvelles.

XXI

Herblay, 18 sept.

Il y a longtemps que vous ne m'avez fait quelque chose d'aussi aimable que de m'écrire pour me demander si je suis fâchée. Non, je ne suis pas fâchée; il y a longtemps que je suis faite à vos infidélités, mais je comptais vous voir à Paris. Mon voyage a été retardé de quelques jours; je vous avertirai quand j'irai.

Vous voulez me faire ma part dans Nicole; cela m'a fait rire. Vous voulez donc toujours me faire ma part? Ah! si vous ne m'aviez pas fait ma part!... Mais ne revenons pas là-dessus, homme perfide et galant. Marie m'a écrit une fois qu'elle vous aimait *à la folie*.

Savez-vous si Mme Thayer est de retour? Je ne suis pas gouvernementale avec Thiers pour le moment, car je trouve qu'il s'y est mal pris; c'est ce que m'écrit aussi Passy. Il n'a pas gardé de mesure. Il y a là-dessous des passions blessées. A tout prendre il a raison, et puis il prévoit à qui reviendra la Régence. Capponi m'écrit de Florence que ce discours est d'un homme habile. Et voilà la diversité des jugements!

A revoir bientôt. Ma sœur part et remet son départ de jour en jour. Ne me croyez jamais fâchée, mais plutôt charmée et à vous tendrement.

H.

Faites mettre ce petit mot à la poste pour Worms, qui achève enfin.

XXII

Paris, lundi, 6 heures [4 octobre].

Venez demain, je vous en prie, je vous attendrai à 4 h. Ne soyez pas de ces égoïstes qui refusent aux autres quelques beaux jours. Je vous ai dû quelques-uns des plus doux et des plus charmants jours de ma vie. Que faites-vous ? Vous ne savez ce que vous faites.

Je vous écrirais bien des choses tendres, si je ne pensais que, vivant dans le monde comme vous faites, vous n'y aimez une femme sans doute aimable et belle. Cette idée me rejette loin et fait envoler Flore. Cependant un tendre penchant reste pour l'infidèle, surtout quand il s'y mêle une tendre admiration.

Vous êtes le seul homme de notre temps qui ayez trouvé l'accent de l'âme et qui ayez peint l'amour avec tendresse. C'est cela qui vous rend malade? Qu'en faites-vous? Vous m'avez refusé quelques jours de passion et de désespoir, car vous ne me

connaissiez pas et j'aurais été jalouse horriblement. Je vous aurais fait connaître une vie douce, intime et profonde, comme on la trouve dans ce que vous écrivez de sensible. Oh! pourquoi êtes-vous si bête et si passionné? Pourquoi allez-vous réveiller chez moi des impressions qui ne sont plus celles de Flore? Nous nous serons rencontrés sans nous aimer, sans nous connaître, car ce n'est pas à la clarté du soleil qu'on fait cela.

Venez et pensez que la campagne et la solitude m'ont rendue folle. Venez demain, je serai très fâchée si vous ne venez pas. Moi, j'ai deux fils, chacun a ses affections pressées autour de soi; acceptez-moi pour ce long avenir de pensées et d'études où nous marchons, et où on se contentera du « clou d'or » (1) pourtant si on n'a que cela pour se pendre.

XXIII

Herblay, 22 octobre 1842.

Je reçois de Béranger une lettre dont le post-scriptum est : « Mes amitiés à Sainte-Beuve, que je voudrais bien voir. » Il me parle dans sa lettre des beaux esprits du temps, au nombre desquels il vous met, je crois, et qu'il place fort au-dessus de lui. Sa lettre est des plus gaies et des plus aimables, surtout à propos de mon mariage, qu'il combat à outrance;

(1) Voir le chap. IV de notre livre sur Hortense.

mais ses conseils dans ma jeunesse ne m'ont pas arrêtée, et ne me retiendront pas aujourd'hui si mes résolutions se fixent. J'avais envie de vous envoyer cette drôle de lettre.

J'en ai reçu une de vous un jour où je vous avais écrit le même matin. Vous faites voir autant de sévérité pour les séculiers que d'indulgence pour les curés. A vous entendre et avec votre Philémon et Baucis, il n'y aurait rien de beau dans le monde, car où sont de tels exemples? J'aime les choses belles, mais plus faciles, les raccommodements, les retours. Je déteste cette vertu au haut d'un mont, comme dit Montaigne, laissons l'eau couler, ne tourmentons pas Dieu, il n'a rien voulu, je le sens, de tout ce qu'on invente là-dessus, et ce ne sont pas des gens bien organisés qui ont fait les lois. Vous savez à qui Voltaire les attribue, et vous savez que Jésus-Christ était insensible à la *volupté*.

Je dis ce mot-là pour attirer votre attention et entrer sur vos terres. Etes-vous content, brillant, admiré? Avez-vous chaque soir les plus éloquentes conversations? Vous préparez-vous au ministère nouveau? Dites-moi si vous avez su que la Reine (1) fût à Paris.— Adieu, je vis avec Fleury et Baronius qui sont de chastes amants. Pensez quelquefois à moi et à ma tendre amitié.

P.S. — Je renverrai *Fontaine* (2), *hôtel du Rhône,*

(1) George Sand.
(2) Ses *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal.*

à votre nom. Vous pourrez le faire prendre en envoyant là-bas les vers. Je vous avertirai.

XXIV

Paris, en partant, s. d.

Il y a une question sur laquelle, monsieur de Port-Royal, vous étiez bien sûr que je vous reprendrais plus tard. Je vous ai dit : « Je porte ces choses devant Dieu. » Vous répondez : « Porte-t-on les besoins de la vie devant Dieu ? » On a pourtant inventé le jeûne, on y a attaché une idée religieuse, et, inventé peut-être pour se dompter, on a dépassé le but.

Mais il est un besoin qui est tout mêlé de sainteté. Il est si doux et si entraînant, il renferme tant de dangers et il est si bien le père de la pudeur, qu'on a cherché tous les moyens de le dompter, et comme il peut devenir grossier ou sortir même des lois naturelles, les chrétiens l'ont flétri jusque dans le mariage. Il en a été comme pour le jeûne. Mais de même que vous dites Montaigne est *pure nature*, il s'est trouvé bien des gens qui ont été sur cela *pure nature*.

C'est beau en soi et selon les gens. Votre amour à vous a été le plus beau et le plus saint du monde. Et telles ont été, je crois, les deux passions qui ont rempli ma vie (1). Mais si les gens ainsi organisés sont

(1) Sampayo et Bulwer-Lytton.

privés de ceux qu'ils aiment, ne peuvent-ils pas porter devant Dieu leur trouble et leur force et lui demander ce qu'ils en doivent faire. Dieu les va-t-il mépriser pour ce trouble et cette force qu'il leur a donnés? Il leur dit : « Allez, calmez-vous, vivez. » — Sous cette inspiration on agit toujours le plus honnêtement et le plus loyalement du monde, on ne méprise, ni ne joue ses amants; si, au moment d'une rupture affreuse, on en a pris peut-être sans les aimer, et même avec horreur, on les a estimés comme des frères, on s'est intéressé à leur sort, et on les a avertis, on a préservé leur repos et leur dignité. Ce premier désespoir passé et la nature calmée, on s'est laissé aimer, on a choisi par exemple le père de mon deuxième enfant, le plus honnête homme du monde, qui, après la naissance de l'enfant, est venu m'offrir de m'épouser, ce que j'ai refusé, parce qu'ayant voulu l'aimer je ne l'ai pas pu, et que jamais mon ancienne amitié ne s'est changée pour lui en amour. J'avais porté cet attachement devant Dieu, mais jamais Dieu n'est descendu entre nous. Entre Bulwer et moi, il est sans cesse présent. Mais il m'en sépare pour certaines raisons. Et si, en arrivant d'Italie, je n'ai pas cédé à Bulwer, si je n'ai pas accepté l'appartement qu'il avait préparé pour nous deux, c'est parce que j'avais fait des serments devant Dieu, qui m'étaient plus chers que Bulwer et moi-même. Quand j'ai été occupée de vous, et libre pourtant par vos aveux, j'ai moins craint de le voir, et vous savez ce qui est arrivé, mais de nouveaux serments m'ont sauvée. Il

y a une église rustique à Herblay, où, depuis des années, je vaïs me calmer et rêver,et là au printemps Dieu m'a donné de nouvelles espérances et a appuyé un homme qui demande sans cesse à m'épouser tout de suite.

Il est d'une famille noble, et je crains sa famille, je crains sa jeunesse, je crains tout. Si vous m'aviez aimée l'autre année, j'aurais voulu vivre pour vous ; moins exigeante, moins violente que vous ne pensez. Mais qui sait? Laissons, selon votre tranquillité, les choses et les familles se déclarer.

Je vous ai trouvé un peu sévère pour Mme de Couaën. Prenez garde, monsieur, que la vie du monde que vous faites, n'altère, pour un moment, chez vous comme chez tous les hommes, le côté le plus poétique et le plus cher de la vie. On peut trouver des charmes, des délices même, à soigner son amant malade et mourant, mais soigner son enfant malade et mourant est une douleur atroce, où nulle douceur, nulle consolation ne se mêle. Une mère seule sait cela. C'est le plus grand mal sur la terre. Elle a cru que vous le saviez, elle a oublié que vous n'aviez les moyens ni de le lui dire, ni de la voir; elle a été folle, cela rend folle, et l'excès du mal la justifie si bien que, si l'enfant meurt, vous lui pardonnez tout.

Un homme de goût m'a dit encore hier qu'elle était plus belle que jamais (1). N'a-t-elle donc pas d'amant ? c'est ce qui m'étonne. Si elle en a un, elle

(1) Allusion à Mme d'Agoult.

l'aime bien peu, puisque c'est vers vous qu'elle jette ses cris et dirige sa douleur et ses reproches.

Je n'aurais jamais été heureuse avec vous à cause de cette femme. Je vous crois pourtant supérieur à ce que vous étiez de son temps, plus savant, encore plus éloquent, plus *sage*, plus ferme, plus ambitieux, mais ce progrès de l'âge, cette amélioration aussi des sentiments de l'homme, je n'ai vu que M. de Chat[eaubriand] l'avouer, tout en se plaignant d'ailleurs beaucoup du temps. On ne doit point s'en plaindre. Heureux qui vieillit ! heureux qui blanchit ! Si les passions nous étaient données faciles, si l'ambition, les lois, la pauvreté, la convention, les préjugés ne les gênaient pas sans cesse, il faudrait rester jeune, mais on est très heureux quand on garde le souvenir, la douceur, la perfection des passions avec le repos de l'âme et l'enchantement de l'étude.

Voilà ma morale, voilà ma morale, voilà ma morale ! Daignez vous l'approuver, monsieur, j'en dirais plus si je n'avais pas une plume qui n'est pas la mienne et me trahit. Bonsoir donc.

XXV

Herblay, mardi, s. d.

Mme Tristan m'a envoyé ici ses *Promenades dans Londres*, nouvelle édition corrigée. C'est un cri de pitié, d'indignation en faveur du peuple anglais. Comme cela manque de goût et de délicatesse, vous

ne sauriez le lire. Dites-moi si elle a envoyé quelques exemplaires à Marie, car elle s'adresse aux femmes pour les placer !

J'avais d'abord, comme vous pensez, cherché saint Augustin et Fleury. Votre Princesse (1) n'en a rien pris, elle a marché de ses propres ailes. Elle a plus de critique (quoiqu'indirecte) que Fleury, mais elle n'a pas son parfum tendre et tranquille; on pleure chez lui et pas chez elle. Je ne dis pas cela pour lui nuire près de vous, je n'en suis plus jalouse ; j'ai retrouvé ma raison parfaite dans la crise où je suis, c'est B[ulwer] aujourd'hui que j'appelle Tancrède ; nous en sommes à la scène, c'est un conseil que je reçois. Je vous l'ai donné pour vous faire plaisir, mais la scène, je crois, n'aura pas la même fin. J'ai pensé que vous m'auriez trouvée bien ridicule et, puisque nous en sommes sur Molière, que vous m'auriez prise pour Philaminte ou Belise, avec vos sonnets, et m'écriant : Holà, à Dieu, laissez-nous, on se pâme, on se meurt de plaisir! Cependant j'ai trouvé un chef-d'œuvre que je n'avais pas tant remarqué d'abord, car la poésie a ses jours et ses instants. Ce sont les vers à M. Patin ; vous avez bien fait d'y mettre le nom de Voltaire, ce nom vient là très à propos. C'est fait avec le goût, la sévérité, la grâce des anciens, et les latins, les latins, cela me plaît pour mille raisons, ces vers nous rappellent au goût et nous replacent

Au cercle délicat des mortels généreux.

(1) La princesse Belgiojoso.

Vous ne m'avez jamais envoyé les vers. Vous aurez voulu épargner la belle Armande.

Avez-vous lu enfin votre Princesse? Je ne vous l'ai pas envoyée, car j'ai cru que l'aimable Marie vous l'aurait donnée, elle l'a lue sans doute, et nous sommes toutes empressées à satisfaire vos goûts moitié volages, moitié sublimes, où cette belle savante répondra parfaitement!

Dites-moi si vous avez repris Pascal? Je suis charmée de Nicole. Donnez-moi des nouvelles de votre santé. Rien de si bête que de se priver, comme j'ai fait, d'écrire aux gens parce qu'on les admire. Cela ne m'arrivera plus. C'est aussi trop ridicule à mon âge. Pardonnez-moi donc les bêtises que je vous écris trop souvent. Adieu, monsieur.

XXVI

Herblay, vendredi, s. d.

Vous êtes obligé de lire le deuxième vol[ume] de la Princesse milanaise, c'est saint Augustin et la grâce efficace. Elle dit poliment qu'elle n'ose aller à d'autres travaux sur ce sujet. C'est Port-Royal ; saluez donc, monsieur, cette belle ; il y aura entre vous un rapprochement inévitable. Son esprit est grave et élevé, c'est-à-dire italien. Mais ce n'est pas un livre, elle n'a pas d'opinion ni de but. Et puis une foi stupide. Passe pour une Princesse romaine d'écrire comme ça. Mais une Milanaise galante, et voya-

geuse! Si c'est si beau de se martyriser, qu'elle se martyrise! Je n'ai pas vu sa moquerie, mais je n'ai pas lu attentivement. Elle n'aime guère saint Jérôme et saint Augustin, elle les taquine, mais ce n'est rien. Quoi! ces grands travaux des penseurs du dernier siècle n'ont pas suffi, et voilà, voilà l'ouvrage qui sort de l'école des terroristes, car, quoique Mignet s'en défende, c'est lui, et je le lui reprocherai.

Ce n'est pas ainsi, monsieur, que vous touchez ces matières délicates. Votre plume malicieuse n'est innocente que pour le curé d'Herblay; vous frappez un peu à la Pascal, à la *Provinciale*, et bien que je vous reproche de n'aller pas assez franc jeu, je ne vous compare pas à cette Charlotte Corday sous le cilice.

Quelques hommes voient, aperçoivent, jugent, posent des principes, mais le troupeau des hommes à tout âge dira, fera tout ce qu'on voudra, rien ne le tient, ni le garantit, c'est une pitié! Nous aurons une réaction terrible, qui jettera loin ce retour bancal en arrière. Le retour a été conduit par des poètes et non par des esprits; l'esprit nous en vengera. De nouveaux maîtres édifieront, mais d'après les travaux du dernier siècle, tout celui-ci passera comme un rêve amusant. On arrivera au vrai Dieu; les catholiques et les chrétiens, avec leurs idoles, seront les impies, et on rira de leur frivole zèle.

J'ai oublié de vous dire deux choses dans mes lettres. C'est qu'en arrivant de Paris j'avais trouvé

ici une lettre de Libri(1), qui ne me savait pas encore en ville, et qui me disait qu'à son retour il voudrait bien me faire dîner avec vous à la Sorbonne ; cela vous plait-il? La Sorbonne nous inspirerait de très belles choses? Et puis c'est qu'on m'a dit que vous n'étiez pour rien dans l'histoire du curé. Voilà tout.

Votre petite lettre était très aimable. Je ne nie pas les Philémon et Baucis, mais puisque nous en sommes sur la Sorbonne, il y a une chose qui fait qu'on n'envie guère ces bonnes gens. C'est... quoi? La science, la connaissance. Connaît-on la nature humaine, connaît-on l'homme si on n'en a aimé, charmé, consolé qu'un? Si un homme venait vous dire qu'il n'a aimé qu'une femme au monde, qu'il n'a connu que celle-là, obtenu que celle-là, ne le trouveriez-vous pas tout de suite un peu imbécile? Vous ne lui parleriez plus des femmes, il n'y connaît rien. Moi, j'aime dans Bulwer cette grande habitude qu'il a de nous, son adresse, son habileté avec mes pareilles, il apporte à mes pieds (quand il le fait) beaucoup de lauriers admirablement moissonnés. Sans doute la grande passion est belle, mais elle va avec cette force-là; vous verrez que les hommes les plus passionnés ont été les plus séduits, et de même des femmes. Amaury a des remords, mais que penserait-on de lui, s'il restait amant chaste de Mme de C[ouaën]. Il faut que la vertu ménage la puissance, il faut les combiner ensemble, autrement les gens puissants n'auront pas de vertu.

(1) Voir, sur Libri, le chap. premier de notre livre sur Hortense.

Et la vertu et la puissance pourtant vont bien ensemble et doivent s'allier.

Voici une lettre très sérieuse pour un homme aussi léger. Mais vous êtes sérieux au fond, et fort aussi. Je l'ai senti en lisant la Princesse. Votre frivolité est un mélange dont vous voulez charmer la beauté.

Adieu, monsieur, mon trop cher monsieur, je n'accepte pas *Fontaine*, je vous le reporterai quand j'irai à Paris, et les vers ?

XXVII

Herblay, samedi, s. d.

Attendez, attendez, je vous écris souvent des bêtises, c'est ce que j'ai fait hier en vous disant que votre Princesse attaquait saint Augustin, mais que ce n'était rien. Je n'avais pas tout lu ; j'ai achevé depuis; elle fait voir qu'il ne savait guère ce qu'il disait lui-même, mais en le citant seulement. Elle rapporte de longs passages. Mais quand nous analysions avec ennui, dites-vous, ce gros Jansénius, vous attendiez-vous que c'était la beauté qui allait vous le prendre des mains? Heureusement que vous lisiez le vôtre à la maîtresse d'un jour que vous aviez alors. Voici ce qu'elle dit: « Les défenseurs de Jansénius déployèrent dans cette lutte un talent sans égal, une grandeur d'âme étonnante et une profonde habileté. Les défenseurs de l'Eglise catholique, car tels étaient les Jésuites, firent preuve de bon sens

et de bonne foi en ce qui touchait à la question elle-même, mais ils employèrent de mauvais moyens. »

Voilà donc Jansénius à la mode, grâce à vous et à elle. Mais comme Fontaine, elle fait voir que vous manquez un peu de critique. En maître, vous prenez la fleur du talent de ces hommes; par partie, c'est beau, vous nous donnez le beau seul; vous cachez l'infirmité, la *bêtise ;* on est encore ébloui. Celle-ci nous montre à découvert la folie de saint Augustin et ses contradictions; elle le juge trop sévèrement même, il me semble. Mais elle le bat par ses armes à lui.

Vous, si vous disiez: « Voilà les beaux côtés de Jansénius et de saint Augustin, mais ces grands hommes, etc., etc., mais, mais... à la bonne heure ! » Mais non. Vous ne les attaquez jamais directement. Votre guerre est différente de celle de cette dame. Vous avez plus de force et d'esprit, plus de malice aussi. Elle, on n'y comprend trop rien. De bonne foi croit-on ces folies ? Surtout en les voyant de ce côté stupide, frivole et détaillé, où elle les expose. Mais c'est une femme pour vous charmer; elle est pleine de vos sujets et très capable, grave, profonde même, c'est un travail d'homme. Comme vous causerez bien avec elle, en regardant ses yeux, et son sourire, le plus beau que j'aie vu !

Je renonce à Tancrède.

Adieu, monsieur, j'ai généreusement réparé mon erreur avec cette docteur. J'ai envie de lui écrire ; me le conseillez-vous ? Je ne pourrai éviter de lui

parler de Port-Royal. J'ai causé avec elle dans le monde une fois, où je lui avais enlevé Mignet pour deux heures. Mais les auteurs aiment qu'on les comprenne.

Vous me parlez de vos yeux. Je suis sûre que vous ne faites aucun exercice et que vous travaillez trop, il faut marcher. Suivez les quais, vers le Champ-de-Mars, c'est un bon endroit pour rêver, travailler, c'est un air des champs, c'est la campagne d'un côté. Les gens qui étudient sont toujours mal en ville, car le grand air compense seul cette vie peu naturelle des livres pour une créature destinée au labourage. Mais ces malades sont aimés des Dieux. Pensez à la Princesse et que voici une nouvelle femme pour vous éloigner encore de Philémon et Baucis.

P. S. — Lisez le livre et parlez-m'en. Voulez-vous mon exemplaire de Mignet ?

XXVIII

Dimanche soir.

Votre marais et votre chasseur antique sont une comparaison admirable, et on ne peut guère lutter avec vous. Je dirai seulement que les armes doivent changer quand le terrain a changé. Ferons-nous la même guerre que du Perron ? A quoi bon tant d'adresse ? Moquons-nous plutôt des philosophes en fesant de la vraie religion, que de faire de la fausse

religion en nous moquant de cette religion-là. Vous citez les anciens, mais les anciens parlaient des Dieux sans affecter d'y croire; ils cherchaient la nature du grand Dieu sans l'appeler Jupiter. Enfin si personne n'était victime de ce jeu, passe encore. Mais Pascal en est mort, mais l'infâme, comme disait Voltaire, a fait mille victimes, et voyez aussi que, quel que soit ce génie des élus, ce sont les plus forts souvent qui se laissent prendre, ce qui est fait pour rabaisser l'orgueil du genre humain. Quand les religions ont été fortes, tous y croyaient; c'est quand la religion s'altère que commencent les esprits forts. Il me semble que le mieux et le plus honnête est de mettre son espèce dans la route qu'on croit la vérité. A quelque distance que les hommes soient les uns des autres, ils sont liés par des traits sacrés de prudence et d'humanité.

Non, monsieur, je ne crois pas qu'il soit bien de parler à l'oreille de plusieurs belles. Mais ceux qui éprouvent les passions sont aussi ceux qui les inspirent. C'est par des forces diverses que les cœurs sont ravis et déchirés. C'est vivre. C'est à cette énergie que Dieu nous destine, mais en la réglant sans doute.

Aussi il pourrait se trouver des gens qui vous craignissent et voulussent un peu étudier en paix. Si vous écrivez les lettres les plus spirituelles, les plus fortes et les plus aimables du monde, si votre santé touche, si votre pensée fait faire je ne sais quel mélange impie, semblable à celui d'Amaury,

si on reçoit de vos écrits, en les reprenant, un trait perçant, ah ! monsieur, il est temps de rappeler sa vertu; quel objet en sera plus digne ? Il est facile de revenir au *clou d'or* et à la sainte amitié.

Je ne vous écrirai pas *de 15 jours*.

Il faut reprendre Fleury et saint Augustin pour voir ce qu'en a tiré votre Princesse. Eclairez-la. Hélas ! ce poète, qui ne sait pas être heureux, dira encore :

> Non, c'en est fait, jamais ! Ni son regard humide,
> Où de l'astre d'amour tremble un rayon humide,
> Ni son chaste entretien,
> Non rien, je ne veux rien !
>
> Qu'il soit heureux plutôt, et moi,
>
> Me laissant un instant ravir à son ivresse,
> J'adoucirai ma peine et noierai ma tristesse
> En sa félicité.

Bonsoir donc, mon trop cher monsieur.

XXIX

Herblay, dimanche, s. d.

... Est-ce qu'on ne parle pas à Paris de l'ouvrage de la Princesse B[elgiojoso] ? Est-ce que Marie ne s'en occupe pas ? L'a-t-elle lu et jugé ? Qu'en dit-on ? Je serais très curieuse d'en avoir votre avis. Suivez-vous le régime que je vous ai indiqué, allez-vous, suivant les quais, jusqu'au Champ-de-Mars, promenade que j'ai faite souvent avec René ? Le voyez-vous

chez M[me] Récamier? Il dit qu'il est toujours souffrant. Adieu, je ferai prendre les vers un de ces matins. Encouragez-moi dans la route où je veux entrer, me demanderez-vous aussi mon portrait? Adieu, adieu, mon trop cher monsieur, j'attends toujours que Delloye (1) ait fini pour faire un voyage à Paris.

XXX

Herblay, mercredi [26 novembre].

Si c'était la Princesse elle-même qui vous envoyait le livre? Que diriez-vous? Ce n'est pas elle, mais elle sait sans doute qu'on vous l'envoie, car c'est Mignet, voici comment. Je vous l'ai offert, vous n'avez pas répondu, je l'ai rendu. Depuis, j'ai prié Mignet de vous l'envoyer, lui disant que vous croiriez que c'était moi, et que vous et la Princesse vous étiez tous deux Pélagiens. Voilà tout. Gardez l'ouvrage à votre aise, et faites-le mettre après chez Mignet, rue des Capucines, n° 10.

Quel est donc ce dîner? Est-ce chez Bulwer? C'est ce que je comprends. A propos de quoi? Marie y était-elle? Il soupçonne ce qui s'est passé entre nous; vous a-t-il été très aimable; car entre hommes cela vous rend furieux, jaloux au midi, mais au nord plus aimables les uns envers les autres.

(1) Son éditeur pour *l'Histoire de la République de Florence.*

Rappelez-moi au souvenir de Marie. Adieu, poète, vous me direz promptement votre avis sur ma chère et grave Princesse. Je ne lui ai pas écrit, mais j'ai dit toutes les choses aimables à son ami. Aucune autre femme n'a encore montré tant de profondeur et d'*attention*, mais l'ouvrage ne peut intéresser que les docteurs ! Et quel goût ! De Princesse, de Trivulze, d'Italie, quel style noble et convenable ! Vous verrez.

XXXI

Herblay, vendredi [10 décembre].

Je tiens que vous ne m'avez rien dit de la Princesse, parce qu'elle ne paraît qu'à la moitié du second volume, à la question de Pélage. Elle aurait dû, il me semble, borner là l'ouvrage et faire ainsi un volume excellent.

Mais pourquoi voulez-vous qu'on songe en théologie aux lecteurs peu attentifs et peu sérieux ? Passe pour vous qui voulez relever selon la mode les cheveux de Minerve et lui donner une toilette semblable.

Votre Minerve ne l'a jamais été plus que dans ces jours, où le mariage abordé de front l'épouvante ! Je ne le veux pas rejeter, mais reculer, l'homme s'offense, il me plaît pourtant, mais dès qu'on est Flore on redevient timide. Le temps seul, il me sem-

ble, donne ces désirs de durée, différents des autres désirs. Epouser Apollon est la seule noce qui n'effarouche pas. Pour moi, je me fierais aux femmes qui ont ces craintes ; quelle légèreté de se marier ! Il faut au moins deux ans d'intimité avant cela.

Je vous crois très épris de votre côté, volage, vous serez sur les ondes à pleines voiles. J'étudie, mais deux hivers à la campagne me semblent longs, c'est ma *Florence* qui en est cause, et Delloye n'en finit pas. Au premier jour j'irai à Paris pour cela, mais vous aurez le temps de me dire si la Princesse est montée enfin à la hauteur des dieux.

Mille tendres souvenirs et amitiés.

XXXII

Herblay, vendredi, s. d.

Durant l'hiver à la campagne, il y a deux heures ennuyeuses, le soir, de neuf à onze. Jusque-là on a du bruit, du monde, un enfant. Mais plus tard on n'a rien, le village entre dans un profond repos, au loin s'étendent le silence et le froid. Si vous dites : « Et les livres ! » je répondrai que quand on a lu avec plaisir toute la journée et écrit, on n'est plus si charmée de lire le soir. Je le fais cependant, mais je regrette deux ou trois hommes d'esprit dont la conversation me plairait cent fois mieux. Se plaindre pour deux heures par jour, on ne le saurait faire, car rien n'est si doux d'ailleurs, si chaud, si riant

que l'hiver à la campagne. Nous avons un temps charmant, mais vous vous en apercevrez à peine à Paris. Tout ceci est pour vous dire que je profite de mes deux heures et viens vous faire une scène.

Vous êtes vraiment un homme du monde. Vous lisez cette dame à la hâte, pensant (on le sent dans ce que vous dites) qu'elle en ennuie une autre qui vous est chère (1). Vous ne lui pardonnerez pas le léger nuage qu'elle a répandu sur le noble front de Marie. Vous voulez de la théologie et de l'amour à l'eau de rose.

Seconde scène. — Vous ne me dites pas un mot de mon mariage, vous ne me dites pas en ami : Achevez donc! ou comme Béranger: Arrêtez! J'ai voulu amuser celui-ci en lui racontant comment les choses se sont passées. Tout est remis à février, la saison des amours et chez les Romains du mariage (un peu plus tard). Ou vous dites: « Que m'importe cette perfide avec tous ses amants, ses adieux, ses incertitudes et l'Anglais, et le Languedocien, quelle femme légère et irrésolue! » Ou vous dites : « Pour Dieu, qu'elle ne revienne pas tendre et enchantée des poètes! Je suis tout ailleurs et elle doit le comprendre. »

Oui, monsieur, on le comprend. Ce n'est pas une fiancée qui coquette avec les poètes. Il se peut que j'aie fait des adieux qui m'aient troublée, mais ce n'est pas à vous.

(1) Toujours Mme d'Agoult.

Enfin vous ne m'écrivez ni avec liberté ni avec abandon. Peut-être les villageois sont trop loin du genre de vie élégant que vous faites. Vous êtes d'ailleurs l'homme des réticences et des délicatesses, un homme dont, dans ma jeunesse, j'aurais brisé les portes.

Nous n'en sommes pas là, et ce qui fait qu'on hésite ici à partir pour le Languedoc, c'est aussi l'âge, le calme, un bonheur suprême que le temps donne et qu'on craint de risquer dans une mer nouvelle.

Bonsoir. Je vous ai écrit tout ceci comme à un voisin de campagne. La lune brille dans une soirée douce et sereine, rien dans la nature ne parle de décembre aux hommes. Mais il faut pourtant avouer que c'est décembre. C'est là où nous en sommes, nous, jeunes encore de cœur, mais penchant vers le moment où l'on cesse de plaire et d'aimer.

C'est alors que je vous ai donné rendez-vous pour causer, pour revenir sur Pélage, sur ces questions que ces hommes ont singulièrement rapetissées en les liant à une fable. C'est ce que votre Princesse ne dit pas. Voyez-la donc, et sa bouche et ses yeux, ses dents fabuleuses de beauté, et son sourire! Moi, j'encourage toutes vos faiblesses, et je vous permets même de faire de la théologie pour les dames.

XXXIII

Herblay, mercredi soir.

Qu'importe, en effet, pour vous tous les mariages tant qu'un certain comte existe? Il vit, il n'est pas encore un vieillard, qu'importe des jeunes troubadours, car celui-ci, comme Richard Cœur-de-Lion, est à la fois un héros (il a eu une conduite héroïque à l'armée dans les affaires de Lyon), un troubadour, car il chante admirablement (et c'est ce qui m'a le plus ravie en lui) et un Languedocien, une ancienne et noble race de Toulouse, où sont les plus belles voix, vous savez.

Mais est-ce ma faute si je me trouve toujours précisément dans la position de la reine Elisabeth, si je suis Vierge-Reine à sa façon ? Je suis au moment d'épouser, un peu vieille, le duc d'Alençon, mais j'aime encore Leicester, mais Essex déjà me charme, mais je n'ai pas trop à mes pieds de mes sujets des trois royaumes.

Eh bien, ce qui m'occupe plus que mon mariage, c'est Hume. Il me semble qu'on ne l'a point assez vanté. C'est le Tite-Live des temps modernes. Pour les Rómains, pour le peuple libre des temps modernes. Et il faut remarquer que les grands peuples ont eu tous de grands historiens ; ce que Machiavel peut faire dire pour Florence. Hume est un modèle d'historien. Voilà un écrivain qui domine son sujet ! —

Enfin, enfin, il est venu remplir et enchanter ces deux heures un peu longues du soir d'hiver, et me rendre une nouvelle visite.

Au moment où je recevais votre lettre ce matin, le troubadour est arrivé, Ajax parti furieux, l'autre jour, disant qu'il ne me reverrait de sa vie. Il venait à cheval me demander ma parole pour février, mois tentateur et entraînant. J'ai ri, j'ai promis, mais de parole point, c'est ce qu'évita toujours la reine Elisabeth. Qui de vous ou de B[ulwer] serez Essex? Cet Anglais me tourmente plus que vous parce que vous êtes léger à détacher, qu'il y a des vers abominables de vous à Alf. de Musset, où vous dites que vous ne pouvez n'aimer qu'un jour ; et lui, qu'avec un fond de constance, il est habile ! Il dit : « Mariez-vous », mais il dit que nous eussions fini par passer nos jours ensemble. Il dit des choses dures, pleines de ressentiment, mais il en dit de tendres. Il me reproche mon séjour ici ; il y a un peu de malentendu entre nous, la reine Elisabeth est trop fière.

Mon cher monsieur, votre santé me touche. Et Marie en est-elle touchée ? Trouve-t-elle dans vos écrits, vos façons, votre tristesse quand vous en avez, un fond de passion et de noblesse qui enchanterait des femmes plus faibles encore que ne le sont les Reines ? Vous autres hommes vous n'avez pas de richesse. Si vous avez Marie ou Julie, tout le reste est oublié. Mais nous! nous ne cessons pas un instant d'être sensibles au charme qui nous a une fois entraî-

nées, et tous les enchantements nouveaux, les belles voix, les vaillantes actions à la guerre, les anciens attachements, la ruse des ambassadeurs qui veulent nous retenir tout en s'amusant, rien ne nous rend oublieuses, rien ne nous rend infidèles au talent modeste mais brillant, à l'esprit flexible et élevé, à une conversation admirable, à la vraie amabilité, la haute, celle qui s'appuie sur le savoir et la force.

A présent je vous demande quel mal il y aurait, quand vous êtes malade, à aller chez vous vous donner des soins, vous lire tout haut, puisque, comme Capponi, vous aimez ma voix, vous rendre les services qu'on rend à l'amitié ? Et l'amitié, monsieur, c'est l'amitié, monsieur, et que votre passion platonique pour Marie ne s'offense pas !

J'ose même vous dire ces choses, homme réservé, seulement parce que mon brûlant fiancé sort de chez moi, je vous assure. Je l'épouserai peut-être ; si je pouvais vivre chaste, je ne connaîtrais plus que Hume, mais il faut plier la tête. Dieu m'a destinée à vous autres avec une volonté divine, mais cruelle. Celui-ci est bon, dévoué, jeune, il me laissera tous mes amis, vous tous.

Mais vous, mes amants, il faudra vous dire adieu !

O Sainte-Beuve, au printemps, quand le soleil va se coucher et que je partirai pour Herblay, je ne pourrai plus, comme ce jour, un des plus charmants de ma vie, vous dire adieu à la hâte et sceller notre tendre amitié par un lien plus doux !

Mais j'ai encore deux mois de liberté et de réflexion.

Votre lettre parfaitement tranquille et sage me promet chez vous de grandes lumières. Pardonnez à Flore les folies de cette lettre. Ne sachant comment dire à B[ulwer] que je retardais mon voyage avec Ajax, je lui ai dit qu'Ajax avait jadis, vous savez, violé Cassandre dans le temple de Minerve et que j'avais craint d'offenser de même la Déesse.

C'est donc à cette Déesse qu'il faut revenir dans tous nos jeux. C'est à son temple que je vous rappelle, mais dans le respect que nous lui devons tous.

Je suis sûre que vous faites un très mauvais régime, que vous vivez au feu. Rien de pis que le feu pour les gens nerveux. Il faudrait toujours de l'air et marcher. Avez-vous fait ma promenade? Ne pouvez-vous composer en marchant? On a un crayon pour les idées, pour jeter des notes, et on arrange au retour.

Adieu, voici une lettre déplacée pour un homme du monde. Mais je l'adresse au Port-Royaliste. Adieu donc, mon cher monsieur.

1843

XXXIV

Herblay, mercredi [février].

Accusez-moi d'insensibilité, de dureté, mais ne dites pas que Hume est un historien froid. Heureux l'homme qu'il aura loué! Peint-on mieux la vertu, le dévouement! D'un mot rend-on mieux le caractère des grands hommes et des grands rois! Il est le plus grand historien chez les modernes, mais si on ne l'a pas encore placé ainsi, c'est bien fait, c'est sa punition pour son affection singulière pour les Stuarts. Il a révolté son pays, on n'a pu encore lui pardonner. Cette affection qui semble une affaire de famille ne fait que rendre son impartialité plus admirable, excepté dans le dernier volume. Au reste, les peuples civils auront de grands historiens parce qu'ils inspirent les hommes politiques. Hume eût été un grand roi sans doute, mais sa carrière a été assez bornée dans son pays aristocratique, quoiqu'il ait été enfin ministre d'Etat.

Vous allez dire : « Mais tout ceci est ennuyeux à périr, n'est-ce pas assez de lire votre *Histoire de Florence* ? » Je laisse donc, mon amour, mon fiancé Hume.

J'irai à Paris vendredi prochain 17. Je vous attendrai de 3 à 6 h. rue Saint-Nicaise. Apportez-moi des nouvelles de M. de Chat[eaubriand]. Il est malade, au lit, et dicte ses lettres. Est-ce sérieux ? Il ne m'en dit rien, mais tout est sérieux à son âge. Vous seul, vous serez un jour tout ce qui me restera de la race et du génie de René.

Et ma reine, je vais la voir. Elle a été très malade des yeux : avez-vous vu cela ? Je resterai bien peu à Paris. On me dit qu'on vous a porté *Fontaine*.

Adieu, à vendredi, j'espère.

XXXV

Herblay, dimanche, s. d.

Vous n'avez pas voulu interrompre le cours de ma délibération ? Croyez-vous donc que tout ce temps-ci je délibère ? Je fais un ouvrage qui sera sans doute très mauvais, mais qui me demande de perpétuelles lectures, et je continue de revoir et d'étudier Hume, le plus grand historien moderne en ce qu'il a marqué la différence de politique et de vie civile. Il a exposé la science du gouvernement représentatif, et cette politique de balancement qui a fait qu'on s'est armé contre Louis XIV et Napoléon. Il n'ex-

pose pas seulement les événements d'Angleterre, mais son coup d'œil jeté sur l'Europe est juste et perçant; c'est un guide pour tous ceux qui étudieront la politique. Je ne trouve à lui reprocher que son dernier volume, où son affection pour les Stuarts finit par l'égarer. Jusque-là cette affection ne faisait que mieux voir son impartialité singulière puisqu'il racontait tout avec bonne foi. Il semble raconter l'histoire de Rois, ses parents, il en sent tous les torts et les incapacités, mais il les respecte on ne sait pourquoi. Le règne de Charles II est une leçon pour tous les pays modernes et pour la France en ce moment. Ce qu'il nous faut c'est arriver insensiblement à former des hommes politiques assez fermes, assez sûrs pour guider des partis, avoir des principes et enlever entièrement le pays à la direction faible, incertaine et inepte de la cour. Mais on ne fait pas ce grand ouvrage en un jour; bien des Thiers avant, bien des Guizot périront à l'essai.

Voilà, monsieur, sur quoi je délibère. Je laisse un peu le reste au printemps qui a établi le mariage dès l'origine. Voici une neige qui rejette loin février. Je dois toujours aller à Paris et n'y vais pas,mais j'irai, puisqu'enfin Delloye se montre.

Je vous ai envoyé les deux volumes de Fontaine; les avez-vous reçus? Avez-vous repris Pascal? Travaillez-vous? Votre santé est-elle meilleure? Etes-vous toujours épris de Marie ou de quelque beauté?

Vous serez très aimable de me donner votre avis sur *Florence*, car je voudrais corriger et améliorer.

Vous trouverez de nombreuses fautes d'impression, et ne pourrez pas du moins vanter insolemment l'ouvrage, comme vous fesiez d'un de ceux de nos amis, disant qu'il était parfaitement imprimé et soigné.

Croyez-vous que M. Guizot s'en relève? Je crois que oui, à la façon dont il s'y prend. Ceci est fort amusant. Adieu, parlez-moi de vous-même, et mille tendres amitiés. H.

XXXVI

Montauban, 15 mai.

Tout passe, tout s'envole, ce qu'on a aimé on l'oublie, *les Provinciales* mêmes étaient perdues, vous les avez remises à la mode, dans l'air, nous les avons respirées, et je pense que vous avez ainsi quelque part à la 1re *Provinciale* de Libri(1), de l'autre jour. Il m'écrit (en réponse à mon compliment) que la querelle s'engage et l'amuse; je le crois bien. On fait fort mal de jouer avec ces prêtres; vous croyez avec vos façons de Fontenelle qu'on en vient à bout. Je ne voudrais point de bûcher, mais point de protection pour les fables qu'aucun homme éclairé ne croit.

Je suis dans un pays charmant avec mes horizons, mes collines de la Toscane. Presque le même silence.

(1) Allusion aux *Lettres sur le clergé et la liberté de l'enseignement*, que Libri réunit en volume chez Paulin, en 1844.

De l'esprit beaucoup, c'est le lot du midi. On cause bien ici de tous vous autres, on vous lit, on vous juge, on est très content que j'aie apporté votre *XVIe Siècle*.

Je l'ai lu avec intérêt ; il y a des vers excellents, et des idées de même. Votre partie du théâtre est très amusante. Mais je ne vous détaillerai rien, car vous en avez dit trop peu de *Florence*. Point d'avis, de critique. Vous m'avez en tout sans doute traitée comme la Princesse, en volant vers Marie ou Julie, et emporté par un flot.

Donnez-moi des nouvelles des lettres. Je ne vous parle pas de mon histoire olympique ; une belle voix fut le Galeotto ; je me suis laissé enchanter. Ici j'étudie, et j'ai tous les livres qu'il me faut à la Bibliothèque.

Mon mari a été nommé architecte du gouvernement dans ce pays où il a toute sa parenté ; nous y resterons jusqu'à ce qu'il ait une place meilleure, que les Passy (1) lui ont promise. J'aime à changer de pays. Aujourd'hui il faut voir ce midi dont on ne parle pas assez, à mon avis. Je suis curieuse aussi des Pyrénées. Donnez-moi des nouvelles de nos amis, de Marie, de René, faites-moi de la critique sur *Florence*. Dites-moi si vous avez été content de la *Provinciale* de Libri, et si vous continuez de le fréquenter : vous lui avez plu beaucoup. Votre *Port-Royal* doit être de plus en plus à la mode, puisque le voici

(1) Hippolyte et Antoine.

encore en jeu. Mais conçoit-on que nous en soyons là ? Vous pensiez raconter le passé, et point du tout. Ici on est fanatique chez les catholiques et socinien chez les protestants, voilà pourquoi j'ai fait mes fils en naissant, protestants. J'ai le petit ici, Marcus ne viendra qu'aux vacances.

Adieu, mon trop cher monsieur, écrivez-moi quelque lettre affectueuse et n'oubliez rien. Mon adresse est à « Mme de Méritens de Malvezie, Montauban (Tarn-et-Garonne) ». — Dites à Libri que je me moque de son mot *madame*.

XXXVII

Montauban, 28 mai.

Notre préfet, homme aimable et obligeant, m'offre une occasion pour Paris par le ministre, j'en profite pour vous remercier de votre lettre ou plutôt pour ne pas vous en remercier du tout. Vraiment ! Changerait-on à mon âge et après notre tendre et longue amitié ; pour qui m'avez-vous donc prise ? Les hommes comme vous se trouvent-ils donc sur tous les chemins et dans toutes les provinces ?

Mais je ne crois pas que votre régime de rester au lit serait bon pour vous. Comptez bien que votre maladie tient à votre talent, à votre tête, et qu'un bon livre ou une passion serait le vrai remède.

Des bons livres vous en ferez, mais quoi ? Les passions ne vous durent qu'un printemps.

Je trouve le mariage excellent au fond, mauvais dans quelques parties qu'on peut corriger, l'homme en disant parfois « *je veux* » le gâte; former un mari seul est plus difficile que si la loi était changée pour le genre humain. Mon mari est aussi bon que brave et généreux. Je le souhaite un jour de vos amis; dites-moi quelque chose d'aimable sur lui comme Libri et les autres ont fait, car il vous faudra le voir. Nous sommes ici, mais pas pour toujours.

Vous parlez de *Port-Royal*, quand me l'envoyez-vous? Le volume n'était-il pas bien avancé? On dit ici (et partout sans doute) que vous êtes un grand savant, que votre volume sur le XVIe siècle le prouve. J'ai trouvé votre article *de Ségur* charmant, et vous en avez tout le mérite. C'est plein de grâce, de douceur et de goût. Vous voulez que d'autres que vous posent le *veto*, et pourquoi? D'après ce que dit Libri, ces prêtres vous attaquent aussi, j'en suis charmée. J'ai eu une lettre de René, mais pas encore de la Reine à laquelle j'ai écrit une lettre assez mélancolique. Le pays et le mariage me plaisent pourtant, mais le grand changement autour de soi, s'il plaît d'abord (surtout pour les horizons), trouble toujours un peu le cœur humain. Mais plus d'une personne à Paris sait si c'est moi qui ai voulu changer.

Vous demandez nos noms mieux écrits. Méritens suffirait, et *se décline*, mais j'en ai bien d'autres. Je suis Méritens de Malvezie de Marcignac l'Asclaves, de Saman et l'Esbatx. Je date de Charlemagne et nous avons fait les Croisades. Mon beau-père, le baron

de Méritens de Malvezie, dit pourtant que j'étais plutôt faite pour être Reine que femme d'un architecte. C'est un homme d'esprit, vrai homme du Midi qui me raconte la jeunesse *indomptable* de mon mari et l'histoire fabuleuse de sa vaillante épée. Je vous ai dit que c'est un homme mythologique.

Souvenez-vous de l'hôtel du Rhône, soyez fidèle à l'amitié, pensez que les Croisades ne me changeront pas et écrivez-moi souvent, mon trop cher monsieur.

XXXVIII

Montauban, 19 octobre.

Vous dites les ateliers non moins funestes que les couvents. Mais quelle différence! l'atelier est excellent, s'il est modéré, si les ouvriers sont bien payés et soignés étant vieux, toutes choses faisables. Mais les couvents ne sont jamais bons, on y vit (disent les médecins italiens) dans des maladies affreuses, dans la démence, ou dans des vices honteux,mais secourables. Car j'en ai su les maux à Rome, à la source, des confesseurs et des médecins.Je reprochais à ceux-ci de ne pas soulager les nonnes, mais ils avaient peur des grossesses et disaient qu'ils ne craignaient d'intrigue qu'avec ces pauvres femmes-là, bien que tous ne soient pas si sévères. Enfin, l'atelier convient à l'homme, puisque le travail lui convient, le couvent est une erreur du diable.

Et le mariage, quelle autre erreur du diable! Que je vous ferai rire au printemps, car c'est alors que j'irai à Paris et pas avant. Mais ne me parlez pas de ce voyage, ni de moi, restez dans les banalités. Ajax est Ajax, plus que je n'ai su, avec ses fureurs et ses jalousies. Je suis charmé d'avoir su bien ce que c'est que le sort de la femme, j'en parlais et je n'étais pas mariée! C'est à présent que je le sais. Mais je suis d'âge à ne pas m'effrayer, et un amour que j'inspire ne pourra jamais me tourmenter longtemps. Mais chut! et ne parlez que des lettres. On ne lit pas les vôtres, mais par hasard un mot suffirait pour des scènes. Je vais revoir le monde qui revient de la campagne. M. Passy m'a dressé ici M. de Maleville, le député de Montauban, sous-secrétaire au temps de Thiers, homme assez agréable qui croit qu'il va renverser Guizot avec son parti, l'hiver prochain, mais j'en doute. Je passerai l'hiver à la porte, à la campagne, mais je suis tout près de la ville.

Il y a aujourd'hui un rôle ou des rôles aussi beaux que celui de Cardinal. Vous y êtes, mais pas assez franc et hardi. Si vos vers deviennent plus sévères, ceux de M. de Musset sont étonnants de bêtise.

Adieu, donnez-moi des nouvelles littéraires. J'aime le sort changeant et un hiver en Languedoc; tout ne devrait sur terre durer qu'un jour.

XXXIX

Montauban, 20 octobre.

J'ai eu un peu regret à ma dernière lettre que vous aurez trouvée légère, surtout venant d'une femme *sage*. La fin s'en accordait peu avec mes éternelles amours, mais prenez-vous-en au joug. Il fait sortir les plus modérés de leur caractère. J'ai cru que ce que la loi du mariage avait d'oppressif et mauvais n'était rien avec l'amour et les promesses d'un homme, mais le plus généreux, s'il est violent et jaloux, s'appuie de la loi dans son transport et dit à la femme : Je veux. Or, je sais bien pardonner à l'amour, juger avec indulgence, mais je déteste la loi. Je ne fais pas cas des femmes qui l'ont subie, et si ma jeunesse n'avait pas été libre, j'aurais perdu la moitié de ma force et de mon bonheur.

Vous autres hommes, vous ne saurez jamais ce que c'est. Il y a là l'oppression de la force et en définitive du bras. Aussi honneur à Marie, à Lélia, à toutes celles qui n'ont pu supporter le joug ! J'aime assez le mari, je déteste le mariage. Ajax n'a rien compris, c'est le sort d'Ajax.

Je ne vous parlerai plus sur ce ton. D'ailleurs, je généralise la question et m'applaudis d'avoir su par moi-même ce que je n'avais jamais compris. C'est une leçon, c'est une explication de tout le genre humain. Il n'y a eu avec cette loi de bonheur d'au-

cun côté. Il faut en finir et trouver mieux pour l'homme. Vous autres cardinaux, vous avez habilement su vous en passer. Je suis revenu sur le célibat de l'Eglise que j'accepte enfin. Les filles seules (surtout les filles-mères) ont su exister, respirer, vivre fières et heureuses. Et voilà ce que les hommes craignent que nous ne sachions. Il faut connaître la vérité. Vous allez dire : Vérité pour vous ! Non, la pauvre femme bête ne doit pas non plus être opprimée, ni la femme timide, ni la femme dévouée. — Je vous ai trouvé léger aussi en parlant de Marie et de sa cour, tout de suite après une autre belle plus triste et plus aimée. Je crois comme elle que c'est vous à présent qui avez les torts. Les flots ! ils n'ont pas englouti les vivants, et tant que ces cœurs respirent, qui se sont aimés, ils sont encore sensibles ensemble. C'est une loi plus sûre que Calchas et le mariage. Adieu, que votre légèreté me pardonne la mienne. Je serai sage bien qu'opprimée.

P. S. — Ne me parlez de rien de tout cela dans vos réponses.

1844

XL

Montauban, 2 mars.

Ne m'accusez jamais et croyez bien que si je ne vous écris pas, c'est qu'on n'est plus aimable quand on vit opprimée. Dans un mois, je serai à Paris et mes ennuis seront finis. Non pas tous, car mon petit enfant, pour un ancien accident à Herblay, un petit écartement fait en jouant, restera peut-être boiteux. Il a été soigné au rebours ici par le premier médecin de la ville, chef de l'hôpital. Les bons médecins de Toulouse m'ont dit qu'il était encore temps de tout réparer et n'ont rien réparé. Je consulterai à Paris. Ma mère était boiteuse, et je crois qu'il a eu le même accident, qu'un bon médecin eût prévenu, mais j'espère qu'il ne boitera pas beaucoup. C'est le premier chagrin que j'ai eu dans ma vie, mais il est grand. La mort de Sampayo m'a fait croire qu'il serait mieux où il allait qu'ici-bas, et ce chagrin-là se trouvait ainsi compensé. Rien ne compense celui-ci.

Mlle de Savignac me cite en vain W. Scott, Byron, Talleyrand, Agésilas, et Tamerlan, et me dit que si Henri V revient, nous aurons le meilleur air. Mon mari est très bon pour ce petit qui, d'ailleurs, n'a jamais été malade et qui est le plus bel et le plus gai enfant du monde, car tout est venu sans qu'on s'en soit douté et en annonçant toujours la guérison. Il est bon pour le petit et il voudrait être bon pour moi car il m'aime, mais il est dur, despote, jaloux, emporté; je déteste nos liens; aucune femme fière n'en supportera de pareils et je les aurais brisés si ce n'eût été mon enfant que je ne peux transporter que dans un mois. Sans cet accident, je me féliciterais de tout ce qui est arrivé pour la *connaissance.* J'ai parlé du mariage et je ne le connaissais pas.

La loi est mauvaise, qui soumet un être libre et capable de liberté. La communauté n'est pas même, puisque l'homme peut tout et la femme rien sans lui. Que les hommes l'acceptent pour eux, bon! mais pour leurs filles! je n'y conçois rien. Vous direz: « N'allez pas juger par des exceptions et Ajax en est une. » C'est bien dit. Mais il faut pourtant compter que la moitié des femmes se plaignent comme ou plus que moi. Et voilà Bulwer qui vient se placer de l'autre côté des Pyrénées qui sont devant ma fenêtre!

O mes amants, mes aimables amants, amants d'un jour, de dix ans, amants d'imagination, amants de cœur, combien tout cela revient avec charme à la mémoire quand on vit seule et opprimée! Comment,

vous poète et zéphir, avez-vous pu jamais songer à vous marier à cette belle jeune fille (1) ? Mais quelle folie vous eussiez faite ! Encore plus grande que la mienne. J'ai été bien touchée de ce que vous m'avez dit de votre santé, votre lettre m'a été remise froissée et en morceaux. Heureusement qu'elle fesait voir votre innocence. Ne m'écrivez plus puisque je pars dans deux ou trois semaines. Je lis la collection de Buchez et j'en suis indignée. On comprend là tous les sentiments du Roi ; de M. Guizot et des conservateurs, monsieur. Tant de crimes et tant d'extravagances dans ceux qui les racontent font craindre des crimes pareils dans de mêmes circonstances. Avez-vous vu les doctrines de cet homme ? Ce qu'il dit du Christ et de l'égalité ? Croyez bien que les Jacobins et tout cela reviendraient sans la prudence du gouvernement. Voici Thiers qui s'ouvre dans les nues de nouvelles voies ; nous verrons. Je compterai toujours sur sa haute raison.

Adieu, à revoir donc. Je vous écrirai peut-être avant mon départ. Ayez la bonté de faire porter ce billet chez M. de Chat[eaubriand]. J'ai trouvé charmant ce que vous me disiez de Mlle Rachel, quoique trop louée. L'article de M. Léon Faucher est excellent sur le système pénitentiaire, et voici deux revues très belles où pourtant vous n'êtes pas. Avez-vous lu le plan de M. Gladstone et l'article sur l'Inde ? Quelle affaire et quel avenir ouvert !

(1) La fille du général Pelletier.

Adieu, gardez-moi pour un mois un tendre souvenir, après ce temps je saurai bien vous faire penser à moi. J'ai trouvé de bonnes conversations ici; je fais de la politique avec M. de Preissac, pair de France, qui déteste M. Guizot ; il demeure ici, mais sa pensée est à Paris, à la Chambre. J'espère que vous travaillez et que nous allons voir Pascal.

Mille amitiés.

XLI

Herblay, dimanche 3 novembre.

Clarendon s'est gâté ; au lieu de ce commencement supérieur et digne d'un homme d'Etat, il continue son histoire avec des pièces. Je vous aurais écrit là-dessus et sur d'autres choses, si vous m'aviez encouragée, mais comme vous n'écrivez pas, je vous crois occupé et je ne veux pas vous troubler. Je vous ai laissé pour Buffon, car, comme ma forêt change de couleur, que les armées de corbeaux de Virgile arrivent dans nos plaines, j'ai cherché cet oiseau chez le grand naturaliste qui m'a un peu déroutée, car il appelle ces armées des corneilles, ce qui ne s'accorde ni avec leur forme ni avec Virgile. Dans nos climats, le corbeau représente l'oiseau de proie, il en a le vol hardi, élevé, l'audace, l'élégance en haut des nues, les ailes étendues et onduleuses. Mais ce n'est pas l'oiseau guerrier des mers, cet oiseau des tropiques,

le plus noble des oiseaux, qui a 14 pieds d'envergure quand l'aigle n'en a que 10, qui fait près de mille lieues sans se reposer, qui est petit, et qui, au moment de l'orage, s'élève au-dessus des tempêtes et les voit sous ses pieds. Et pourquoi Leroux ne nous permettrait-il pas de revenir parfois oiseau des mers? Pour moi, je le voudrais mieux que de revenir femme éternellement; quel plaisir d'être oiseau des tropiques, avec cette puissance de vol, cette légèreté, cette rivalité du vent! Buffon me semble plus grand que Cuvier, car il a tracé des voies que l'autre a suivies, mais quel dommage qu'il ne soit pas déiste! Voltaire sut l'être, et le plus grand tort du XVIIIe siècle est d'avoir empêché Buffon d'être religieux. Vous le dirai-je ? Je l'aimerais mieux élève de Port-Royal que si dur, si *bête*, riant des causes finales évidentes, et supposant toujours ses coups heureux et hasardeux de la matière? Pour vous autres poètes, ces oiseaux des mers feraient de belles comparaisons, et déjà le plus éloquent de nos jours s'en est bien servi. Sans doute, Dieu n'est plus dans son œuvre comme un homme se plaît dans la sienne; on voit une imagination merveilleuse, un sentiment de la lumière singulier; croyez bien que Dante a raison, quand il représente la béatitude par la lumière, et en tout, au moral même, le plus beau c'est la lumière. Pourtant cette saison d'automne est la plus chère, la plus intime, la meilleure à la campagne. Je vous ai dit tout ce qu'elle inspire.

Penser rêveur et non morose.

On est *riche* (comme vous), on est content, on travaille mieux, on bénit la vie. Mais vous ne sentez pas cela si bien à la ville où vous n'avez pas les teintes variées du feuillage, ni toute la Gaule. Cela me reporte à d'autres années et à notre chien *Sensius.*

Soyez bon, et écrivez-moi une lettre aimable, traitez-moi comme à Montauban, pardonnez-moi mon retour et ma légèreté d'oiseau de mer. Croyez que si mon mari n'eût pas eu les fureurs d'Achille qui m'épouvantaient, j'aurais vécu en paix près de lui, oubliant la volupté et tout le reste que le temps nous ravit. Retrouvez le premier charme qui vous plaisait dans notre amitié. Ne me traitez pas comme tant d'autres belles effacées de votre vie; songez que je vous fus plus douce et plus chère. Si vous cessez nos rapports d'amitié, je ne vous en aurai pas de ressentiment, mais j'en aurai un regret infini, et à quel autre pourrai-je parler de l'automne, des champs, des feuilles, des Gaules, et des chiens des Germains? Ne perdons pas nos habitudes.

Si je ne vais pas à Paris, *hôtel du Rhône*, j'en ai du regret, mais c'est mon fils qui m'en empêche avec ses écoles militaires (1). Il vient d'entrer en première. On en est content sous tous les rapports. —J'ai reçu une lettre très aimable de Mignet, qui m'a promis comme vous de m'appuyer et de faire agir Thiers. Les Passy sont d'une obligeance que rien ne lasse et c'est eux qui ont toutes les inventions. L'abbé Lanci (2)

(1) Marcus était à Saint-Cyr.
(2) Lanci (Michel-Ange), auteur de *la Sainte Ecriture éclairée à l'aide*

a eu une invitation de la princesse Belgiojoso. Passy est étonné et enchanté de ses découvertes et dit que c'est bien malheureux d'avoir brûlé vifs ceux qui ont dit que le soleil ne pouvait s'arrêter quand on voit qu'il y a en hébreu : « marche » ! au lieu de « arrête » ! Vous devriez voir cet abbé à cause de Port-Royal. Il faut du moins que vous connaissiez les innocentes erreurs de Sacy. L'abbé est un vieillard, simple, vrai, qui vous plaira, qui n'aime que la science et croit qu'on ne songe qu'à Moïse sur la terre, il est à demi croyant, épurant les choses, les rendant plus probables. C'est ici une seconde réformation ; je presse Mme Majon de le faire rencontrer avec M. Coquerel (1).

Adieu, monsieur, monsieur mon aimable ami, écrivez-moi, ne soyez pas si dur et si volage. Ne pouvez-vous suivre les belles et écrire quelques mots aux paysannes ? J'espérais qu'une affection si différente des autres, *si peu du monde*, comme dit Angélique, si champêtre et si lettrée, vous plairait et vous reposerait de Paris. Vous devez être dans les préparatifs de votre réception (2). Louerez-vous ce grand Cardinal ? Je suis très curieuse de ce que vous direz. Adieu donc.

des monuments phéniciens, assyriens et égyptiens, ouvrage traduit de l'italien, en 1844, par l'abbé J.-F. André, et de la *Lettre sur l'interprétation des hiéroglyphes égyptiens*, adressée à M. Prisse d'Avennes, membre honoraire de l'Association littéraire d'Egypte, parue en 1847.

(1) Athanase Coquerel, célèbre pasteur protestant.

(2) A l'Académie française.

1845

XLII

Herblay, dimanche 31 mars.

Je reçois de vous un petit billet d'homme du monde, j'y répondrai en campagnarde et je reprendrai un moment cette question de mœurs, car je m'intéresse moins à moi-même qu'aux questions.

Eh! monsieur, pourquoi mettre d'autre terme au nombre des amants que la libéralité des dieux? Vous avez dit insolemment que trois amants c'était assez, et que plus menait à je ne sais quoi. Comptez-vous donc qu'une femme aime depuis l'âge de vingt ans, qu'elle est trahie, qu'elle est mariée le plus souvent par ses parents, etc., etc. Je n'ai vu qu'en Italie un beau jugement porté sur les femmes. Jamais pour les juger on ne pense à leurs amants. On dit : la Giulia est bonne, elle est sincère, elle a de l'esprit (ils disent du talent). Et si un français est là qui demande : « A-t-elle des amants? » Ils rient et disent : — Et comment doutez-vous qu'une femme

en ait ? — Et combien ? — Et qu'importe ? C'est que ces femmes ont de l'énergie, des cœurs tendres et des âmes fortes. Depuis que j'ai quitté mon mari, je suis restée seule dans cette campagne et sans amant, car il n'y en a pas, mais s'il y était venu un exilé d'Espagne, ou de Pologne, logé près de moi, triste, aimable, quel mal eussé-je fait de le consoler, et, en causant, en se promenant, de l'aimer ? Comme mon mari est mon mari, je n'ai pas dû chercher des occasions de faire des choses qui lui seraient odieuses, s'il les savait, mais si le sort les eût préparées, si un hasard un jour les eût amenées, je ne lui devais pas plus de fidélité qu'il ne m'en garde sans doute, et mon âge serait la plus vraie raison pour me retenir. Aussi, est-ce encore plus mon âge qui m'a retenue que toute autre chose, si l'occasion d'un exilé trop jeune s'est présentée. Eh bien, serais-je blâmable pour être moins prudente ou plus jeune ? Pourquoi une femme ne pourrait-elle pas aimer comme vous autres ? Amaury voulait pour être heureux *trois femmes à la fois*. Souvenez-vous-en, ou je chercherai la page.

Ne dites donc pas qu'il ne faut pas dépasser trois dans toute sa vie. Ne mettez pas des nombres. Dites seulement qu'il faut garder l'honnêteté, l'estime, ne faire que ces choses qui ne sont pas toujours la passion, mais que Dieu voit et accepte, car c'est sa loi entraînante et invisible qu'il impose.

Ne parlez pas d'une femme que vous avez si longtemps *adorée* (ce n'est pas moi, qui n'ai fait que

passer comme un songe) en termes si légers que ceux de votre billet (1). Pour moi, je crois ce que vous dites d'elle, elle a le goût faux, mais je l'estime; elle a su aimer, et n'a jamais pu, infidèle ou blessée, se détacher de cette tendresse et de cette volupté de sa jeunesse. J'ai mes raisons pour tant sympathiser avec elle. Elle a été maltraitée par la Reine, et elle l'admire encore, et elle pardonne tout. Le fond de son âme est meilleur et plus beau que vous ne pensez. Je ne sais pas seulement pourquoi vous discutez d'aucun point littéraire ou politique avec elle, mais les autres femmes en discutent-elles beaucoup mieux?

J'ai revu la Reine avec enchantement. Elle a été charmée de votre discours et du ton, mais V. Hugo l'a endormie. Elle ne sait rien de vous et du monde et vit dans son château, rue Saint-Lazare. Elle a toutes les passions de la vie et les dédaigne. C'est Cléopâtre, moins le trône de César. Je me suis amusée au delà de l'expression. Sachant que vous étiez le plus heureux des hommes, je n'ai pas désiré de vous voir seul. Je pensais que vous n'aviez rien à dire d'intime et que peut-être, d'ailleurs, puisqu'on vous avait séparé de *Marie* (à ce qu'on m'a dit), on vous tenait très serré.

Ayez donc un peu d'abandon et dites comment vous êtes. Vous n'écrivez plus, vous ne dites rien, vous répondez en homme du monde. Vous dites que vous

(1) Il s'agit toujours de Mme d'Agoult.

êtes rarement gai! On n'est pas gai dans les délices, on est transporté, c'est sans doute cela que vous voulez dire.

J'ai rapporté *Thiers* et lu le premier vol[ume]. Je pense comme vous, c'est simple et noble, plein au fond d'une chaleur et d'une élévation qui se contiennent, à la manière des bons écrivains. J'oserais faire deux reproches, une sorte de fatalité acceptée, et une admiration sans critique, car la France et le premier Consul manquaient alors de toute connaissance politique; deux pages de l'histoire d'Angleterre sont plus belles non pas que ces guerres, mais que toute cette administration, et depuis mon mariage, je hais surtout la tyrannie. Mais j'ai peu lu, nous verrons. La campagne de Marengo, le passage des Alpes, tout cela me semble admirable. Et à la fin ces mots si modestes, si vrais, si simples : *On peut le dire*, la France n'avait jamais vu de si grandes choses. Tout cela est charmant. Comme le sujet tient bien plus de l'épopée que de la politique, je ne doute pas, d'après cette campagne d'Italie, que le reste de l'ouvrage ne dépasse encore ceci, car nous aurons du soleil, puis des frimas, l'Espagne et la Russie, tout ce qu'une grande imagination, un esprit si élevé, un tour si dramatique saura rendre dans sa vérité et ses prodiges.

Adieu, monsieur, je ne vous ai pas dit tout ce que j'aurais pu.

XLIII

Herblay, mercredi [2 avril].

J'ai fini de vous écrire, et il n'y a qu'une seule chose que je voudrais savoir, c'est qui vous avez remplacé de moi ou de Marie, car nous avons disparu toutes les deux, et on n'en nomme qu'une aujourd'hui (1) ?

Mais croyez surtout que je ne dis ces folies qu'à vous, que je ne plaisanterais jamais sur vous, ni sur les personnes qui vous intéressent. J'ai écouté ce qu'on m'a raconté, mais sans rien dire, avec quelques questions, mais plutôt charmée des détails.

Enfin, avec les grands sentiments de votre jeunesse, on pourrait croire que vous songiez plus aux lettres qu'aux séductions. On vous croyait peut-être studieux, mais un ancien regret se réveille à vous savoir si évaporé. Vous n'avez donc pas su vivre dans ces rêveries et ces mélancolies de Pascal et de René?

XLIV

Herblay, mardi matin [mai].

Encore ! dites-vous, est-ce toujours sur les femmes italiennes? Que veut-elle? Minerve se laisse-t-elle

(1) Mme d'Arbouville.

surprendre? Qu'a-t-elle donc appris à Paris qui l'occupe et la fasse écrire? — Thiers dit dans son livre au début : « Ce que j'ai vu m'a peu *surpris;* » c'est leur prétention à tous, c'est le *nil admirari.* Moi aussi ce que j'ai su *m'a peu surprise.* Mais enfin je ne peux pas dire que cela m'est indifférent.

— Mais quoi! me suis-je dit à moi-même, ne pensiez-vous pas qu'il s'était engagé? Aviez-vous la moindre prétention sur cet homme ou le moindre droit? Sans parler de la saison des éternels adieux, de ce soir de la vie qui n'est beau et respectable que s'il se connaît, ne vous étiez-vous pas envolée, mariée, lui déjà retiré? — Tout cela est vrai. — L'avez-vous beaucoup cherché depuis votre retour, et, sentant sa froideur, avez-vous du moins désiré lui parler, et le voir? Non. — Pensiez-vous que les poètes ne trouvaient pas parfois de dignes objets sur leur chemin, et ignoriez-vous que celui-ci est essentiellement créateur d'enchantements passagers?

— Je savais tout cela, mais surtout que je le cédais à la jeunesse qui seule peut plaire, car si la femme italienne ne compte pas ses amants, ni par 3 ni par 7, c'est quand elle est jeune et belle.

Voyez pourtant, monsieur l'homme sérieux, notre petite histoire. Ce qui s'est passé entre nous un jour vous a laissé indifférent à tout ce qui est arrivé. Je sentais seule et regrettais seule, et aujourd'hui, que tout est fini à jamais, c'est moi qui suis triste un peu et qui déplore ce départ absolu d'un oiseau de passage et d'un ami si fait pour plaire et pour tou-

cher. Encore si vous étiez comme moi qui vous ai dit tant de choses tendres en nous séparant, mais nous vivons dans un secret impénétrable, et si vous n'aviez pas un mérite qui fait qu'on sait ce qui vous arrive, on ne reconnaîtrait rien de vos sentiments.

Je suis charmé pourtant de vous savoir content. Jouissez dans tous ces légers détails qui enchantent le poète. Si j'avais cru que votre gaîté venait de me voir, j'en aurais été bien aise, mais je n'ai vu là qu'un bonheur insolent. Oserais-je le dire pourtant? Je ne vous ai point trouvé cet air un peu ébranlé, cette pâleur, ce je ne sais quoi de l'homme heureux quand vous l'êtes, vous.

Adieu, tout ceci est singulier, gardons notre affection en Cicéron. En vous revoyant à Paris, je ne vous parlerai plus de tout cela. Entre les hommes distingués de mon pays vous êtes pour moi le premier, le plus honnête homme, le plus savant, le plus *penseur*, le plus modeste, tel qu'on doit être quand on cultive les lettres.

Je relis ma lettre et dis : enverrais-je ou bien brûlerais-je ces folies ? Je les livre à ces premiers vents du printemps, à ce renaissant soleil, à ces *sexcentas epistolas* d'Athènes à ces douces et longues journées qui consolent, troublent, mais rassurent toute la nature.

XLV

Herblay, mercredi, s. d.

Je vous ai écrit des choses qui vous auront peut-être paru impertinentes et sottes.

Mais en vous rendant responsable un peu de certaines paroles qui se sont dites l'autre jour à la tribune, je ne vous trouvai pas le même tort qu'à ceux qui les ont dites. Car on ne vous a jamais vu révolutionnaire, vous n'avez pas vanté par-dessus tout une époque. Vous fûtes tout jeune de l'école à la fois de René et de Port-Royal. Vous avez penché où étaient les femmes belles et galantes. J'ai pensé depuis que vous pourriez trouver que ma manière était dure, et peu digne du respect qu'on doit à un académicien et à vous. Pardonnez donc si je ne vous ai pas parlé avec la bonne grâce dont vous ne vous écartez jamais vous-même.

Marie vient vivre ici pour un an; vous nous avez promis une visite cet été. Notre village est plein de choses. Comme mon fils me tourmente pour lui laisser faire en soldat la campagne d'Afrique qui s'ouvre, je cherche ici tous les soldats qui arrivent d'Afrique, et en voici un qui a été chargé par son général de voir sa femme à Paris, et surtout de lui taire, pour qu'elle aille en Algérie, les difficultés et les ennuis de l'Afrique ! Dénoncez cela, si vous voulez. Je ne veux pas que mon fils parte; je trouve qu'il a raison, mais la mère résiste en pareil cas, j'ai

peur du climat et de sa grande jeunesse, il a 19 ans.

Dites-moi si vous voyez René, il m'écrit bien tristement, et son état me touche et m'afflige.

Adieu, René.

XLVI

Herblay, vendredi, s. d.

Je ne sais si vous viendrez nous voir cet été, cela suivra les caprices de René, mais ce que je sais bien, c'est que je ne veux pas être associée dans aucune de vos affaires avec Marie, ni que vous pensiez que son séjour ici peut nuire à nos relations d'amitié ou que je lui rapporte ce que vous me dites.

Je peux lui répéter parfois les choses agréables, mais les autres jamais, et puisque vous m'avez reproché de parler trop des belles dans mes lettres, je m'en souviens et ne vous en parlerai qu'en passant.

J'aime assez cette dame et je l'estime pour une passion que je crois vraie en elle ; sa conduite a été dans mes idées, mais mes relations avec elle sont légères parce que je les crois légères de son côté pour moi, et je les accepte ainsi.

Je ne sais ce qui s'est passé entre vous, et ne la questionnerai pas, mais elle ne paraît nullement fâchée contre vous, et je crois que vous ne lui aurez fait nul reproche, ou du moins que vous les aurez faits avec tant de faiblesse et de douceur qu'elle les

a oubliés. J'en suis charmée parce que vous viendrez peut-être nous voir ici, mais laissons ça aux vents et aux étoiles.

Je viens d'avoir une longue explication avec deux curés, le mien, et un voisin qui chacun avouent la rupture avec l'État et disent que le bas clergé fera une résistance héroïque si on le tente, comme je leur disais qu'on a tenté et entraîné le bas clergé de Suède et d'Angleterre. Cette foi catholique finira comme la race humaine au déluge ; elle sera pressée par les grandes eaux, sur un point, un arbre, un roc, et disparaîtra dans les flots ! Il est beau de mourir ainsi comme Israël, mais il faut mourir. Nous deviendrons tous (notre race) protestants, c'est-à-dire évangélistes, protestants progressifs, comme ils sont essentiellement, rejetant l'enfer et jusqu'à la divinité du Christ. Ce sera la philosophie unie à la partie sublime de la morale du Christ, mais je désire qu'on rejette l'horreur pour l'amour en lui-même. La retenue soit, quoique les anciens l'aient peu connue, mais l'horreur non. Cela vient moins de Jésus-Christ que de saint Paul, et permettez-moi d'appeler saint Paul le baron d'Holbach de J.-C. Il y a une troupe de petits hommes qui ont gâté le XVIIIe siècle, si on daigne les comprendre dans le XVIIIe siècle ; et de même une troupe de petits saints (et permettez-moi d'y mettre cette bête de saint Paul) ont gâté la morale de l'Evangile en la forçant et surchargeant. On chassera du Temple et du siècle les barons d'Holbach, et par là l'Evangile ; la philosophie et le XVIIIe siècle se

donneront la main, car ce sont les Écoles, à toutes les époques, qui ont dénaturé les travaux.

Je n'ai pas dit cela à mes curés; j'ai parlé poliment à ces gens-là, et de la gloire qu'il y a à bien tomber en laissant le reste à Dieu. Mais Dieu ne fera rien pour le reste; il sera avec la justice et la liberté. C'est aux *croyants* à relever les temples, et non aux catholiques abusés. Le vrai Dieu acceptera une philosophie évangélique et voudrait bien la philosophie pure si une fable n'était favorable au peuple, la fable est cette parabole dont J.-C. se servait pour offrir une image aux gens bornés. J'ai donc fini avec vous la conversation des curés ! Que Port-Royal me pardonne !

XLVII

Herblay, samedi [24 mai].

Vous vous réfugiez dans l'étude, vous feriez mieux de penser à nous et à nos forêts, à deux femmes un moment suivies qui vous gardent un tendre souvenir et vous ont plusieurs fois rappelé. C'est là qu'il faut vous réfugier. Vous savez cette petite maison poétique, au sommet de la colline, battue de tous les vents de la forêt et du rivage ? C'est là que j'habitais autrefois et que j'étais revenue ce printemps. Je n'en occupais qu'une partie, mais j'ai cédé le tout à cette belle que vous disiez faite pour tous les vents. Elle vient ici à ce prix, et moi, charmée de sa venue, j'ai

trouvé une autre cabane et lui cède ma chaumière qui déjà retentit du bruit des ouvriers qui lui bâtissent un cabinet de toilette et suspendent ses miroirs dans ces déserts. Cette Gaule glacée, ces bois de Velléda, comme vous dites, sont un peu sévères pour Marie, mais nous voulons toutes devenir graves et détachées. Elle me demande le secret, mais déjà ses amis savent qu'elle vient ici, et c'est à vous de lui donner la gloire. Nous rions beaucoup, le village est enchanté, vous viendrez voir cet établissement.

Il n'est rien de doux que l'amitié qui vaut bien mieux que ces passions douloureuses si vite envolées. Vous voulez donc envoyer Marcus en Afrique? Il serait fort content s'il savait ce que vous dites. Mais il est trop jeune et le climat trop redoutable, sans parler des Arabes, et d'ailleurs la vraie marche pour lui est par Saint-Cyr, mais c'est la guerre du moment qui le séduit. Je vous verrai bientôt à Paris où ses affaires m'appelleront. — Vous m'avez dit que vous alliez m'envoyer l'article sur *Thiers* et d'autres imprimés, je me suis jetée là-dessus, après l'avoir demandé en vain à Paris, en quelques endroits.

Capponi m'a écrit de Florence un grand éloge de l'ouvrage du *Consulat* en se moquant de mes critiques, j'ai envoyé tout cela à Thiers, qui fait grand cas de Capponi.

Adieu, à revoir bientôt, votre petite lettre est très aimable, et vous avez le temps d'écrire encore, si vous voulez, avant mon voyage à Paris, qui n'est pas fixé et dépend de différentes choses.

XLVIII

Herblay, samedi [21 juin].

Lundi soir je serai à Paris. Voulez-vous venir ce même soir à 9 h. 1/2, car je partirai par la voiture du soir à cause de la chaleur ? Je crois que je déciderai enfin mon fils à laisser l'armée, et j'en vais causer avec les MM. Passy. Mais il est des conversations encore plus douces. A revoir.

Voulez-vous faire mettre ce billet à la poste ?

XLIX

Jeudi soir [27 juin].

J'intrigue pour mon fils et je ne suis pas partie. Le temps est venu de ne l'occuper que de ses fils. Venez demain vendredi ou samedi après 3 h. ou 4 h. Et mille amitiés.

H.

L

Herblay, mardi [8 juillet].

Je cherche dans ces revues et je prends *Thiers* (1), un peu avec crainte, vous le dirai-je ? à cause de ses

(1) L'article de Sainte-Beuve sur Thiers parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1845.

derniers volumes. Mais quel bonheur ! vous n'avez parlé justement que du premier vol[ume], qui est si beau et que vous jugez très bien. Je lis et relis donc paisiblement cet article, et, vous le dirai-je aussi, moi dont l'avis est très peu de chose, il me semble que vous n'avez jamais fait un si bel article et si fort, d'une critique si élevée, si au delà de la critique littéraire. Il semble un peu que vous vous soyez amusé à mettre les lettres au-dessus de l'histoire, à montrer qu'on juge mieux, qu'on est plus moral sur votre terrain. C'est très bienveillant, mais c'est très indépendant, vous faites vos réserves et pas une concession. La question de la fatalité, de la Terreur, tout cela me paraît admirable, et d'un homme qui, sur ces hauts points, dépasse bien Thiers, malgré votre modestie. Que pouvait-on dire mieux que ceci : « La vivacité du sens historique s'y substitue presque partout à la sévérité morale du jugement ; sur ce point il n'y a pas de système, il y a de l'oubli. » Et quand plus tard vous revenez sur la fraîcheur de cette vallée d'Argelès et parlez de ces organisations du midi qui sentent plus vivement la vie, sa brièveté et la mélancolie, tout cela me semble de la première beauté.

Je m'amuserais à relever bien d'autres parties, si je ne craignais de vous ennuyer, mais l'histoire du *National* est parfaite, et vous avez caractérisé Thiers et notre école politique actuelle en disant que, sous air de professer Delolme (1), il est aussi révolution-

(1) Delolme (Jean-Louis), jurisconsulte suisse, né à Genève en 1740, mort à Seewen (canton de Schwyz) le 10 juillet 1806. Il appartenait

naire *qu'il faut*. C'est notre état et c'est aussi notre gloire. C'est là la perfection politique jusqu'ici connue.

Hé bien, monsieur, n'êtes-vous donc pas un homme politique ? C'est tout clair, et j'en étais sûre. Vous êtes parfois un peu faible, changeant ou indécis dans vos sujets mondains ; c'est de la bonne grâce ; mais quand vous vous élevez, vous êtes ou vous semblez très convaincu... Vous n'avez pas un doute ici sur l'horreur d'une partie de cette histoire, et pourquoi ne traitez-vous pas plus souvent ces sujets littéraires qui nous raffermissent, mais qui peut-être, il est vrai, ne plaisent pas tant aux belles ? Vos éclairs du cheval de bois et ces beaux éloges de Béranger font bien voir que les esprits grandissent avec les motifs, comme vous l'avez si bien montré dans les parties sérieuses de *Port-Royal*, et aussi dans *Joseph Delorme*, où vous n'étiez pas encore homme du monde ; et c'est par là qu'on atteint la postérité. Je vais lire *Fauriel* (1).

Marie répond à vos hommages à la colline par des compliments affectueux. Elle voulait vous inviter pour une partie que nous ferons dimanche dans la forêt de Saint-Germain sous nos fenêtres, mais nous avons pensé que cela ne vous plairait pas. Il y aura

à une famille de réfugiés protestants. Banni pour ses opinions démocratiques (1787), il se retira à Londres, où il réunit les éléments d'un ouvrage sur la *Constitution de l'Angleterre* (Amsterdam, 1791). Cet ouvrage, qui a fait sa réputation, est une apologie du régime parlementaire.

(1) L'article de Sainte-Beuve sur *Fauriel* parut dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 mai et 1er juin 1845.

son amie allemande, une autre dame, MM. de Ronchaud, Lehmann, etc., etc. Si le cœur vous en dit pourtant, vous serez des nôtres. Nous vous avons cru trop au-dessus de ces plaisirs-là.

Marlès tient les vol. 18, 19, 20 de Lingard (1) dans une édition rue de Richelieu que vous aurez sans doute aussi chez vous. Il est léger et coupé et très intéressant. Je suis mécontente de M. Viel-Castel surtout en travaillant dessus, c'est long et entortillé, mais il y a la sorte de mérite que vous dites. Je suis bien aise que vous écriviez à la Reine. Elle a dit qu'elle vous a beaucoup aimé, *fraternellement*, mais beaucoup.

C'est là où nous voulons toutes en être, avec un homme si studieux et si léger à la fois. Moi, je vous verrai ici avec le plus grand plaisir, abritée par Marie, derrière Marie. Je la trouve une femme élevée et plus sensible que vous ne croyez, mais de cette sensibilité une fois prise et qui reste là ; c'est ce que j'avais compris déjà à Florence.

Adieu, dites-nous si vous voulez de cette partie

(1) Lingard ou Linghart (John), historien anglais, né à Winchester, le 5 février 1771, mort le 17 juillet 1851. Reçu prêtre en 1795 ; après avoir professé la philosophie à Crookhàll, il publia, en 1806, son premier ouvrage : *les Antiquités de l'Eglise anglo-saxonne*. En 1819, il publia les premiers volumes de son *Histoire d'Angleterre*, dont le dernier parut en 1830. Cette histoire eut beaucoup de succès. Catholique de l'école gallicane, Lingard se vit attaqué à la fois par les ultramontains et les protestants, mais par sa modération même il détermina dans les universités un courant favorable à la cause du catholicisme, ce dont Rome lui fut reconnaissante. Pie VII le nomma docteur en 1821 et Léon XII l'invita à se fixer près de lui. Mais il ne voulut pas quitter l'Angleterre, où il publia un grand nombre de brochures de polémique historique et religieuse.

de Saint-Germain, et, de toute façon, venez bientôt. Vous dites bien pour Béranger; je crois pourtant que Chateaubriand concédait le plus, mais pourquoi pas? il n'en était que plus aimable.

Je ne m'étonne pas si Thiers, l'autre jour, m'a paru si charmé, même touché de votre article, et s'il a eu tant de succès. Et comme vous avez bien saisi aussi son caractère et son amabilité charmante! Et c'est bien d'avoir osé dire une chose en lui *naïve*, je ne sais plus.

LI

Herblay, samedi [8 août].

Je viens vous demander deux commérages. Je voudrais savoir deux choses que vous aurez entendues. Qu'a dit Marie de son séjour ici, de nos relations d'amitié, etc., etc.? Je vous ai dit que je la prenais comme une relation légère, et c'est vrai. Mais depuis son séjour à Herblay, depuis que j'ai lu son roman, elle m'est apparue autrement, je la trouve une *femme supérieure*, comme dirait Corinne, une imagination élevée, une nature fière et à part. Elle a répondu il y a longtemps très bien à ma lettre de Paris, mais je ne la crois pas aussi franche qu'elle est noble, ou plutôt tout le monde n'est pas traité sincèrement par elle et je ne sais desquels je suis. Vous devez savoir ce qu'elle dit par Mme Valmore.

Enfin dites-moi, je vous prie, ce que vous aurez su

de Mme Rolland, qui voit aussi Mme Valmore. Pourquoi est-elle triste? Est-elle séparée d'*Aycard?* Je m'intéresse beaucoup à elle et à sa touchante histoire; qu'y a-t-il donc? Je ne vous demande pas de faire des questions. Ce serait indigne d'un penseur, mais dites-moi ce qui vous est tombé aux pieds. Je sais bien qu'il vous sera doux de vous occuper de Marie, surtout quand on dit qu'elle en est digne. Je la crois aussi un peu faible et subissant l'influence de tous ses alentours. Mais je crois que nous resterons liées, car je lui ai montré mon admiration, et elle n'a pas sur moi les doutes que j'ai de sa sincérité.

Pour vous rendre plus agréable ma commission, je vous envoie une lettre d'elle de cet été. C'est une belle lettre (vous me la rendrez) qui dit tout, elle est écrite sans aucune prétention et en courant, nous nous écrivions souvent le matin. Je ne vous dirai pas le fond puisqu'elle ne veut pas que je prévienne les *bons esprits*, et, d'ailleurs, j'avais mal compris quelque chose (1).

Je ne serais en train aujourd'hui que de vous écrire et j'aurais mille choses à vous dire si je me laissais aller. Mais vous êtes si sévère pour l'abandon qu'il vaut mieux ne vous parler aujourd'hui que de ces dames. J'ai lu hier soir à mon fils (j'aurais voulu que ce fût à vous) le 1er Hippias ou du beau. Il a trouvé cela charmant, quoiqu'il ait plus de goût

(1) Voir cette lettre au chap. IV de notre livre sur Hortense.

pour le plaisir que pour la philosophie, et moi j'ai été encore plus charmée qu'avant, malgré la subtilité trop prolongée de la fin. Ce qui est le plus beau sans doute, c'est cette grâce unie à cette profondeur cachée, ces éclairs rapides levés sur tout un monde et perdus dans une excellente plaisanterie. C'est le charme des Grecs et de quelques autres chez nous. Vous avez étudié le grec pour nourrir ce rapport. Adieu, puisque mon papier finit et qu'il faut quitter ce seul plaisir aujourd'hui qui serait de vous écrire. Je vous retrouve dans mon travail où j'ai à parler de la moralité de nos hommes d'Etat. Vous ne me trouverez pas assez sévère. Hélas! Vous ne m'avez jamais trouvée sévère.

LII

Paris, lundi [1er septembre].

Je suis à Paris pour un jour ou deux, mais je ne sais si j'aurai le temps de vous voir. Fi de la jeunesse et des tristesses qui suivent nos anciennes passions, nos anciens souvenirs, nos pénibles retours mal partagés.

Il n'y a de sage et d'heureux que ce que nous sentons vous et moi l'un pour l'autre. Hélas! vous n'en êtes pas consumé. .

LIII

Paris, mardi [2 septembre].

J'ai bien regretté de ne pas vous voir hier soir, votre visite m'aurait été la plus chère du monde. Je passe encore la journée avec ce malade(1). Il va mourir. Il y a des mots de Salomon qui disent : « Ne donne pas ta substance aux femmes. » C'est bien profond. Ceux qui la donnent, ceux qui ont confondu le vice et la volupté sont bientôt morts ou perdus. La femme ne fait jamais cela. Je ne suis pas mécontente de lui, il est bon, il est très tendre, il me voulait faire loger chez lui, mais je suis revenue ici pour pleurer, rêver, sortir et me distraire. Je pleure des passions délicieuses, qui sont aussi vives, quand je le revois, qu'il y a 15 ans, car je suis vieille pour tout le monde, mais non pas pour lui, et je lui serais meilleure que tant de poupées. Mais il ne comprend rien, il ne choisit pas, il est aimable et c'est assez. De la grande ambition, il n'en a pas. Il mourra, et pourquoi vieillir quand on n'a pas la science, l'ordre, l'étude, les Muses ? Par un retour vers vous, je trouve aussi que vous avez donné votre substance trop souvent, vous avez fait (chacun le dit) l'atroce mélange, et puis vous avez été un peu sévère, je crois, pour cette femme de votre jeunesse qui vous avait aimé jusqu'à mourir.

(1) Bulwer.

Si vous êtes tous coupables, on sera donc plus indulgent pour vous tous. Mais la vie et la santé, les hommes n'y songent pas.

LIV

Septembre, s. d.

Votre seconde lettre, reçue avant-hier, est aimable et pleine d'amitié; elle est ce qui convient à Minerve, et comme ces éclairs, dont vous parlez, se lèvent sur toute la poésie pour nous la rendre, elle m'a rappelé des mots de Renaud dans *la Jérusalem délivrée*, que je vous envoie pour vous rappeler aussi à ces charmantes choses. Armide était jeune et belle, et de plus magicienne ; désespérée des adieux de Renaud, elle lui dit mille paroles violentes que j'oublie, qu'elle l'a donc offensé, qu'il veut la vengeance, qu'il la hait, la méprise, qu'elle voudrait être sa servante, qu'elle sera son ennemie et qu'elle s'est égarée en se livrant si passionnément? Il répond ce que je vous envoie là qui est un chef-d'œuvre. Tasse a voulu faire dire à un amant tout ce qu'il y a au monde de plus tendre et de plus froid, de plus aimable et de plus désespérant. On serait moins sûr de son intention et on pourrait croire qu'il a eu un bonheur de hasard, si la réponse d'Armide ne montrait bien ce qu'il a voulu ; elle s'écrie comme Didon : « Le Caucase gelé t'a vu naître, une tigresse t'a

nourri! » Elle dit tout ce que la rage fait dire, et plus tendre elle reprend: « O toi qui portes avec toi la moitié de moi-même, n'en laisse rien ici, prends tout ou donne-moi la mort! » Et elle s'évanouit, vous savez le reste.

Mais ce qui désole la jeune Armide enchante Minerve, et je vous trouve bien conforme à ma prudence, bien convaincu que, pour vous, la tendresse n'est plus qu'un éclair. Oui, comme je l'écrivais hier, tout est changé. Les années sont passées d'un amour impétueux et abandonné. L'heure du soir a sonné, c'est ce moment suprême où le Dieu du jour en silence se plonge dans le sein humide des mers; les tristes peuples qui avoisinent les Pôles croyaient, à cette heure mélancolique, entendre le bruit du char et des coursiers du Dieu brisant les flots; ainsi moi j'entends ce bruit, ce dernier bruit des flots qui ne se calmeront que dans les ténèbres.

Mais ce moment aussi a sa douceur, et pour moi je ne sais comment cette douceur me paraît la plus grande que j'aie jamais connue.

Il faut seulement la garder, la soigner, l'empêcher de déborder, je n'ai pas repris mes hommes d'Etat, mais je les reprendrai demain.

Adieu, vous parlez toujours d'articles, mais vous ne parlez plus de Pascal! Si vous vouliez des détails sur Bonstette [n], Didier en doit avoir, si vous me le dites, si vous me l'*ordonnez*, j'écrirai à Didier pour les avoir.

Adieu donc, monsieur.

Je rouvre ma lettre, que j'avais donnée à mon cocher du lundi, mais c'est fête, c'est la septembre à Pontoise, j'envoie donc par le chemin de fer, comme je vous envoyai déjà *Isidora*, et vraiment, en rouvrant sa lettre on est tentée de dire plus, l'occasion, le moment... c'est tout comme l'autre soir, sans qu'on l'ait su, sans qu'on l'ait voulu... et Minerve pouvait s'oublier.

LV

Dimanche, 14 septembre.

Je vous ai écrit, il y a déjà plusieurs jours, cette lettre que je n'avais pas finie, attendant de savoir si vous aviez reçu des lettres de M. Bonstette[n], mais vous ne m'en dites rien, se sont-elles perdues? En repensant à ce que vous me dites sur la façon d'écrire l'histoire avec des documents, il me semble que vous en êtes vous-même un modèle dans *Port-Royal*. En effet, vous en avez beaucoup mis, vous avez cité même souvent des textes, mais avec tant de choix et d'habileté qu'on les lit attentivement et qu'on est préparé pour en être curieux. Je préférerais avoir fait votre histoire de Port-Royal à celle du Consulat, car il y a bien plus d'idées, de science; à part des choses que vous avez mises pour le monde, je crois, il y a un fond riche, profond et original, à la manière de nos penseurs. Thiers n'a que sa façon habile et légère, mais de la profondeur, de la gravité même,

il n'y en a pas. Il n'a que de la couleur, de la grâce, du drame, une façon à la fois pittoresque et simple, l'entente de la politique sans doute, mais pas complète, mais pas bien honnête, pas honnête comme Mme de Staël ; quelque chose de la mauvaise école de l'Empire. Jamais on ne reprendra ces 4 vol. (puisque nous ne connaissons pas plus) dans la solitude et pour méditer, mais *Port-Royal* ouvre d'autres horizons, et on s'y plaît si on cherche les questions éternelles de religion ou de philosophie.

Vous êtes donc de mon avis sur le Prince d'Orange? Voltaire, dans un portrait admirable de ce prince, a dit : « Ce Prince nourrissait, sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition et de gloire qui éclata toujours depuis dans sa conduite sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide et sévère, son génie actif et perçant. Le Ch. Temple (1) a peint le prince comme le plus habile et le plus honnête des hommes. L'histoire, quand on en force un peu l'étude, est aussi poétique que l'amour et que Flore; c'est la passion qui en est la base. Il faut des poètes, comme l'auteur de Tancrède et d'Alzire, pour comprendre les hommes héroïques et les rois sensibles, et les plus grands historiens sont ceux qui ont l'âme la plus élevée.

Mais je tourne court, pensant que je vous envoie trop de bavardages, et que vous allez penser que des billets doux vaudraient encore mieux. Je vous

(1) Lord Grenville.

enverrai bientôt quelque chose de charmant d'une beauté que vous aviez mieux jugée que moi, car je ne la croyais pas capable de si bien faire ; elle a un très beau talent, et il faut seulement qu'elle veuille travailler.

Adieu, dites-moi si vous avez reçu ces lettres, je les ai envoyées à votre adresse par le chemin de fer.

LVI

Herblay, vendredi 19 septembre.

Je suis obligée d'aller à Paris mercredi pour les intérêts de mon fils, je vous en avertis dans le cas où le voyage ici vous semblerait trop long. Je serai hôtel du Rhône, le soir de 7 à 8 heures. Venez si vous pouvez. Mais ce sera un soir *sensé*. J'ai retrouvé avec Pitt toute ma raison. Il me paraît l'homme qui a été le plus haut comme politique, comme civilisation, voici en quoi : en défendant son pays de l'exemple contagieux de la France sans jamais attenter à sa constitution. Et en coalisant l'Europe contre Napoléon, il a fait tout ce que peut faire un Anglais, tout ce que peut faire un homme qui agit sous une constitution et qui a l'Europe à sauver.

Cependant je comprends comment Thiers a pu dire *peu éclairé*, mot que vous lui reprochiez. C'est dans son appréciation de la Révolution française; il

n'a pas assez rendu justice à ce grand mouvement, si beau du moins à son origine.

A mercredi soir donc, si vous pouvez.

LVII

25 sept.

Si vous venez à 3 ou 4 heures, vous trouverez peut-être Mignet, et ce sera bien. En tout cas venez ce soir à 7 ou 8 heures et nous sortirons un peu pour ensemble prendre l'air dans cette place déserte (1) en parlant des sciences illustres.

LVIII

Herblay, jeudi 3 octobre.

Je reçois ce matin de vous une lettre très aimable et qui charme cette solitude où je me plais avec la pluie, car vous ai-je jamais dit comme j'aime la pluie, et l'automne, et les longues soirées auprès du feu dans ce village tranquille? Il ne serait pas sage de se comparer aux riches et de regretter les plaisirs des villes, mais ici on jouit d'exister en paix, de faire partie du genre humain, de s'instruire par les livres, et quand quelques lettres de Paris nous appor-

(1) La place du Carrousel.

tent des douceurs si à part de tout, on est heureux plus que vous ne pensez. Je n'ai jamais de conversation dans ce village, mais dans ce moment mon fils m'amuse en me parlant des femmes, de son envie de se marier, de son désir d'avoir un enfant, etc., etc. Il a l'esprit, le visage et l'originalité de son père. Je vous lis, monsieur, mais vous me refroidissez un peu dans ce grand appareil de votre royauté littéraire. Vous êtes trop riche, trop occupé, trop homme du monde, vous m'échappez trop par tout cela, et le poète me rassurait mieux. L'article *La Fontaine* me semble admirable. Vous direz en vous moquant de moi : « Que de chefs-d'œuvre » ! Hé bien, oui. Je me serais amusée à vous écrire sur toutes ces choses si je ne craignais de vous accabler de lettres. *Corneille* est excellent, et vous montez avec vos sujets. Oserais-je dire que çà et là j'aimerais plus de simplicité, et que Louis XIV et ces dames de la Cour (c'est celles-là qu'il vous faut) vous jettent dans trop de fleurs. Vous étiez grave et profond en peignant ce vieux M. de Sacy et ces belles questions du libre arbitre.

Oserais-je dire enfin que c'est trop flatteur pour les femmes de mettre Coppet au-dessus de Ferney. Vous n'avez pas assez de respect pour Voltaire ; songez que jamais la tendresse et la noblesse ensemble n'ont été si bien rendues, qu'il est *le poète*, *l'inspiré* par excellence. Le plus noble amour du monde et le plus tendre, c'est lui qui l'a rendu dans des pièces qui sont le chef-d'œuvre de la passion, sinon

de la tragédie. Mme de Staël l'a senti, mais elle n'a pas respecté assez dans son ensemble la vie de cet homme d'action intrépide.

Je sais des lyres plus douces, plus mélancoliques, plus pénétrantes qui percent, si on peut dire, comme des sensations, mais ce n'est plus du théâtre ni du temps dont vous parlez là. C'est au-dessus d'ailleurs de ce qui est noble et de ce qui est terrestre.

Marmont, il me semble, a travaillé comme Bacon et Machiavel, posant des principes appuyés de faits, qu'il possède et cite admirablement. C'est bien au-dessus de l'histoire, mais on nous dira si Marmont a égalé ces gr[ands] hommes dans sa science. L'histoire se traîne dans des landes parfois, et c'est ce qui en dégoûte. J'ai voulu éviter ces landes en essayant de tracer une histoire de l'habileté publique, mais je resterai probablement écrasée sous mon sujet. L'histoire de France devrait être une histoire militaire, une histoire de batailles; il y eut quatre poèmes épiques sous Louis XIV et cent depuis. On veut faire une histoire civile, et il n'y a pas eu de vie civile jusqu'en 1816; Marmont ouvre un nouveau jour sur ce mérite de la France et des guerres offensives où elle excelle, et qui sont les grandes guerres.

Vendredi.

Adieu, je ferme tout ce bavardage. Adieu, je suis bien charmée de vous. Ah ! si nous pouvions de ce moment former, je ne dis pas un amour (dès que je

suis rendue à moi-même je sens que le temps n'en est plus et que les poètes n'aiment que les belles), mais une habitude éternelle, un lien cher à tous deux au-dessus de la rapidité du temps et des inégalités du cœur, tout affermi par les muses et par cette délicatesse de vos sentiments et cette richesse de vos idées !

Vous dites très bien sur Thiers et l'Empereur : tous deux vont à l'aventure et à l'avenant !

LIX

Herblay, dimanche [6 octobre].

La raison n'est pas si sûre la nuit que le jour, et souvent, moitié dans le sommeil, moitié dans la connaissance, je vous retrouve comme à Paris, avec la même douceur et le même péril, ô mon divin malade, et un feu se rallume que rien ne calme. Mais laissons dans l'ombre ces nuits si fragiles et si tendres qui sont tout à vous.

Je vous lis pour retremper ces nobles impressions (pas le poète qui ferait le contraire) et je vous assure que je suis si charmée de votre travail que je ne me trouve nullement digne de le juger et d'en donner mon avis. J'avais lu autrefois les 5 vol. (rue Bleu, je crois), je me rappelle *Racine*, *Corneille* que j'ai fort admiré alors, mais il y a ici des choses que je ne connaissais pas. *Diderot* et *Ampère* sont admi-

rables. Certainement vous êtes fait pour ce genre de travail, un Plutarque littéraire, quelque chose de plein, de complet, un grand sentiment, beaucoup d'idées, ce qui est votre qualité; enfin, au fond de tout cela, quelque chose de si senti, de si profond, si bon que ces livres suffiraient pour vous faire connaître et respecter le plus tendrement du monde, si on ne vous avait jamais vu.

Mais je ne sais pourquoi vous voulez Bonstette[n] et des gens qui n'en valent pas la peine; vos articles sur les grands esprits sont les meilleurs, les plus forts, ceux où vous savez le mieux vous livrer; celui de Bayle est un modèle achevé, quelque chose il me semble qu'aucun homme de ce temps ne pourrait faire. J'espère que vous n'allez pas donner Victor Hugo comme il était. Beau scrupule ! un auteur a droit de choisir, de modifier, laisser tout ce qui s'adressait à une vraie beauté d'amour, mais ôtez les éloges outrés de ce talent singulier. Et je supprimerai aussi deux ou trois sonnets à lui.

Je comprends que ce livre soit cherché par les Ecoles, même les séminaires (mais en secret), et que tout ce qui voudrait se consacrer aux lettres aille chercher là des leçons et des exemples. J'ai donné ce matin l'article Diderot à lire avant la messe, à ce jeune séminariste qui est désolé de ce que vous n'êtes pas sur les quais. Vos femmes ne me plaisent pas tant que les hommes, et si j'étais votre muse je vous donnerais toujours les plus forts sujets, les plus sérieux, les plus élevés; dans le reste, vous mettez

trop de fleurs, vous sacrifiez trop aux grâces, du moins pour mon goût, qui est peut-être rude, mais dans les grands sujets vous avez la richesse, l'étendue, et tous vos avantages. Ainsi dans *Jouffroy* ce que vous dites de la philosophie est seul excellent. Vous rappelez-vous qu'il y a huit ou dix ans je vous écrivais en Italie qu'il y avait deux hommes en France, les premiers, vous et Thiers ? J'étais très impartiale alors. Je n'ai pas tout lu, car je lis lentement et j'y reviendrai souvent, je vous en parlerai encore. C'est une belle idée que vous avez eue de faire ainsi un recueil qui devient très important.

J'ai repris Pitt, que j'achève. Si le chef-d'œuvre de la politique est d'unir la puissance publique et la liberté, certes Pitt est le plus grand politique du monde. Il a fait cela, et c'est très amusant de le mettre en opposition avec l'Empereur brisant tout. Les injures outrées, les sarcasmes, la haine sublime de Fox et de Sheridan sont comme l'auréole de Pitt, en faisant voir combien dans son pays un ministre supporte et respecte la liberté, et le premier mérite en est sans doute à cette forte nation.

Comme vous avez abordé en plein la politique dans votre article sur Thiers, pour 1830, et avec une conséquence dont son ouvrage actuel s'écarte un peu, j'espère que vous ferez aussi quelques-uns de ces hommes, ou français ou étrangers. Et Royer-Collard ?

Adieu, mon poète et mon amour, mon dernier amour, mon mourant amour, puisqu'il y faut renon-

cer: Ah! que d'autres choses sont avec vous, et comme on peut bien combattre et repousser ces faiblesses, ces langueurs qui se glissent à travers tout votre esprit. Nous les saurons bien renvoyer au ciel d'où elles descendent avec la rapidité et le perçant d'une flèche.

Adieu, à vous trop tendrement.

Pourquoi ne faites-vous pas Royer-Collard? C'est la grande politique et la philosophie. Ce serait en partie l'histoire de la Restauration. Un vrai sujet pour vous.

LX

Herblay, dimanche [6 octobre].

Pitt pensait précisément comme votre lettre de ce matin quand il disait au Parlement: « Toute espèce d'entreprises, les plus folles et les plus désespérées, ne paraîtront pas telles à Bonaparte. Il ne faut pas dire : si cet homme est fou, il paiera cher sa folie. Non, il est des hasards qui peuvent tourner contre nous. Il y a des chances de réussite quand on risque tout pour réussir. » — C'est de l'extravagance même de Bonaparte et de son aventure, qu'il voulait effrayer l'Angleterre; habile manière qui inspirait le courage national au lieu de l'inquiéter. Je vous rapporte ses propres mots tant ils s'accordent avec les vôtres. Thiers les a-t-il mis dans ce 5e volume; a-t-il fait voir

l'agitation de l'autre côté du détroit, et Pitt et Fox d'accord au Parlement pour la première fois ? Ce que Pitt voulait, c'est ce que vous dites : jolie situation qu'une armée de terre victorieuse, mais coupée de son royaume par une mer et une flotte comme celle des Athéniens à Salamine. Si Thiers avait fait ressortir ce caractère aventurier, il aurait pu avec plus de franchise et de vérité en louer la poésie et l'audace, mais en cherchant toujours les sentiments civils en France on rabaisse tous les poèmes épiques. La vie civile commence en France avec M. Royer-Collard, qui la lie à la haute philosophie, et c'est un travail français où cherchait d'arriver ce XVIIIe siècle qui tendait là. Ces discours de Royer-Collard sous la Restauration ont atteint, il me semble, toutes les hauteurs de l'Angleterre; il pose la politique comme une science avec plus de largeur que Burke, et c'est pourquoi je vous en parlais ce matin.

Ce code civil, comme vous dites, et ce concordat sont trop loués par Thiers, qui loue tout à tort et à travers, affaiblissant ainsi la vraie gloire, car s'il avait montré le côté prodigieux plus en relief, on serait toujours émerveillé. Richelieu a mis vingt-cinq ans pour ses travaux; en un mois, en un jour, Napoléon dépasse tous les travaux de Richelieu, mais parce que c'est, comme vous dites, en aventurier et sans tenue ; cette nation qu'il rend maîtresse du monde retombe lourdement de ses mains, et tout s'évanouit.

Napoléon fait le triomphe de la science politique par le contraste, C'est l'idée qu'en avait Pitt, il me

semble, et parlant aussi du sacrifice que Bonaparte a fait de la liberté, il ne le nomme au Parlement qu'avec le plus profond mépris, tout en admirant le guerrier.

Il y avait pour Thiers un beau parti à tirer des débats du Parlement. Il y avait là une étude de la liberté et de la vertu publiques, car le fond du mérite de Pitt, c'est la vertu que son père lui a indiquée et enseignée dès le berceau. Il y a dans ces hommes *de constitution*, *de conviction*, une force et une probité où la France aussi arrivera.

Mais dites-moi, pour en venir à d'autres tempêtes, pourquoi vous avez mêlé ces vers nouveaux de façon qu'on ne les trouve pas? Je rencontre ce matin par hasard : *Quand tout renaît*, *je meurs*. Pourquoi n'avoir pas mis les nouvelles publications ensemble (1)? Et pourquoi n'y en a-t-il pas davantage? Vous ne chantez donc plus, bel oiseau? Il me semble qu'en pensant désormais modérément à l'amour, vous aurez du temps pour tout, c'est ce qui en fait perdre davantage.

Me voilà refourrée dans ce recueil bien malgré moi, mais le temps est si beau, aujourd'hui, qu'on devient poète avec ses amis. Je rentre d'une promenade où j'ai lu Delille. Vous allez trop louer Lamartine, je le crains; excepté dans quelques morceaux, il a moins de saveur que l'eau chaude.

Adieu, et saluons Salamine ensemble.

(1) Dans l'édition de 1845 de ses *Poésies*, Sainte-Beuve a, en effet, fait suivre *Joseph Delorme* de poésies de beaucoup postérieures, mais qui rappelaient plus ou moins le ton de son premier recueil.

LXI

Herblay, mercredi [9 octobre].

J'ai lu ou parcouru un de ces derniers soirs le cinquième volume de Thiers dont je pense comme vous. Il y a un beau moment, c'est quand l'Empereur attend ses vaisseaux. Nous, littérateurs de ces temps, nous avons trop parlé de l'art, de l'excellence, de la nécessité de l'art. Il faut tirer autre chose encore, à moins que vous ne compensiez tout dans l'*art*, mais ce ne peut être. On ne dira pas que Tacite a un grand *art* et Bacon de l'*art*. On a trop mis en nos jours l'*art* en avant de tout. Thiers me semble dans la vraie méthode historique, celle du bon sens, mais il lui manque... ce que Pitt avait, ne vous déplaise, une grande école, Rome ou le Parlement. C'est un commérage perpétuel, défaut qu'il garde souvent à la tribune. Ce sont des événements d'un éclat prodigieux et que l'imagination de cet Italien colore ; et Thiers rabaisse et décolore tout. Je ne sais quel est le plus coquin de vous ou moi, vous qui mettez en principe des choses atroces, et moi qui ne vois rien d'atroce ! Sans plaisanterie, je crois qu'il faut beaucoup se garder d'une odieuse calomnie qui s'attache aux grands hommes. Ainsi, qu'est-ce que Pitt a donc fait de si criminel? C'est l'Empereur qui le calomnie, et quand il dit : « Mon cœur est aussi pur que mes mains », il a raison. Et Richelieu, qu'a-t-il donc fait?

Ses exécutions capitales étaient justes; il n'a tué que des criminels d'Etat. Il a traité les protestants avec une douceur admirable. Il était généreux et loyal, et, s'il est vindicatif, ce n'est qu'à ce propos. Je ne dis pas qu'il soit sans reproche, mais le bien l'emporte mille fois en lui. Cromwell lui-même... mais je ne veux pas faire un cours d'histoire. Je vous abandonne Louis XI et Ferdinand d'Aragon, purs scélérats. Mais je veux dire que l'honneur et l'habileté sont bien ensemble, qu'il n'est pas besoin de cet emploi du mal que vous dites, qu'on saura toujours mieux l'éviter. Enfin il n'y a qu'une morale publique et on l'atteindra toujours mieux. Les Anglais auraient dominé les Indes sans les horreurs que leurs agents y ont commises, et il y a beaucoup d'hommes dans l'histoire aussi purs que Washington et les Witt qui eux aussi ont été fort calomniés, et je crois qu'ils ont eu tort contre le Prince d'Orange, mais vous! Vous donnez le tort au Prince d'Orange!

Pourquoi donc ne voulez-vous une raison sacrée des choses que pour les Muses, et le voile de Minerve, comme vous le dites d'une façon exquise au portrait de Delille?

J'ai lu hier dans *l'Epoque* un article sur Royer-Collard; ce n'est pas mal, mais court. Il y a là quelques articles politiques assez bons. Je vous ai dit que mon Prince d'Anglossa trouve que le roi et M. Guizot dominent l'Europe dans ce moment et surtout l'Angleterre et l'Espagne. Je pense comme lui, et s'il en est ainsi, voilà assez d'habileté. Ce n'est pas du

génie, des entreprises, mais c'est bien habile et bien heureux.

Adieu. J'ai donné deux pigeons à mon enfant qui m'a dit : il faut les appeler Pitt et Chatam. Mais je laisse ces deux hommes à présent.

Si j'étais amie de M. Cousin je le supplierais d'ôter l'*argument* qu'il a mis à l'*apologie* de Socrate. Mais c'est abominable. Il fallait donc tuer Voltaire, Rousseau, Bayle, vous, tous les hommes qui attaquent les Dieux et l'Etat? On n'a jamais jeté paroles plus légères, plus inconséquentes, plus dangereuses. Un pair de France. Il ne l'était pas alors. Le clergé a bien reconnu son zèle! Il ne faut pas qu'il meure en laissant cette tache dans sa vie, dites-le-lui donc, mais il a peut-être corrigé cela dans d'autres éditions. — Cette vie de Voltaire, de Condorcet, montre Voltaire fort aux prises avec le monde et moins triomphant qu'on ne dit. Voilà encore un homme calomnié!

Je vous ai épargné tous ces jours-ci mon énorme bavardage, surtout pensant que vous êtes occupé. Mais quand je reprends la parole je ne peux plus la quitter. Cependant je suis redevenue sage et occupée. Je ne pense plus qu'à la philosophie, mon ouvrage marche à sa fin et me laisse courir ailleurs.

Mais que je n'aille pas vous rencontrer! J'ai fini vos volumes, excepté les vers, où j'ai toujours à trouver.

Adieu, mon frère.

LXII

Herblay, mercredi soir, 10 octobre.

J'ai voulu rester quelques jours sans vous écrire, car rien n'est si cruel que de penser que peut-être on importune les gens qui nous plaisent et il faut respecter les études et les moments de l'homme studieux. Mais durant ces jours bien des choses se sont passées ou plutôt bien des sentiments m'ont agitée. Cet Anglais est parti (1), je n'ai plus cherché de le voir, mais il est parti, et jusqu'au bout il faut supporter ce tourment. Vous ne comprenez rien, je l'ai bien vu depuis longtemps, aux femmes organisées comme en Italie, et vous comprenez pourtant un homme organisé comme vous. Hé bien, ces femmes sont organisées comme vous. N'avez-vous pas été plus d'une fois infidèle à votre *Lucy*, puis rappelé vers elle, n'étiez-vous pas trop aimable, scélérat, pour un homme fidèle, quand vous me lisiez ces belles pages du libre arbitre par où j'ai péri, car j'ai péri par le libre arbitre.

Oh ! Sainte-Beuve, vous n'avez pas eu cette femme à vous seul durant cinq ans, dans une même chambre, un même lit, dans des nuits sans égales au monde, quelquefois séparés sans doute, mais comme pour rendre le retour plus doux pour moi ; j'ai été sa maîtresse, et sa femme, et sa servante dévouée, soi-

(1) Bulwer.

gnant sa santé délicate, lui faisant supporter par des attentions continuelles les longues veilles du Parlement, remplissant notre vie amoureuse des travaux de la Chambre des Communes et des délices d'une volupté fine et puissante. Il avait tout ce qui peut subjuguer une femme délicate ; il aimait comme une femme. Il a tout oublié. Il m'a sacrifiée à rien du tout. Et le voilà seul, malade, vieilli, qui se retire dans un village d'Espagne où une jeune femme va achever de le tuer, sans soin de lui, sans intelligence, bête et passionnée comme tout ce qu'il a suivi un moment depuis moi.

Et moi, durant ce temps-là, je vous aime, je vous aime comme une femme prudente et d'un âge qui la retient, mais je vous aime enfin, et tout est mal engagé, car vous aussi, vos souvenirs, vos sujets de roman, vos regrets sont ailleurs.

Nous voilà tous deux, connaissant bien notre état, vous amant désabusé, moi éprise de vous, mais inquiète de l'autre. Nous avons pour nous consoler notre *esprit*, notre *connaissance ;* c'est une belle chose, nous sommes des sages, des stoïciens, ce sont les meilleurs, les plus désintéressés. Vous aviez tout ce qui peut au monde me charmer le plus, votre talent est de ceux que je préfère, vous avez la profondeur et quelque chose de si élevé, de si doux, que je vous ai trouvé tout ce que vous dites de votre André Chénier que vous surpassez bien du côté de la pensée et des autres écrits. On ne peut pas mieux parler de ce qui est beau, on ne peut pas y être plus

sensible, ni rendre ses émotions dans un plus beau langage.

Je n'attends pas beaucoup de vous pour moi, je vous admire avec un certain désintéressement, je ne crois pas être des femmes qui vous plaisent le mieux, il faut autre chose, je ne sais quoi, que je n'ai pas, je vous inspire plutôt l'amitié. Je ne crois pas non plus que votre vie sera désormais, comme vous dites, froide et sans amour. Non, vous aimerez encore. Bah ! cette race de René ne cesse jamais, et vous avez dit : « *La jeunesse va penser que ces chers orages ne sont complets que pour elle, attendez ! l'âge mûr en son retard, s'il les rencontre, les accusera plus violents et plus amassés. Ainsi chacun aime d'un amour souverain et parfait, s'il aime vraiment.* » — Vous aimerez encore, mais je ne serai pas cette heureuse femme qui sera aimée de vous. René, dans les premiers temps de notre rencontre, me disait quelquefois : Ah ! si j'avais cinquante ans ! — Je répondais : Que n'en souhaitez-vous vingt-cinq ? — Il disait : Non, cinquante. — Il n'aurait pas seulement osé souhaiter l'âge où vous êtes.

J'ai reçu une lettre charmante de vous et dont le *mélange*, comme vous dites, me plaît bien. J'y répondrai demain en fermant ceci. Adieu donc pour ce soir, mon amour un peu douloureux, et sans espoir.

Jeudi matin.

Vous ne vous excusez dans votre lettre qu'en avouant vos faiblesses. Si vous aviez dit seulement

ce que vous m'écrivez là de Fontanes, je l'aurais trouvé vrai et bien, mais c'est la longueur qui est une flatterie. Et puis vous comparez à Racine, mais quoi? pour quelques fantaisies comparer à Racine, c'est trop. Votre article sur *Léonard* (1), voilà un modèle de critique des hommes de premier ordre, vous feriez très bien Fontanes si vous vouliez.—L'article *de Maistre* (2) m'a semblé des plus forts, d'une critique hardie et polie, c'est un des plus beaux. Et *Naudé* (3) aussi, quoique un peu timide. — Vous dites: « *Vous* autres de l'Ecole libérale. » Et vous? qu'êtes-vous? N'en êtes-vous pas? Hume avait parlé de ces négociations comme s'il les avait lues, il avait dit que les négociateurs français avaient la même supériorité dans les cabinets que les généraux français, sur les champs de bataille. Ce grand historien (le plus grand, il me semble, chez les modernes) n'a rien ignoré, mais Mignet a mal choisi en suivant Linghart!

Le *torticolis* ne fait pas rêver des romans et des projets littéraires. Je ne vous dis pas que vous ne commencez pas de vous reposer,parce que vous êtes fatigué, mais cet état devient doux puisque la rêverie et le talent s'y mêlent aussitôt. Descartes a rêvé parce qu'il était malade, et n'a pas prévu où son repos et son lit le mèneraient. Je dis seulement: Ne vous inquiétez pas d'un état qui, au lieu d'être un

(1) L'article sur Léonard parut dans *les Débats* du 21 avril 1843.
(2) L'article sur de Maistre parut dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 juillet et 1er août 1843.
(3) L'article sur Naudé parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1843.

affaiblissement de forces, n'en est que la réparation.

Adieu, vos lettres sont très aimables, je crains seulement que les miennes soient trop longues et trop fréquentes. Cet Anglais me demandait l'autre jour, l'autre hiver, en Espagne, quatre lettres pour une, disant qu'il n'y avait pas d'esprit à Madrid, et qu'il fallait lui en envoyer; il est vrai qu'il répondait plus tôt qu'il n'avait dit, malgré ses occupations et ses maladies. Vais-je donc reprendre ce commerce bien innocent des Pyrénées? Que vous importe? Je ne suis pas, non je ne suis pas cette belle, cette jeune fille heureuse qui un de ces jours va être aimée de vous. Qu'aimez-vous dans ce moment? J'ai fini Diogène Laerce, il est d'une bêtise qui m'étonne avec de bons détails. J'ai pris à cause de vous la vie de Voltaire, de Condorcet, cela me semble sec, vous m'avez jeté une idée de faire Voltaire, j'en serais charmée, car vous le traitez mal, mais vous le traitez bien parfois, et m'écrivant sur lui vous ferez ce que vous savez faire.

Chateaubriand vous a-t-il envoyé l'article de Marie?

LXIII

[19 octobre.]

Ecrivez-moi, il me semble qu'il y a un siècle que je n'ai eu de nouvelles de vous, je m'ennuie à périr sans lettre de vous. Comme le cerf brame après l'eau du torrent, mon âme soupire après vous,

Seigneur ! Mon âme a soif de Dieu, du Dieu fort et vivant; oh! quand entrerai-je et me présenterai-je devant la face de Dieu? — Que je vous conte une rencontre charmante ; Pitt exprime au Parlement ses regrets de n'avoir pas relevé l'antique trône royal de France, et de n'avoir pas vu la noblesse disposée à se rallier autour de la monarchie rétablie, et le voilà qui dit aux Communes :

> Me si fata meis peterentur ducere vitam
> Auspiciis, et sponte meâ componere curas ;
> Urbem trojanam primum dulcesque meorum
> Reliquias colerem, Priami tecta ultra manerent
> ET RECIDIVA MANU POSUISSEM PERGAMA VICTIS.

Et c'est encore ce beau

Et recidiva manu posuissem Pergama victis!

Hé bien, Pitt est pardonné de n'avoir point aimé les femmes, puisque c'est chez Didon qu'il va chercher sa politique? Peut-on faire une citation plus délicieuse et à laquelle son mince historien du moment peut être plus sensible?

Hier soir j'ai eu ici la visite de Didier, qui est venu passer la soirée et causer comme à Paris, repartant ce matin de bonne heure sans que je l'aie revu. Il rêve de grands voyages, l'Orient, c'est ce que j'attendais de lui avant la Chambre où il se fera nommer. Il a parlé de vous. Il vous trouve un grand talent (je crois que son avis vous importe peu), mais il en a bien dit sur votre légèreté, votre malice, etc., etc.

Je l'ai trouvé simple dans sa richesse nouvelle, et

toujours le même. Quant à Marie!.... mais chut! Je ne sais pourtant pourquoi les femmes n'y mettent pas plus de loyauté et ne veulent pas au moins servir d'exemple et d'*excuse* pour les autres. Si les femmes étaient plus sincères, vous en sauriez plus sur leur organisation, et vous n'auriez pas dit imprudemment devant elle qu'il ne fallait que *trois amants*. Ah! que nous sommes loin de compte! Pour moi, je le dis avec amitié, car ce sont des titres à l'estime qu'une fine et forte organisation, et le temps vient d'ailleurs où tout finit naturellement. N'allez pas l'aimer encore pourtant.

Adieu. Je regrette ce Pitt que je vais laisser. Je l'appelle un des hommes sacrés, un des *prêtres*, ces hommes qui se dévouent à des passions, à des travaux sacrés, qui en souffrent et qui en meurent, comme il a fait. C'est dans ses discours à la Chambre, dans son propre langage, qu'on suit cette sainte chaleur; c'est de même chez Sully et chez Richelieu; chez Charlemagne et d'autres. C'est bien aussi poétique que les ombrages et l'amour même, mais, comme disait Montesquieu, pour arriver là, il faut, ainsi que Saturne, dévorer des pierres.

Je n'aime que ces grandes choses, et vous, vous qui savez exprimer ce que les autres savent seulement comprendre, vous dont les écrits et le profond et ravissant langage font vivre dans cet autre monde, ouvert au petit nombre et où il est si doux de nous rencontrer. Écrivez-moi un mot sur l'étude et sur la sagesse.

LXIV

Herblay vendredi, [19 octobre].

O l'agréable, ô l'innocente vie! que cette solitude est aimable! qu'elle est honnête! qu'elle est préférable même aux plus illustres emplois! Mers, rivages, dont je fais mon vrai cabinet, que vous m'inspirez de nobles, d'heureuses pensées!

Je me suis rappelé toujours ces mots des lettres de Pline et me les suis souvent répétés à Herblay, bien que d'illustres emplois (si on en était digne) dussent plaire, je crois, plus même que ce cabinet de rivages.

Et vous, il y a une chose pour laquelle je vous plains; non pour n'être pas encore ambassadeur, non pour quelques rêves perdus, non pas le poète, non pas le critique, je ne plains rien de cet homme-là, non pas même l'amant qui n'a pas gardé sa flamme antique, comme dit Virgile, et se montre à ce propos un peu injuste ou sévère, ou plutôt *homme*, c'est-à-dire ne comprenant rien à l'égalité des sexes. Non, je ne plains pas cela, la saison de l'amour est la jeunesse, et le temps amène des impulsions plus sages, sinon moins douces. Mais je plains, oui je plains sûrement, tendrement, l'homme organisé poétiquement *qui ne vit pas à la campagne*. Je vous plains tout simplement *d'être en ville*. Vous étiez né pour la fraîcheur du matin, le calme du soir, l'auguste repos, le beau silence des champs, et vous voilà au bord, non de la

rivière, mais des quais! La lune, vous la voyez dans Paris. Je vous plains de cela, et c'est beaucoup. La douceur de l'âme, l'innocence des pensées, des impressions se perdent dans les mille petitesses inévitables d'une ville. Et je vous renvoie à ce passage de Pline.

J'ai souvent songé à cela pour vous, mais vous ne m'en avez jamais rien dit. Vous ignorez ce que vous perdez en vivant en ville. Et encore, si, comme un oiseau, vous vous envoliez durant vos vacances? Mais que faites-vous? Pourquoi ne fuyez-vous pas? Et la mer? Vous ne pensez donc pas à la mer?

Ne dites pas que Cicéron est trop politique pour vous. D'abord on ne saurait l'être trop pour vous, mais il n'est politique dans ses lettres que pour déplorer sa faiblesse, son amitié pour Pompée, les malheurs de sa patrie, il tient la lyre et il a été fort digne de vous. Mais y a-t-il rien de plus touchant, de plus aimable, de plus charmant que cette douleur pour la perte de sa petite fille, calmée peu à peu par l'amitié et la philosophie? On le voit se relever, se ranimer, c'est comme un chant harmonieux, toutes ses lettres respirent la tendresse, la tristesse et la simplicité. Bien peu de choses sur la terre ont cette hauteur secrète, et surtout cette simplicité sublime.

Mais je n'en aime pas moins Pline et à propos de lui, je vous envoie, hôtel du Rhône (faites-le prendre), un livre qui vous donnera sa maison et son rivage. C'est cet ouvrage de M. de Bonstetten dont vous m'aviez parlé et qu'il m'a donné dans ma jeunesse à

Genève. L'ouvrage vous plaira, je crois, gardez-le, si vous voulez.

Je suis aujourd'hui en plein dans la fête.

> Entre les deux rivaux Athènes se partage,

c'est-à-dire qu'il y a deux partis pour le banquet qu'offre le village avant la danse. Les filles ont de l'éloquence et de l'énergie, les deux partis rivalisent d'hommages, les fêtes de villages sont les meilleures; c'est la vraie joie, l'animation, la vivacité.

Je vous espère ici après ; si vous tardez trop, vous n'y trouverez plus Marie, qui fera, je crois, une courte absence. Si vous ne venez pas pour elle, cela est égal, mais votre ton à son propos est si galant et vous avez si bien l'air d'un amant piqué, que je vous devais cet avertissement. Que parlez-vous de testament? Et Pascal? Vous êtes bien jeune pour les lettres, et vous le sentirez dans les champs, mais on est déjà mort dans les villes, et ce triste été n'est supportable que dehors Paris.

LXV

Mercredi soir [23 octobre].

Les stoïciens proscrivaient la volupté, mais une volupté bienfaisante, qui, dans les sens, vient des ravissements de l'esprit.

Dans votre *idée fixe* (vous savez laquelle), vous me croyez peut-être ici agitée,

Non, monsieur, vous vous trompez tout à fait. Vous m'avez transformée très facilement. Le temps sans doute aussi devait m'amener à plus de calme. On dit que les femmes, à mon âge, sont plus indomptables que jamais. Ce n'est pas vrai, mais je dirai qu'à mon âge elles sont plus faites pour sentir les choses exquises.

C'est une douceur plus grande, et quand je ne sais par quel bonheur (ne fût-il que pour un jour) cette douceur va s'adresser à vous, le plus fin et le plus exquis des hommes, Sainte-Beuve, alors la volupté, dans le sommeil, dans la nuit, quand une veille stoïque ne la contient plus, s'en va, le dirais-je ? se glisser dans tous les membres et jusqu'à leur extrémité. C'est une plénitude de délices, une plénitude du bien suprême pour lequel on était née. J'ai trop souffert dans ma vie par l'absence de cette volupté-là ; le reste, on le trouve toujours, on le prend comme un rapide secours, mais ce bien-être suprême, cette mollesse de Dieu, ces impressions générales et délicieuses, je ne demande rien de plus et je ne les dois qu'à vous.

Mais comment, vous, à Paris, me les causez-vous ici, toujours ? Et pourquoi est-ce que je préfère à tout au monde, de vous le répéter dans cette profonde solitude ? C'est exister comme je suis faite pour exister.

J'ai reçu de vous cette force qui sait se régler. Je ne ferai que ce que vous voudrez. Heureuse si quelques jours d'une si douce tendresse pouvaient vous être chers et vous distraire de vos anciens regrets !

Je crois que vous craignez trop ces choses. Un homme qui a vécu comme vous avez fait ne doit pas tant changer, et on reçoit le même effet funeste pour l'esprit d'une austérité absolue et d'un abandon déréglé. Ce qui me fait croire que vous vous trompez, c'est que vous dites vous conduire d'après la science, et que (hors en Italie) la science ne comprend pas cela.

Du moins puis-je croire que vous n'avez rien à Paris, dans ce moment. Ni Rose, ni Mme R... rien ?

Vous avez une mauvaise réputation là-dessus, mais j'excuse tout ce que vous aurez fait, et je ne comprends pas même quel regret ces folies peuvent vous laisser. L'homme a toujours l'inconvénient des qualités qu'il possède, il va au-delà, et les plus exquis des hommes et des poètes, qui étaient les Grecs, en faisaient bien d'autres.

Je vous retrouve, au contraire, en vous entendant, une ancienne foi qui m'avait un peu quittée. Je la retrouve dans vos ouvrages, dans votre mélancolie. Cependant satisfait, eussiez-vous eu cette fidélité? Est-elle propre à la passion ?

J'ai fini vos *femmes*. Le portrait de Mme de Krudener, que je ne connaissais pas du tout, m'a paru beau. Je le crois bien, vous avez à traiter là une grande question et à juger un empereur. Ce que j'ai relu à la première page de Mme de Charrière (1), me

(1) Sainte-Beuve avait publié, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1844, un grand article sur Benjamin Constant et Mme de Charrière.

fait voir que vous trouvez peut-être que je vous ai mal compris. Votre idéal ne serait, dites-vous, qu'une manière de coup-d'œil sur des coins de jardins d'Alcibiade ; et moi je trouve que ce n'est pas dans ces coins que vous pouvez assez bien développer vos idées ou même les donner, et exhaler au détour, comme vous dites, une certaine poésie cachée. Mais c'est encore là un charme de votre modestie.

Jeudi matin. — Je ferme cette lettre, et je vais trouver que je vous ai écrit trop. Alors je me tairai pour quelques jours, mais vous, ne croyez jamais écrire trop, car je donnerais toutes mes correspondances pour la vôtre, et si je recevais une lettre de vous tous les jours, comme disait Cicéron à Atticus, j'en serais charmée. Ne vous taisez que quand écrire vous ennuie, autrement ne suivez que votre fantaisie. Quand j'étais à Montauban, vous m'écriviez que vous marchiez *comme un porte-faix*, pourquoi ne le faites-vous plus? Pourquoi ne prenez-vous pas l'air le matin ? Il me semble que vous ne sortez que le soir, ce n'est pas assez. Ah ! Sainte-Beuve, comme cette santé me touche ! Laissez-moi croire qu'un jour elle me sera confiée.

Passy m'écrit de fort belles choses sur notre politique habile et douce du midi. Il paraît que M. Guizot restera encore assez admiré de l'Europe.

LXVI

Herblay. Mardi [24 octobre].

Voici un très beau jour, et mon enfant m'a réveillée dès l'aurore, mais je préfère ces jours voilés et mélancoliques comme hier; ce sont des jours pleins de pensées; je ne les ai trouvés ni en Italie, ni en Angleterre, où la tristesse est accablante et stupide. Cette vie que vous vous faites, toujours enfermée dans une ville, me paraît la plus mauvaise pour les nerfs; j'y ai résisté bien moins que vous et je n'ai oublié les nerfs, les tremblements, les évanouissements que depuis que je vis ici en villageoise. Tout plaît dans l'existence, quand on s'est habitué aux champs: la pureté de l'air passe dans les sentiments, tout est doux, paisible, tout est pris du côté sérieux, éternel, calme de la nature; on oublie le mouvement, les tracasseries des villes où tout est mélangé, vulgarisé, où on ne vit bien que très riche, parce qu'on y est alors hospitalier et qu'on se fait un pays dans sa maison et dans son monde. Laissez-moi croire qu'un jour vous arrangerez mieux vos loisirs, vous songerez davantage à votre santé. Vous parlez de la mort, mais une si longue vie encore vous attend que, comme penseur (on commence seulement à quarante ans), c'est le moment de recueillir et on ne recueille pas, comme vous semblez trop croire, en écrivant dans son cabinet, mais en rêvant, en mar-

chant au grand air, en voyant les oiseaux voler, cette rivière grossie par tant de pluies, battre son modeste rivage comme la Méditerranée.

Ce pays est charmant, et nous rendrons Marie bonne femme ou nous ne l'y garderons pas toujours.. Mais je suis très désintéressée, et c'est pour vous, non pas pour moi, que je voudrais vous voir faire un jour une vie de poète et de penseur. Vous aurez toujours affaire à Paris, ne fût-ce que comme académicien, mais je ne parle pas d'un exil à la façon de ceux rêvés par René (et jamais tenus), mais une vie comme celle que Pline a partagée entre la campagne et la célébrité.

Continuez si vous voulez de m'écrire sur Louis XIV, votre article se trouvera fait bientôt. Si vous n'êtes pas en train de travailler, comme vous dites, écrivez-moi sur votre sujet à tort et à travers, je vous rendrai ces lettres-là, si vous voulez, et quand vous travaillerez sérieusement, une partie sera déjà faite, et peut-être la meilleure, car ce qu'on jette, c'est l'idée, et ensuite vient l'arrangement. Il y a de belles choses dans vos lettres qu'il faut mettre, quand vous dites par exemple que la société est une *invention*, un *art*, etc. Jetez-moi à la ville ces belles choses, je ne croirai pas tant vous faire perdre trop à m'écrire, ce sera pour des *stoïciens*. Si vous faites l'article sur Mignet, il y aura plus à dire sur le Roi que sur lui-même, et c'est ainsi que vous vous sauvez des minces personnages, par leur sujet que vous voyez mieux qu'ils ne l'ont vu. Vous voilà en plein dans la politique;

Mignet a du talent certainement, mais quelque chose de lourd et d'étroit, quoique ce qu'il a fait de mieux sans doute soit cette publication que vous lisez. Son récit des événements de Hollande n'est-il pas excellent?

Si on a pu sur la terre être un homme politique comme Washington, comme Charlemagne, il y a donc deux politiques, diront quelques gens, il y en a une scélérate et une pure comme les cieux. Eh bien, il faut choisir la pure. Il faut voir si l'autre ne serait pas un égarement. Ce n'est pas un égarement pour Richelieu de vouloir l'emporter sur l'Espagne. Dès qu'on est né dans un pays libre, l'attachement aux institutions est obligé, et c'est là une vertu ; ainsi les Anglais commencent toujours par une vertu. Voici ce que je fais quelquefois : je vous imagine fils de de Chatam et à la place de ce fils qui lui naquit, quand il était ministre, dont il distingua le génie dès l'enfance, dont il soigna beaucoup l'éducation politique et qu'il laissait enfant, vous savez briser, ses montres et faire tout ce qu'il voulait.

Hé bien, Chatam n'eût pas trouvé en vous la même espèce d'enfant qu'il trouvait dans son fils. Il eût trouvé un enfant plus aimable, qu'il eût aimé peut-être plus tendrement, car Chatam est autrement sensible que Pitt, et vous, monsieur, jeune Pitt, *et élevé par un tel père,* toutes les passions politiques vous eussent été inspirées par votre père, par la constitution, par le devoir, et enfin par *le goût* que vous avez de ces choses. Oui, vous l'avez, il se mon-

tre partout, et vous l'avez bien fait voir dans *Volupté*. Mais vous perdiez Chatam à dix-neuf ans, et vous étiez, dès l'année suivante, au Parlement et porté sur la haute mer. Ici je cherche, et mon histoire politique n'est pas faite. Vous avez Fox pour rival. Je crains qu'obligeamment vous ne fussiez entré ministre avec lui, ce que Pitt refusa avec raideur et ambition, une ambition déjà démesurée. Et qui sait si Pitt ne vous eût pas charmé, gagné?

Burke aussi, et la Révolution en 89 ? Vous eussiez eu d'abord beaucoup de passions de Fox, et les femmes qui n'ont pas ravi un quart d'heure aux travaux de Pitt, le financier sublime, eussent beaucoup dérangé mon Pitt à moi. Qui sait si la coalisation fût née ? Qui sait si le monde n'en eût pas été plus heureux dans cette intimité de Fox et vous ? Mais voilà le danger, Fox n'a pas de tenue, il se laisse entraîner par Burke, et Burke n'est pas homme d'action. La vie privée ressaisit ces grands talents. Pitt est de fer, excepté quand, s'alliant un moment à Fox, il perdit ses alliances et le paya de sa santé et de sa vie.

Je ne doute pas que vous n'eussiez été un fils chéri de Chatam, que vous n'eussiez eu un beau rôle au Parlement, une éloquence que je vous connais, une parole qui a de l'autorité et qui dit ce qu'elle veut dire. Mais je ne sais plus le reste. Un homme politique vous l'êtes, vous l'êtes, mais un inflexible ministre, un ferme rocher battu des tempêtes de la guerre et de la tribune ; triomphant à Trafalgar et

mourant à la peine ; je ne sais si vous n'eussiez pas pris des moyens plus conciliants, plus humains, et peut-être plus sages. Ainsi donc s'en va la gloire de Pitt devant la vôtre ! La crainte est que ces hommes exquis ne gardent pas le pouvoir et qu'un rustre le leur enlève.

Il fallut aussi une certaine ruse, une certaine habileté auprès de Georges, qui, avant d'être fou, fut un imbécile entêté, et qui, rejetant la haute fierté de Chatam, fut enfin joué par les élégantes façons de Pitt.

Mon fils partant ce matin pour Paris, je vous ai écrit toutes ces folies pour qu'il les mette à votre porte; ce sont des folies politiques. Décidez donc si vous eussiez su vous préserver des faiblesses et des affections de Fox et Burke?

Adieu, écrivez à Minerve vos travaux mêmes, ôtez-moi ainsi le scrupule de vous faire perdre votre temps et de vous importuner, ô mon vrai fils de Chatam.

J'ai regretté toutes les bêtises que je vous ai écrites l'autre jour sur cet Anglais, que j'aurais façonné par mes mains et aux Communes, mais que je n'ai plus retrouvé depuis et qui met les torts de mon côté quand c'est lui qui a perdu les études et les goûts de sa jeunesse.

Je vous ai écrit d'autres choses *sur vous-même* à ce sujet, vous façonné par Dieu seul, mais c'est plus *stoïcien* de ne pas vous les envoyer.

LXVII

Herblay, samedi [1er novembre].

Je suis charmée, mon Pitt, que la discussion ait eu lieu et que le mot ait été admis. Mais je n'ai jamais dit « mon petit Pitt ». On n'appellerait pas « petit Pitt » son Pitt, le meilleur Pitt, mais vrai Pitt ou noble Pitt, faites cette petite correction.

Mais vous avez profité du nom, vous savez très bien embrouiller les questions, c'est par là où il était fameux, vous ne répondez pas à ce qu'on vous demande. Que faites-vous donc à Paris où voltigent tant de belles ? Etes-vous repris par vos anciennes faiblesses ? En comparant les sectes grecques, on voit comme les stoïciens étaient au-dessus de toutes ; ils disaient *que le philosophe doit se mêler de politique*. Bonjour, ô mon Pitt !

Est-ce que votre travail du jour est un mystère ? Mystère ? qui sait lequel ? la Reine donne dans *l'Epoque* un charmant roman (1), précieux de forme, profond d'intention, développant bien ses doctrines et montrant le peuple comme Leroux le voit. Dites-moi si elle est à Paris, je lui en ferai mes compliments.

(1) *Isidora.*

LXVIII

Herblay [dimanche, 2 novembre].

Platon dit que le poète est *un être léger, ailé et sacré*. N'est-ce pas charmant, et bien pour quelqu'un de votre connaissance ? L'article de *l'Epoque* était signé *demain*, et il est écrit dans 100 ans, ainsi vous y êtes des immortels, mais on dit que vous êtes devenu docteur à la revue (1), tant mieux ! Les gens appellent docteur ce qui n'est pas comme eux, qui ne savent rien.

Si on est sévère pour René, il n'aura que l'inconvénient de la mode qu'il a trop cherchée, mais qui lui reviendra, car tout tourne en ce monde et les écrivains de cette trempe ont leur temps comme les couleurs. Toute sa vie est expliquée par le mot de Platon, *léger, ailé et sacré*, c'est ce qu'il a été, ce que vous êtes tous, poètes, ce qui vous fait pardonner un vol parfois capricieux, le départ, le retour, sur un fond saint et adorable.

Je reprends ma lettre, interrompue par la plantation, dans mon petit jardin, de trois cerisiers et deux pêchers pour mon enfant qui demande si les fruits vont bientôt paraître. La nuit est venue, et je ferme à la hâte. Je voudrais vous y voir, plantant un arbre, voilà ce qui convient au poète. Je vous écrirai plus à loisir.

Dimanche soir.

(1) La *Revue des Deux Mondes*.

LXIX

Herblay, dimanche soir [3 novembre].

Une femme ici me dit : « Je vais demain à Paris, donnez-moi des lettres pour la poste. » Cela me décide à vous dire un mot ce soir, ce que je ne pensais point faire. J'ai passé la journée dans la forêt sous une pluie de feuilles. C'était fort beau ; le pied des grands arbres est entouré de jeunes arbres ; on ne voit que verdure d'automne; c'est un endroit dont les siècles et la nature se sont emparés. J'y ai pensé à la poésie, à vous, à l'amitié, car tous mes sentiments moins sages se sont envolés à l'approche de l'hiver, où je vous vois repris et tiraillé par mille belles. Je reprends donc tous les avantages de l'automne et me trouve doucement dans l'état de la forêt.

J'y avais commandé pour demain un déjeuner, mais au retour la petite maîtresse de mon fils l'a pris en arrivant, avec un joli chapeau rose, et le déjeuner sera pour eux. Allez donc, amour, en chapeau rose, mais sentirez-vous si bien le langage de l'automne ?

J'avais là toujours Cousin. Il me semble que Bacon est fort au-dessus de Platon, et la philosophie moderne au-dessus de l'antique. Leibniz, Bacon, Newton, Descartes ; les modernes les ont dépassés, mais il y a dans Platon un grand charme, une grâce, une finesse grecque que Bacon n'a pas. Avez-vous

aussi Platon parmi vos Grecs? Mais vous n'aimez plus durant l'hiver que des frivolités.

LXX

Herblay, mercredi soir [6 novembre].

Comme à l'article *Fauriel* vous avez très bien parlé de Benjamin Constant, je ne crois pas que vous l'ayez si maltraité cette fois. Mais, à votre place, et attaqué par les ordres d'une dame (m'avez-vous dit, je crois), j'aurais déclaré que Benjamin Constant avait tout le sérieux permis au caractère français, et que, quand ces Français voulaient faire les sérieux et se dévouer pour les religions et les dynasties, ils sortaient de la vérité, perdaient la candeur et l'abandon par où brilla si noblement B. C. Enfin j'aurais un peu attaqué ceux que les salons ont dominé, car B. C. représente mieux un Anglais sérieux que tous les Français sérieux ne représentent un Anglais sérieux. Ah ! n'attaquez pas la candeur, l'oubli du peuple et de l'arrangement, un homme qui se livre à ses passions et qui écrit à celle qu'il aime ces belles choses que vous citez dans le portrait de Mme de Krudener, car vous critiquez toujours cet homme en en citant des choses admirables. Et moi, pour le venger, je vais faire courir à 5000 exemplaires en Europe votre billet de ce matin, où vous préférez la jeunesse et un petit

chapeau rose à l'automne, à la sagesse, à Minerve, aux Muses, aux forêts, à Zénon et Platon.

Homme sérieux, vous voilà ! Oh ! comme Benjamin Constant écrivait autrement *à plus de 50 ans !* Vous en avez cité des choses d'une gravité, d'une passion, d'une tristesse abandonnée. Allons ! vous êtes jaloux de Mme R [écamier], c'est tout clair.

Vous avez vu comment Machiavel cite *Platon*, ayant rêvé des lois puisqu'il n'avait pas eu *le bonheur* d'en établir ; et cela m'a amusée au moment où vous m'écriviez qu'il ne fallait pas mêler Machiavel et Platon ; c'est Machiavel qui les mêle. Votre morale publique est, en définitive, plus délicate que la mienne puisque vous préférez admettre des cas d'exception à ma facilité. Cependant, je vous trouve un peu aventureux en disant que Dieu s'est servi du mal. Mais comment ! le moins qu'il a pu ; il n'y a entre le bien et le mal nulle proportion, tant le bien domine. C'est comme si vous disiez que la maladie est un état normal. Les taquins comme Bayle s'amusent beaucoup là-dessus, mais ne suppriment pas les maux imaginaires des villes ; où est donc le mal de l'homme ? Il se plaint, mais vit content. Vous êtes une petite bande élue de gens mélancoliques, mais que de douceurs aussi vous consolent et comme la gloire vous paie ! Et puis si vous saviez mieux résister aux taquins et ne pas vous jeter vers la *substance ennemie*, vous auriez dans cette mélancolie même le sentiment d'un avenir immortel.

Dieu n'emploie pas le mal, mais *subit* parfois les

défauts de l'argile, c'est l'idée de Platon et de Leibniz, de tous les écrivains qui ont été faits sans s'amuser à effrayer les gens, sans abuser de la pensée et sans se laisser ébranler par les impies.

Vous dites quelque part (*Bernardin de Saint-Pierre*, je crois) que la nature soigne la jeunesse et abandonne ensuite son ouvrage. C'est dit d'une belle manière et c'est vrai peut-être, mais combien différemment j'ai senti la jeunesse! Combien alors j'ai trouvé que la nature harcèle, presse et torture son ouvrage, qu'elle en tire par la contrainte, le profit, l'usage qu'elle en veut! Nos enfants ne sont pas arrachés de nos entrailles avec plus de violence que la nature en met à nous les faire désirer, rêver, aspirer. Il y a une action cruelle, atroce, incessante d'elle sur la femme, et si la femme n'est qu'à moitié italienne, si elle est difficile à réduire, si elle résiste et languit, et connaît des nuits d'insomnie et d'horreur, c'est quand elle a passé la jeunesse, qu'elle jette un cri de délivrance, qu'elle se réconcilie avec la nature et trouve que la nature enfin protège son ouvrage. Vous direz : « Vous y voilà donc *à voir le mal.* » Oui, pour un jour de tourment payé de mille délices. Et toutes les femmes ne sont pas si folles. Mais c'est ici, c'est dans la forêt, c'est en vous écrivant sans vous voir, en vous voyant peu, qu'on jouit de la vie d'un âge heureux, qu'on espère au delà encore mieux, qu'on y compte comme un complément de ce que nous avons vu ici-bas, qu'on se sent en voyage et non au terme, et qu'un jour peut-être, dans un autre séjour, nous

nous retrouverons sans les circonstanees de la terre, et nous nous comprendrons mieux.

Mais pour la terre vous me charmez comme vous êtes. Je vous trouve aimable pour moi et bon. Je ne suis pas sûre que vous ne voltigiez pas, quoique je vous croie *en général* un homme vrai. Mais il y a tant de manières de dire à peu près la vérité !

Vous m'avez voulue stoïcienne, et je le suis. Ils disaient (les stoïciens) *que l'amitié ne pouvait naître qu'entre des gens qui aimaient le bien et l'étude.*

LXXI

Herblay, dimanche [10 novembre].

C'est trop fort, mon cher penseur, pourrait-on vous passer ceci : — « Les choses sont si vastes et si infinies qu'il y a en elles de quoi justifier tous les jugements individuels contradictoires que nous portons sur elles, et quand chacun a bien taillé avec son esprit dans l'immensité, il en reste encore. » — Vous ne reconnaissez donc pas pour l'homme telle chose que la *science* et la *sagesse* ? On pourrait donc tuer son père, manger des pierres, marcher sur la tête, supprimer la liberté de la presse ? Si des petits hommes comme Holbach, Condillac (que vous arrangez bien, Dieu merci), si ces gens forcent les Écoles et se trompent, tous les chefs d'Écoles s'entendent, et ces grands hommes sont d'accord en morale, en politique, en religion.

Machiavel, dans ce petit discours, ne fait que parler comme Aristote et Royer-Collard, un parti d'en haut, un parti d'en bas. Ouvrir la salle du grand conseil, c'est la liberté publique. Les suivants et les domestiques gâtent tout et font que Kant doit reprendre Platon devant Condillac. Mais vous avez raison, si vous parlez dans le rang inférieur des questions, et cela n'importe guère que le sénateur soit vêtu de pourpre ou de lin. Voilà juste comme s'aventurait B. Constant, et vous le lui reprochez !

Il y a cinq vol[umes] de B. Constant qui contiennent, il me semble, les plus belles choses sur la politique représentative qu'on ait dites en France. Ce sont des axiomes comme ceux de Bacon. C'est une science posée en maître et certaine. Il est là lumineux et convaincu, développant des vérités qu'il trouve. Vous aurez lu ces livres en leur temps.

Vous vous séparez bien des hommes du moment en accordant dans *tous* vos écrits une grande part à la puissance individuelle ; aujourd'hui, on ne voit que les masses, mais c'est faux, et vous seul replacez les hommes dans leur valeur personnelle. Je ne vous ai pas dit que Machiavel cite Platon comme homme d'action, mais comme homme politique. Machiavel lui-même n'est guère homme d'action. Je ne trouve pas que des abîmes séparent la pensée et l'action ; la bêtise seule est un abîme.

Voilà comme vous détruisez la science et la sagesse, monsieur, en accordant tout à la santé. Je n'avais pas une très bonne santé quand je tombais éva-

nouie dans les rues de Londres, quand, jeune fille, Bourdais (un grand médecin) voulait brûler mes cahiers, et quand, plus tard, inquiet d'un autre état, il me disait de lire beaucoup. J'ai fait ma santé par ma prudence, par les amis de ces sages qui sont *tous d'accord* du plus ou moins sur les règles de la vie. Voici les paroles mêmes des stoïciens : « *La raison a été accordée aux hommes pour les faire vivre selon la grandeur de leur condition et les lois de la nature.* » — Comme c'est profond, comme c'est honorable et comme c'est beau !

Tous les penseurs sont d'accord en quelques points. Je ne dis pas Bayle et Voltaire qui battent en brèche et font bien ce qu'ils font. — Mon argile n'est que la *Théodicée* de Leibnitz. Il est tout clair que la matière a quelque chose à elle qui oblige, c'est aussi l'idée d'Aristote, de Platon, et vous verrez que les grands l'auront tous accordé. Quelle vie ce serait de ne rien croire ! Ce serait ne rien voir. Mais vous, vous êtes des meilleurs et des plus croyants selon vos instincts de poète ; poète et penseur ! c'est un croyant.

Je serais fâchée que vous fissiez bientôt *Mignet*, si ce n'était que c'est un sujet qui vous offre des voies diverses. Mais que je préférerais pour vous les morts et les plus difficiles, les plus compliqués, les plus fameux. Vous avez bien de la force sous votre manière gracieuse, et c'est la vraie force, c'est celle de Dieu qui éclate en ravissements. Vous êtes maître à présent dans la *Revue des Deux mondes*, c'est à vous de nous donner du goût et de nous rappeler ce qui

est beau. Cependant il me semble que vous vous accusez un peu trop dans vos notes pour le passé. Vous aviez tant loué Racine, que vous n'aviez pas à vous excuser pour de légères critiques, et moi à votre place je n'aurais rien dit là-dessus. Ah! monsieur, comme vous êtes emporté! Vous ne pouvez rien faire avec modération. Vous voilà à présent trop épris de ce temps de Louis XIV! Mais vous ne reviendrez pas là dessus. Ce portrait de Boileau était aussi fort bien, vous pouviez louer davantage plus tard sans qu'il y eût disparate et sans indiquer qu'il y en a.

Adieu, aimable race de Platon et de René, jetez-moi vos idées quand vous n'êtes pas disposé à travailler, je les recevrai et vous les rendrai avec respect. Quand je n'ai pas de lettres de vous, j'en suis triste et je prends un de vos *Portraits*, j'y trouve mille grâces, ces abeilles de l'Hymette que je n'ai jamais su atteindre, mais que mes lèvres eussent aimé à chercher sur vos lèvres.

En allant bientôt à Paris, je prendrai *Cousin* et *Villemain*, car ce que vous me dites d'eux m'amuse, et je le crois très vrai. J'irai établir mon fils à l'Intérieur.

LXXII

Herblay, lundi [12 novembre].

Je vous écris souvent des bêtises et je ne m'en aperçois qu'après, en y pensant. Ainsi, on ne pour-

rait guère dire que ces mots des stoïciens : « *la raison a été accordée aux hommes pour les faire vivre selon la grandeur de leur condition et les lois de la nature* », sont des mots profonds, parce que l'idée n'est pas bien rendue. C'est parce qu'ils ont la raison, que la condition des hommes est grande, mais c'est peut-être mieux dit en grec. Ils disent que la vertu est une inclination qui s'accorde avec l'harmonie du tout, elle est vertu d'elle-même, non pas par crainte ou par espérance ou par un motif extérieur, de sorte qu'il n'y a personne qui ne porte en soi-même son bonheur, qui est donné à nos âmes pour l'accord de l'univers. L'animal raisonnable se pervertit par des occupations extérieures, par des erreurs, par les compagnies qu'il hante, car pour ce qui est de la nature, elle ne nous donne point d'occasion de nous pervertir.

Lundi soir. — Je reprends, je vous ai quitté pour mes hommes d'Etat, mais j'étais triste et rêveuse et sombre comme l'automne, de sorte que je vous ai fait ce soir une infidélité. J'ai été chercher l'automne et la tendresse et la tempête où je savais les trouver. J'ai pris les 6e et 7e livres des *Martyrs* où sont les nuages, les horizons, les passions des Gaules et de la Germanie, et certes, quand vous traitez Chateaubriand si sévèrement et je dirai si durement pour son âge, vous oubliez des beautés qui dans leur genre n'ont rien d'égal dans notre langue. C'est le sentiment de la nature bien autrement que ne l'a eu Rousseau, avec une impression de l'infini, avec quel-

que chose de fin et de sublime qui laisse loin le rustique amant de Julie. Mais tout cela et des souvenirs très vifs (car autrefois en lui lisant tout haut ces beaux passages, je l'ai fait fondre en pleurs) ne m'ont pas fait verser de larmes, et je n'ai pu en répandre enfin, et beaucoup, que quand Socrate passe sa main dans les cheveux de Phédon et lui dit : « Demain, ô Phédon ! tu feras couper ces beaux cheveux ! »

Hé bien, monsieur, quand je vous appelais René, et Pitt et Platon, je ne disais qu'une même chose, qu'un même nom ; voici ce j'ai vu ce soir en lisant la mort de Socrate. — Laissez-moi donc rappeler le poète en vous, car le poète est *sacré*. Le *sacré* et le *saint*, voilà ce qu'il faut sauver. Il y a, dit-il, un *raisonnement saint*, absolu, une beauté, une essence, une *certitude*. C'est quand quelque parcelle du *sacré* est chez un homme que cet homme est quelque chose, qu'il nous agite et que nous l'admirons. Et vous, comme vous parlez dignement de ces hommes-là ! Y a-t-il rien de plus charmant, de plus beau que ce que vous dites, dès que vous abordez ces hommes-là ? Mais, hélas ! ce ne sont guère les vivants. Ainsi que manque-t-il à Mignet comme écrivain ? Ce sont ces sentiments sacrés. Je ne dis pas qu'il n'en est pas digne ou capable, car rien ne les éveille dans notre société. Thiers n'en a pas l'ombre dans son histoire. Mais les anciens, mais les Grecs les abordaient, les traitaient à tout moment. C'est le fait également de la haute politique et de la philosophie. Vous, comme poète, vous y êtes toujours fourré, votre

recueil en est plein, et aussi votre prose dans les grands sujets! Rappelez-vous ce que vous dites du talent de Bernardin de Saint-Pierre, *de cette lune qui se lève et qui idéalise tout*. Pourquoi donc n'êtes-vous pas ferme et flottez-vous après, comme ne flottent jamais Bacon, Leibniz, Platon, les maîtres?

> J'ai vu, Seigneur, j'ai cru, j'adore tes merveilles,
> J'en éblouis mes yeux, j'en emplis mes oreilles,
> Et par moments j'essaie, à mes sourds compagnons,
> A ceux qui n'ont pas vu, de bégayer tes noms.

(Les mots de ces deux derniers vers sont mêlés comme chez les Latins; l'avez-vous remarqué?)

Comme vous avez dépeint les circonstances de l'intolérance abominable du temps de Diderot, Voltaire aussi est un homme sacré et son rôle est sacré.

Il l'est bien dans sa correspondance avec Frédéric, où il est choqué de l'excès d'impiété du roi.

Et je vois (dans ses *Mémoires*) que ce roi est ce qu'il a le plus aimé avec Mme Duchâtelet. Il y a un petit mémoire de Lekain sur Voltaire qui est charmant. Avez-vous cette vie par Condorcet? La voulez-vous? Bah! ceux qui n'ont pas cru, ceux qui n'ont pas été sacrés, c'est toujours ceux (comme Bayle) qui n'ont pas su faire lever la lune, qui n'ont pas su idéaliser; ils concluent sincèrement ou plutôt c'est sincèrement qu'ils ne concluent pas. Ils n'ont pas la raison déterminante.

Mardi. — J'espérais une lettre de vous ce matin; j'en ai reçu une de Mme Rolland; elle est fort triste, elle a rompu, mais je ne puis le croire, après tant

d'années, quand on n'est plus jeune et qu'on a eu des enfants! Ne parlez pas de ce que je vous dis là. J'ai eu des nouvelles indirectes de Marie, qui ne peut comprendre que je reste ici l'hiver. — Le petit chapeau rose est revenu, elle ne bouge d'ici; ils se lèvent à 2 heures, que dois-je faire? Il veut la prendre avec lui à Paris. Ecrivez-moi et parlez-moi de vous. Oh! qu'il est *bête* l'argument du *Phédon!*

LXXIII

Herblay, mercredi soir [13 novembre].

Je n'irai à Paris qu'à la fin du mois, dans deux ou trois semaines. Mon fils me presse fort d'y aller, mais je résiste, je veux retarder le plus que je pourrai le moment où il sera seul à Paris. Oui, je résiste *sagement,* car mon penchant est aussi d'aller à Paris, moi plus folle que mon enfant et plus profondément folle. Il faut craindre de chercher ce grand charme de vous voir pour le perdre aussitôt. Oh! sur quelle pente de regret, de douleur, de tristesse, je suis, si je ne me rappelais que vous n'aimez que la jeunesse et que vous n'entendez rien à ce second âge, à cette seconde flamme de la vie, qui pour moi peut-être eût été la première. Car ce n'est pas la jeunesse qui est riche, qui est forte, qui est grave. Moi, je l'ai connue comme un trouble et un tourment; à présent je sentirais mieux la passion et son harmonie.

Mais vous me modérez bien, trop bien et comme autrefois, à mon retour de Montauban, je disais : « Bon! il m'a oubliée, autant de sauvé » ; aujourd'hui je me dis : « Bon! il est mort, il le dit et je veux le croire. » Mais je ne le crois pas, et je vous suppose tout près de vous envoler pour le premier oiseau. Je vous écris par entraînement, mais le plus souvent je pense que je vous écris trop et que je ne vous dis que des choses très communes et très bêtes pour un homme comme vous. Je crains jusqu'à ce goût du savoir peut-être à la fois lourd et frivole en moi, devant un homme comme vous, si savant, mais si fin et si élégant. Vous m'écrivez de belles lettres, où vous vous livrez avec bien de l'amitié. Croyez que vos lettres sont le plus grand charme de ma vie. Vous allez donc partir? Pour deux jours seulement! Vous aurez tout le temps de faire votre course avant la mienne.

Il y a presque deux mois que Marie est à Paris. En lisant son roman, vous verrez si quelques parties n'en sont pas belles, si ce n'est pas une imagination haute et un grand talent. Et qu'est-ce donc qu'une femme supérieure? Je pense que Mme Rolland reprendra son nid, c'est une rupture pour rire. Aycard l'aimait beaucoup, je suis sûr qu'ils reprendront. Elle m'écrit souvent, mais ne dit rien qu'à moitié.

Vous êtes trop aimable de vouloir lire le premier Hippias. La dernière page est la plus belle et vous conviendra. Leroux a un peu dans sa conversation de cette grâce de Platon, pas avec les hommes peut-

être, mais je la lui ai trouvée dans des conversations *de trois ou quatre heures de suite*, avec ce sentiment divin des choses qu'il a augmenté là.

Il a trop gâté le *Phédon* dans ce qu'il en a pris, et on ne saurait admettre son changement. C'est un homme celui-là qui... mais non, aujourd'hui non.

Eh ! monsieur, je voudrais bien vous taquiner. Je ne suis pas toujours si douce et si humble que je vous semble, c'est vous seul qui m'avez ainsi changée et modérée. Je veux rester telle, heureuse le soir de voir se diriger vers la forêt ces armées de corneilles qui me semblent aussi un Parlement.

Vous croyez déjà que c'est l'hiver à Paris, mais ici nous avons mille nouveautés, ce retour des oiseaux de passage, les teintes du feuillage qui changent presqu'à tout moment, un vent doux, un ciel parfois couvert, le grand langage de cette saison que j'appellerai, puisque je suis en train, *la saison sacrée*. Mais la vôtre c'est le printemps, et voilà !

Jeudi matin. — Mon curé, qui est un homme d'esprit et de mes amis, vient de publier un livre traduit de l'hindoustani ; il m'a priée d'en faire un article qui a paru ou va paraître dans la *Revue indépendante*. Ce sont seulement des citations sur la mort de Mahomet qui m'a rappelé... celle de Cromwell, car ce sont tous des prophètes. Vous voyez qu'on est bien lettré à Herblay. Parlez-moi de vous, dites-moi ce que vous faites, si vous travaillez?... Je suis interrompue par mon fils qui vient de mettre sa petite en voiture.

Adieu donc ce matin.

LXXIV

Herblay, mardi soir [3 décembre].

Ma position devenait de plus en plus embarrassante. Votre amour est plein de réserve et d'élégance. Je ne sais si le mien a de l'élégance, mais il manque tout à fait de réserve. Ajoutez que ce mot amour me sonne ridiculement.

L'amour ne convient dans l'automne qu'à l'homme, l'homme peut aimer même bien plus tard. Mais la femme ne conçoit plus qu'une sorte d'austère volupté, quelque chose où le ravissement du ciel se trouve encore, mais contenu, dominé, ramené au ciel.

Pour moi, je pense peut-être encore à vous, mais aussi je pense à la Sorbonne. Oui, monsieur, à la Sorbonne. Heureuse Sorbonne! Savez-vous que cet hiver on n'aura pas plutôt entendu un jour, un cours sur *la Vie et les ouvrages de Cicéron, sur ses lettres à Atticus*, que le lendemain, on aura un cours sur *la secte stoïcienne*, et le jour après, un cours sur *la philosophie de Leibniz !* Mais quelle année de bon goût! Qui a donc choisi tout cela? Je le prends comme une galanterie que vous me faites.

Allez une fois, je vous supplie, entendre ce monsieur sur les stoïciens; qu'en dit son maître, M. Cousin? Hélas! je n'ai pas grande confiance en M. Cousin. Il doute que Platon soit l'auteur de deux ou trois dialogues excellents. Et pourquoi? Il n'en donne nulle

raison. A moins du style grec, ils sont de Platon, c'en est la façon que M. Cousin n'a jamais sentie.

Je lisais l'autre jour des vers de vous tout haut, quand mon enfant s'est écrié : « Dis-moi si tout cela c'est des menteries ou si c'est vrai ? »

Nicollini n'est pas mort. J'ai reçu plusieurs lettres de Florence qui me parlent de lui. Capponi va très bien, ce qui ne serait pas si l'autre était mort.

J'ai trouvé dans Chesterfield ce que je cherchais, quelques détails sur Chatam, mais peu de chose ; il s'entend mieux aux petites affaires qu'aux grandes.

Mon fils est allé à Paris rompre avec sa belle ou peut-être la reprendre. Il me presse de l'établir à la ville. Il y avait en Bourgogne un paysan qui me disait : — « Votre fils sera un luron. » Je crois vraiment que mon fils est un luron, les femmes lui courent après. Il a rencontré l'autre soir à un bal de ces Demoiselles un fils de votre étoile avec lequel il a assez causé, et qui s'amuse à ce qu'il semble. Elle n'a donc pas peur de le laisser aller là ? Moi je ne peux plus tenir le mien, depuis qu'il a été dans une école militaire.

Il dit comme vous : « Que ne me laissais-tu partir pour l'Afrique ? — Ce petit H[ugo] n'est pas joli garçon, mais agréable, spirituel.

Adieu, car voilà du pur bavardage. Dites-moi un mot de cette Sorbonne. En parle-t-on ? Les leçons seront-elles imprimées ? Allez-y donc une fois, ils en seront flattés.

Adieu, monsieur, Paris continue-t-il de vous char-

mer? Faites-vous des ministres? Moi, je m'occupe à marier Mlle Tristan avec ce jeune garçon reçu médecin, que je vous ai un jour adressé, et qui garde comme un trophée une petite lettre où vous lui déclarez qu'il n'a pas le talent d'Apollon. Il l'a prise en bonne part ou au rebours, et en est charmé. Mlle Tristan s'ennuie et il faut la consoler. J'ai d'abord refusé de m'occuper d'un mariage, mais la coutume est si vieille qu'on ne peut la supprimer tout à coup. Ceci est un secret, n'en dites mot. Adieu enfin, et pardonnez ces amicales bêtises.

LXXV

Herblay, samedi, s. d.

Vous devriez aller à ce cours de la Sorbonne pour y raffermir votre sagesse. Vous donnez bien facilement tort à qui vous donnerait toujours raison. On ne s'occupera plus du mariage de cette petite, puisque le repos de vos jours y semble attaché, mon cher penseur.

Mon fils est arrivé plein d'affaires, de chambres, de mobiliers ; il faut que j'aille à Paris demain. J'y serai le soir à 8 heures, hôtel du Rhône; y viendrez-vous parler de philosophie et marier la jeunesse?

Capponi m'écrit hier que le pape vient d'ôter à l'abbé Lanci toutes ses pensions, gagnées dans les chaires du Vatican durant toute sa vie. Capponi n'y comprend rien après, dit-il, qu'on lui avait per-

mis de dire que le soleil ne s'était pas arrêté! Il me dit de voir Thiers en son nom, au nom de l'Italie. Mais le duc de Luynes et l'Institut seront déjà occupés de cette nouvelle qui vient mal au moment du cours de Quinet (1), mais si on avait du cœur, ce serait charmant.

A demain soir, si vous pouvez.

LXXVI

Herblay, samedi, s. d.

En arrivant ici j'ai trouvé mon fils aîné avec un grand mal de gorge et occupant mon lit; au lieu d'aller coucher dans sa chambre, j'ai imaginé de dormir près de mes enfants dans un fauteuil, et j'ai passé la nuit dans les mêmes impressions, les mêmes sensations, les mêmes rêves qu'à Paris. Ce n'est pas la mère qui a veillé. Vous ne savez pas combien pour moi ces choses sont difficiles à naître, vous qui trompez ces délices auprès des derniers objets (c'est vous qui le dites). Quand je me suis donnée, lors des passions, c'était armée de pied en cap, et surtout la visière baissée, avec vous!... Mais c'est amenée par les seules choses qui rendent cet abandon sacré, la plus grande estime, une tendre et vive admiration, une telle opinion de vous, que je vous crois le plus honnête homme de mon pays,

(1) Quinet faisait alors son cours sur les Jésuites.

comme je vous en crois le premier pour les études et le talent.

Je ne vous voudrais pas plus jeune d'un seul jour. Je ne voudrais pas de Joseph Delorme avec ses vierges. Si les Latins préféraient les femmes à mon âge et quand déjà elles avaient quelques cheveux blancs (n'est-ce pas Properce qui l'a dit ?) ils savaient bien ce qu'ils faisaient. Mon fils et sa belle vierge, que savent-ils ? ils sont si jeunes, si troublés ! Mais pourquoi cette triste loi de la nature, que le plus grand jour pour nous est presque le dernier, et que les choses belles comme ce que je sens pour vous, ont une marche si lente, si craintive, si effrayée ! Oui, je vous ai craint beaucoup, pour ce qui reste encore en moi d'énergie et de délices. J'aurais voulu changer ce reste en pleurs pour un homme qui m'a faite femme et qui savait aimer autant qu'une femme. Lui dire un adieu douloureux, et quand je peux vivre chaste, le regretter comme l'idéal pour moi de la volupté et de l'amour ; c'était mon désir, mon dernier désir. Mais vous ! vous me faites infidèle au delà de l'infidélité, infidèle et contente, et croyant presque échapper à un joug indigne de mes pleurs et de ma longue faiblesse. Ce n'est pas, sachez-le bien, que je croie que vous m'aimez, mais c'est moi qui vous aime et qui, depuis quatre ou cinq ans, me suis si bien pénétrée de vous, que mes sensations, mes rêves, tout ce qui me reste à cet âge où la volupté va nous fuir mais triomphe, est à vous.

Mais quoique je vous aime si bien depuis si long-

temps, et si parfaitement, quoique votre vue, votre personne éveille en moi toutes ces sensations d'un monde nouveau qui se rouvre encore pour moi et où je ne voulais plus pénétrer, je ne me crois pas si bien faite pour vous plaire que pour vous aimer. Il vous faudrait quelque chose de plus poétique, de plus fugitif, de plus réservé, de plus vertueux selon le monde, une femme moins forte dût-elle être moins tendre, ce qui charme le poète et le tourmente. Vous vous envolerez au premier jour pour quelque jeune fille ou quelque grande coquette, vous vous rejetterez dans un monde où j'aime à vous voir briller. Aussi Minerve éprise se possède et voit l'avenir. Préservée par ma vie austère et rustique, c'est de loin que bien longtemps je me plairai à vous entretenir, en ne vous voyant que parfois, comme il convient à votre santé, et à la mienne, car l'amour est une maladie terrible, une maladie sacrée, un supplice.

Ainsi modérée dans ce qu'il y a de plus immodéré, pieuse par là et préférant votre repos, votre talent à mon plaisir, Dieu peut-être qu'à la longue j'ai rendu maître de toutes ces choses, et dans le sein duquel je les dépose, Dieu me fera plus longtemps vous plaire et vous être chère. Et si les passions sont plus douces, plus entraînantes dans ce soir de la vie, il faut pourtant les retenir par cette même loi de l'âge et de la sagesse.

D'ailleurs l'homme qui fait ces beaux vers (*Laissez-moi! tout a fui*) (1), ces vers si tendres et si passionnés,

(1) Poésie du *Livre d'Amour*, publiée d'abord sous le titre général

celui-là a encore bien des secrets, et pour celui-là, l'Hortense d'il y a huit jours vaut mieux. Pour de tels vers, de tels accents, une femme reviendra du bout de l'univers (1) ; elle ira encore à votre porte, vous la recevrez, et ce sera bien, vous devez tout lui pardonner, je le crois en y pensant mieux. On doit tout pardonner à ces natures qui ont quelques parties admirables, car elles n'ont la conscience que de ces parties-là et c'est par où on les possède : le reste ne compte pas (2).

Adieu donc, monsieur de Port-Royal, nous voici bien loin de Pascal, mais revenons-y ; et pour moi je vous tiendrai les discours que vous voudrez. O jour ! ô temps !

LXXVII

Herblay, lundi, s. d.

Si j'avais été fâchée, votre petit mot aimable reçu hier m'aurait consolée, mais je n'étais pas fâchée en

de *Romances* dans les *Poésies complètes* de Sainte-Beuve parues en 1840 chez Charpentier.

(1) Sainte-Beuve a écrit en marge : M[me] V. Hugo.

(2) Sainte-Beuve a écrit au bas de la page :

« A cela je réponds : « Ce que vous dites... est vrai ; aussi je pardonne, mais voilà tout.— Allez, un peu d'esprit, un peu de grâce, un peu de sensibilité ne nuisent pas, même à côté d'une grande et sublime passion ; ces petits ingrédients si charmants sont surtout fort utiles dans les intervalles, et ils ont toujours manqué à ma superbe et dure violente. » — N'empêche que M[me] Victor Hugo revint tout de même un peu plus tard frapper à la porte de la petite maison de la rue Montparnasse, mais en femme chez qui l'ancien amour était devenu de la bonne et pure amitié. (Cf. notre *Sainte-Beuve*.)

m'amusant à chercher les impressions de ces jeunes beautés, Armide et Didon, qui n'entendaient rien à la philosophie. Votre disposition me convient et répond à la mienne; nous sommes également sortis foudroyés et cicatrisés de trop longues et douloureuses épreuves. Mais je n'accepte pas ce que vous dites d'un éternel sommeil. Frédéric écrivait à Voltaire : « Homme mort, chien mort. » Le poète s'offense et dit : « Qu'en savez-vous, en êtes-vous sûr? » Il y a d'autres indications. C'est le moment de vous envoyer ce passage de Burke qui s'applique bien à vous et que je vous destinais :

« Nous ne serons jamais assez fous, lorsque nous aurons à retrancher quelque corruption, à suppléer à quelques défauts, ou à perfectionner la substance d'un système quelconque, pour *appeler à notre aide sa substance ennemie* : si nos opinions religieuses devaient quelque jour exiger de plus amples explications, ce ne serait pas l'athéisme que nous appellerions pour nous les donner. »

C'est très beau et c'est préservateur! En relisant parfois Bayle, je vois bien qu'il était un taquin, et le monde se partage entre les croyants et les taquins. Il s'amuse de ce qui trouble les autres, il veut les étonner, les dérouter, et c'est souvent aussi un crédule au rebours.

Je vous plains tous, vous autres qui avez besoin des prêtres et des temples pour ne pas *vous jeter dans la substance ennemie*. L'univers emporte avec lui son Dieu, sa foi, et peut-être aussi ce que

Voltaire enseignait, assez timidement pourtant, à ce rude roi de Prusse.

Adieu, j'ai toujours peur que vous ne disiez : « Ah! bon! la voilà! c'est la campagne! » avec votre idée fixe.

A revoir après la pluie, j'espère.

LXXVIII

Herblay, mardi, s. d.

J'ai voulu reprendre la réponse d'Énée et la comparer avec celle de Renaud que je vous ai envoyée. L'avantage reste toujours à l'antiquité. Combien ce que dit Énée est plus noble et plus grave! Il parle de sa reconnaissance, et puis :

Me si fata meis peterentur ducere vitam
Auspiciis, et sponte meâ componere curas,
Urbem trojanam primum dulcesque meorum
Reliquias colerem, Priami tecta alta manerent,
Et recidiva manu posuissem Pergama victis.
Sed nunc Italiam magnam Gryneus Apollo,
Italiam Lyciæ jussere capessere sortes.
Hic amor, hæc patria est. Si te Carthaginis arces
Phœnissam, Libycæque aspectus detinet urbis ;
Quæ tandem Ausoniâ Teucros considere terrâ
Invidia est ? Et nos fas extera quærere regna.

. . . .

Desine, meque tuis incendere, teque querellis :
Italiam non sponte sequor (1).

Y a-t-il rien de si beau que ce :

(1) L'*Enéide*, livre IV.

Et recidiva manu posuissem Pergama victis.

Comme je lis tout cela avec la prononciation italienne, j'ai un plaisir d'harmonie que vous n'avez pas, et s'il y a quelques fautes de diction je ne connais pas assez bien l'harmonie latine pour la sentir, et l'ensemble va fort bien. Chez les morts, Énée dit encore à Didon, n'opposant que les Dieux :

Funeris heu ! tibi causa fui ! Per sidera juro
Per superos, et siqua fides tellure sub ima est
Invitus, Regina, tuo de littore cessi (1).

Et le reste est aussi beau. Vous me direz : « Mais je sais tout cela. » Oui, et je le savais aussi ; mais il est des jours où ces choses reviennent avec plus de charme.

Mignet n'a pas voulu dire sans doute que l'histoire devait s'écrire comme sa publication des négociations, mais en donnant des documents, il les a liés par son récit. Quel mauvais modèle ce serait ! Ce sont tout bonnement des documents publiés par un homme habile. C'est à l'historien à faire voir qu'il connaît ces pièces, sans nous en assommer, comme a fait Hume avec son regard d'aigle qui a vu cela, même sans l'avoir vu, et qui juge tout de haut, comme vous pourrez le voir dans son histoire de Charles II, dont Linghart (suivi par Mignet) n'est que l'empreinte effacée. Voltaire aussi connaissait ces pièces ou s'en doutait, et parle de la grande habileté de ces négociations. Ces hommes-là et Montesquieu savaient

(1) L'*Enéide*, livre VI.

manier les pièces et s'en garder; ils ne se noyaient pas dans des fatras comme ont fait depuis les Thierry, Mignet et autres. Eh ! que dirait-on, si on voulait écrire l'histoire de ces seize ans sur les dépêches de MM. de Broglie et Guizot aux ambassadeurs à Londres, et sur les discours des Chambres? On prend ce qui sort de tout cela.

Les archives ont dérouté et perdu Mignet, il s'y fourvoie, et son dernier livre en est la preuve encore.

Vous dites bien que Louis XIV devait vouloir les Pays-Bas, mais il voulut d'abord *anéantir* la Hollande, et c'était par insolence, par morgue, parce que ces pêcheurs, comme il les appelle, ne voulaient pas supporter sa superbe. Richelieu sans doute à la place du Roi eût voulu les Pays-Bas (et que n'eût-il pas voulu à la place du Roi !), mais il s'y serait pris avec prudence, sans jeter au vent toutes les alliances.

Bah ! bah ! la vraie manière d'écrire l'histoire est toujours celle de Tite-Live et de Tacite. Tite-Live avait des documents ; il en parle, il les met dans son beau récit ; l'école de nos jours est si faible qu'au lieu de dominer ses matériaux elle en est écrasée.

LXXIX

Vendredi, s. d.

Je rentre et je trouve vos volumes, dont je vous remercie. Je laisserai dans l'hôtel le livre du duc de

Raguse (1), prenez-le un de ces soirs en vous promenant, je n'en ai pas besoin tout de suite; gardez-le tant que vous voudrez, vous m'en direz votre avis, c'est la seule *histoire* encore de Napoléon, comme il me semble on doit la faire; c'est une science qui n'est ni la politique ni le gouvernement, vous verrez, mais c'est beau, et quand il dit : « Il fallait un Empereur, grand capitaine pour commander aux maréchaux et faire ces grandes guerres, » il a mieux justifié l'usurpation d'un guerrier que ne fait l'histoire du Tribunat.

Chaque science est un monde à elle et on peut manquer à l'univers, même en servant la science, vous verrez tout cela chez ce maréchal-penseur.

Je sors de chez l'abbé (2). Que je m'y amuse! Aussi, c'était avec Dante; je vous enverrai trois vers sur la conscience (de *l'Enfer*); cet abbé est un vrai Italien, hors le monde et les petites choses.

A vous bien trop tendrement.

LXXX

Vendredi matin, s. d.

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage.
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.

(1) *Esprit des Institutions militaires*, 1 vol. in-8°, chez Dumaine,
(2) L'abbé Lanci.

Voilà ce que je réponds à cette femme supérieure (car elle l'est) qui m'accuse de mensonge. Je lui ai écrit tout ce matin. Ah! qu'il me plaît de vous être un moment infidèle aussi pour Marie! — Je laisse ce petit mot en sortant pour aller chez Anaxagore. Je vous écrirai de la campagne, peut-être je vous écris trop. Je ne sais plus cependant comment vous écrire. Tout est changé. Vous étiez bien aimable, hier, de me parler d'aller en Italie ensemble. Si je n'avais ce fils, je vous aurais pris au mot et nous serions partis le même soir, sans plus nous quitter. Mais ne perdez pas cette idée. Hélas! J'ai parcouru durant des années cette belle Italie, sans y rien aimer qu'un amant absent et je n'ai eu de ces nuits délicieuses que les tourments. Mais si vous y veniez, ce serait la Grèce en Italie, ce serait ce que les meilleurs Latins ont cherché d'unir, la Grèce et l'Italie. Les années volent; cependant pour moi je me rassure, car je vous aime comme eût aimé Minerve, si elle eût aimé. C'est à quoi je m'applique. Quelque flamme pleine d'idée et portant avec elle son adoucissement, un certain bonheur au-dessus du vulgaire et du temps, quelque chose de profond, mais d'ordonné, bien des sensations mais bien des sentiments, un ensemble consolateur quoique délicieux (1).

Adieu, écrivez-moi, et croyez-moi bien prise ici.

(1) Sainte-Beuve a encadré tout ce passage d'un trait à la plume.

LXXXI

Herblay, mercredi, s. d.

Lundi prochain, vers 3 h., ma sœur et moi nous vous attendrons au passage Sendrier, 4, chez Mlle de Savignac. Venez, vous serez bien reçu.

Le mardi suivant je vous attendrai vers 2 h., hôtel du Rhône. Venez, vous ne serez pas si bien reçu.

Adieu, j'espère vous voir ces deux jours. Si Marie veut me recevoir lundi à 4 h., vous me le direz lundi, et j'irai chez elle, en vous quittant, puisque vous êtes toujours unis d'une façon ou de l'autre.

A revoir.

H.

LXXXII

Herblay, jeudi, s. d.

Une nuit, Chatam, dans son magnifique langage, se plaignit de cette superbe prétention des ministres de diriger *les dispositions de la Providence et la volonté du Parlement*. L'éloquence politique ne peut aller plus loin.

C'est avec de telles choses que je combats encore ce matin la langueur et les autres douceurs de la terre, que j'éloigne l'impression dangereuse de votre billet d'hier si fait pour troubler. J'étais très tran-

quille, il y a huit jours, vous vous êtes trompé sur cette lettre de Pline; je ne songeais qu'aux affaires publiques, et sile soir, il est vrai, si la nuit votre image restait dans mon sommeil jusqu'au matin, c'était sans trouble et avec une douceur que rien ne dérangeait. C'était de l'amitié, une amitié un peu vive et pleine de son objet.

A présent, c'est plus que je ne veux, mais cela ne durera pas. Je me réglerai sur vous-même. J'ai peur de vous quand je vous vois, quand vous mettez votre main sur ma tête, mais ici je ne vous vois plus qu'à travers tous les secrets du monde. Le péril, hélas! ne viendra jamais par votre volonté, et vous avez raison. Eh! qui voudrait retrouver des songes? Puisque rien ne dure, à quoi bon ces déchirantes chimères? C'était bon pour la jeunesse inexpérimentée. Le soir est si doux, et le repos, et vous, quand vous ne régnez pas trop. Je voudrais tant vous voir ce contentement, vous qui avez le talent et la gloire, vous ici, le seul des Grecs! Mais vous êtes de ces hommes dont la mélancolie se prend à tout; cependant, ces gens sont aussi les plus heureux parfois, et ils comptent sans doute le succès, ce vrai succès qui est de s'entendre avec son espèce, de la toucher et la charmer. Pour moi, je n'ai connu de tourment que l'amour seul, où Dieu m'avait condamnée, mais l'heure sonne de la délivrance. Pourquoi n'aimez-vous pas la politique? il y a là des passions qui passent au spectateur, et comme vous me disiez que vous vous transformiez avec plaisir dans vos biographies, vous

vous transformeriez avec plus d'entraînement dans des hommes de passion et d'action.

Demain je vous écrirai sur Mignet, dont j'ai quelque chose à vous dire. Adieu donc, cher poète.

LXXXIII

Herblay, dimanche, s. d.

Il est des jours où l'on n'étudie plus; le dimanche est un jour évaporé; on cherche les poètes, et si parfois on en a porté un dans son cœur, on les reprend avec plus de charme. Si ma muse un peu héroïque se plaît aux plus nobles expressions, je les trouve chez vous à côté d'autres parties où vous voulez peindre la vie privée, mais ni La Fontaine, ni Voltaire n'ont rien fait de si élevé et de si élégant que le morceau *au Sommeil*.

Au reste, cet objet fugitif, cette joie craintive que le poète poursuit, ce bonheur effleuré et refusé, c'est ainsi que vous êtes et que vous traitez les autres. Tout est entrevu, laissé, adoré, oublié. C'est une muse si fine et si légère, si élégante et capricieuse, qu'elle prend et échappe à la fois aux meilleures séductions. Enfin elle s'évanouit pour l'étude. C'est ce qu'on trouve dans toute votre vie.

C'est donc une aimable vie dont vous n'avez point à vous plaindre. Quand c'est le monde qui attire le poète, le monde peut le charmer, mais ne lui suffit jamais. L'étude à elle seule charme et suffit, car sa

richesse est à elle et infinie. Pour moi je vous plaçais volontiers dans les affaires publiques, je vous y crois propre, et par votre prudence, votre modération, votre fierté, votre délicatesse, toutes qualités qui sont belles dans la vie civile et qui peuvent seules élever notre trop complète démocratie. Mais il faudra quelque temps encore pour qu'on aille entraîner le mérite malgré lui.

Plaisez-vous donc en attendant au vague et aux paraboles, car vous êtes de ces natures tendres et impressionnables qui avez besoin d'un Dieu-homme, de sa fable, de ces marteaux, ces clous, ces images dont les chemins de l'Italie sont tous jonchés.

Vous ne voulez pas ce Dieu de Job, qui est dans l'espace et dont Job dit : « Si je pouvais causer avec lui comme avec un ami ! » — Il vous faut un ami. J'ai eu une belle lettre, il y a quelque temps, de M. Aycard sur l'*Abailard* de M. de Rémusat. Il s'enchante d'Héloïse, et moi d'Abailard. Rien de si beau que les passages de cette correspondance traduits simplement, et peut-être choisis, comme vous savez si bien faire quand vous citez.

Je cherche à vous imiter en cela à propos de Chatam où j'aurais tout à rapporter. Mais laissons cette politique, quelque grande qu'elle soit, pour la sainte poésie du dimanche. J'ai trouvé sur la forêt et dans toute la nature une vapeur pleine de flamme, comme si le Vésuve l'avait jetée ; je n'ai jamais vu cela ici, et je ne sais d'où cela vient. Tout est chaud et brumeux comme à Naples. Mes Gaules finiront par une

grande pluie. Je vous recommande à Dieu.—Je vous verrai bientôt et j'en suis impatiente ; vous dites *peut-être*, et pourquoi? Est-ce que nous nous voyons trop souvent ?

A revoir donc, ombre et songe.

LXXXIV

Herblay, s. d.

Qu'est-ce donc que cette vie passée qui vous cause tant de repentir ? Avez-vous tué ? Est-ce Lara ? Il ne faut pas tant vous louer ? Mais vous me faites peur. J'ai lu dans vos femmes *Madame de Pontivy*, un petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment qui expliquerait assez bien votre façon d'être, sans chercher plus. Pourquoi ne m'avez-vous jamais fait lire cela ? c'est parfait. Ils sont, il est vrai, un peu trop gens du monde pour moi, ce n'est pas Tancrède et Zamore, ce monsieur n'avait pas à faire ses réserves, comme un *poète penseur*, et par votre modestie, vous avez diminué de la beauté, car si ce monsieur était un homme de talent, on comprendrait mieux pourquoi il s'écarte et aime à méditer seul.

J'aurais beaucoup à dire sur d'autres articles; *M*mes *de Staël* et *de Duras* m'ont charmée, mais je crains de vous écrire trop.

Je me suis reproché ce que je vous ai dit d'une personne qui ne saurait jamais être indigne de mes

regrets, car rien ne détruit ce qui est arrivé, et si un homme a donné des preuves qu'il était passionné et dévoué, il garde sa valeur pour cela, et avec les préjugés du monde j'ai été plus à blâmer que lui, comme vous me le disiez si gaîment, à mon retour d'Italie.

Mais pourquoi avez-vous changé l'ordre des faits et mettez-vous à la fin un morceau d'il y a huit ans? On est tout dérouté. Cette pièce sur l'art et Michel-Ange me paraît une des plus belles choses que vous ayez faites.

Mon fils est guéri et n'avait qu'un mal de gorge. Parlez-moi du duc de R[aguse] quand vous l'aurez lu; il dit simplement ces mots *sublime, et gloire* qui vont à son métier.

LXXXV

Mercredi matin, s. d.

Oubliez un soir insensé, restons comme nous étions avant-hier quand vous demeuriez plus de quinze jours, je crois, sans me répondre. Je respecte beaucoup vos intentions, vos idées. Aussi vous m'effrayez pour plusieurs raisons. Vous avez sur moi une idée fixe qui convient à un autre âge de la femme italienne : ce 42° degré du Pôle était le meilleur dès l'antiquité. J'ai peur de vous et de moi. Je voudrais vous donner la foi en Dieu, qui est la vraie, la seule beauté. Je n'aime pas Mme Roland (celle de la Révolution), je la trouve grossière et chaste.

J'aurais bien des choses à vous dire, mais adieu. A vous seul j'ai pu paraître si folle et si bête, je le regrette, eh ! qui ne craindrait cette race de René, si forte, si tendre et si mélancolique, où ne domine rien de tout cela, il est bien plus sage d'être sage.

A vous donc.

LXXXVI

Herblay, samedi, s. d.

Mon amour, ce n'est point parce que je suis détachée de vous et de toute chose que je ne pense plus qu'à la sagesse, c'est parce qu'il faut plier ses voiles à propos et entrer dans le port sans s'y briser. Hélas ! si vous l'aviez voulu, nous aurions pu encore descendre doucement cette pente qui mène au rivage, mais vous chérissez votre mélancolie et la voulez garder. Marie m'apporte ici tous ses adorateurs avec un si grand soin de sa gloire (comme on disait jadis), qu'on peut les lui enlever tous et qu'elle y consent.

Et vous qu'on a depuis si longtemps trouvé le plus aimable de tous, le plus fait pour plaire et pour toucher, dont on se détourne parce qu'on le craint un peu, vous qui rempliriez de longs jours de rêverie, de bonheur, d'étude, de toutes les séductions pour lesquelles le ciel m'a faite, vous serez dans cette bande d'amoureux, le plus fidèle aux fées et aux imaginations. Ma solitude pouvait parfois m'ennuyer, mais cette vie du monde, qui m'arrive à ma

porte, attriste et trouble. Les petites choses et les mensonges y règnent. Ce n'est jamais l'abandon que j'ai tant connu dans ma vie et la vérité que j'ai toujours gardée.

Mais pourtant je prévois quelque orage par ce voisinage, quelque insulte à Minerve, si par vos conseils vous ne m'en sauvez. Je trouve qu'à quarante ans on dit adieu à l'amour, mais qu'on revient aussitôt au sentiment. Ainsi on n'est jamais bien dégagée. Nous vous conterons toutes ces vues sur l'existence. Marie vous invite à dîner, si vous voulez, avec moi. Mais il faut passer la soirée et coucher à Herblay. Nous savons bien que deux femmes ce n'est pas assez et qu'il vous en faut *trois*, mais nous en trouverons une troisième. Venez seulement, et tout ira bien. Je vous dirai quand les parties de forêt seront finies. Adieu, je salue la Grèce en vous et ces charmantes poésies de chez elle que vous mettez si agréablement chez nous. Et j'espère que nous nous verrons la semaine prochaine.

Si vous ne voulez pas aller chez M[me] Jehé, il y a une autre chambre dans le village à vous donner.

Je n'ai qu'un article de *Fauriel*, je lirai l'autre avant de vous *complimenter*.

LXXXVII

Samedi, s. d.

Je vais à Paris lundi soir pour revenir mardi à

4 h. Venez me voir, si vous voulez, lundi soir ou mardi à 2 heures. Nous parlerons de votre voyage ici ; nous y avons eu du monde tous ces jours-ci, mais on va partir. Ma sagesse se soutient, mais je suis fort mécontente de l'*Isidora* de la Reine ; l'avez-vous lue ? Je n'ai pu avoir votre deuxième article de *Fauriel* (1).

LXXXVIII

Herblay, dimanche.

Vous êtes trop aimable ; j'ai eu la réponse ce matin, et jamais courrier n'a été si vite. Je voudrais le voir, car il est malade, et cette race de René n'est faite que pour agiter. J'espère vous voir à Paris ces jours-ci, vendredi je crois, mais je vous le dirai mieux. Dites-moi, ce jour-là, s'il y a une histoire au monde qui fasse suite à Hume ? On ne peut plus faire de la politique quand les grands historiens finissent. Où finit Linghart (que je déteste), le savez-vous ? Demain soir j'attends votre volume, n'oubliez pas de l'envoyer.

LXXXIX

Samedi, s. d.

Mlle de Savignac me prie de lui renvoyer ces revues

(1) Les deux articles de Sainte-Beuve sur Fauriel parurent dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 mai et 1er juin 1845.

pour lundi soir à 5 h. Au lieu de les lui adresser, je vous prie de les lui envoyer (passage Sendrier, 4) afin que vous y jetiez avant les yeux. Le caractère de l'homme est charmant, modeste, savant, tendre, sans envie, un rêveur, un mélange de Joseph Delorme et de Pierre Leroux. Alice est belle. Quant à Isidora, c'est une femme impuissante et vicieuse, ce n'est pas celles-là qu'on veut relever. Le roman déroute un peu sur les intentions de l'auteur. Mais je vous l'envoie pour Jacques Laurent, et cela me fait songer qu'il vous manque une chose, c'est d'être... *humanitaire*. Quelques idées de cet homme sont touchantes et pieuses et font comprendre cette grande cause. Pour moi, je n'en aimerais que la fleur, le choix, l'aristocratie, ce qui sortirait de la foule, comme Béranger et Leroux. Le reste intéresse la bonté, mais n'inspire nul enthousiasme.

Voyez s'il ne vous faudra pas prendre route avec nous pour l'*humanité*. Voilà où nous a conduits la noble liberté. Mme Sand y a trouvé l'action pour sa grande âme; et son génie, comme dans Jeanne, y a pris une nouvelle vigueur. Passez, si vous voulez, Isidora, mais voyez seulement Alice et Jacques Laurent. Cela vous aidera à travailler.

Envoyez les brochures lundi soir à 5 h. à Mlle de Savignac, passage et impasse Sendrier, 4, elle les emporte le soir à la campagne.

XC

Herblay, mercredi, s. d.

Vous dites bien, il y a plusieurs politiques, et Richelieu, tout en courtisant à Londres Hambden, Hollis, le Parlement, eût fait périr sur l'échafaud ces hommes à Paris, et Richelieu est pourtant un homme *politique* s'il en fut.

Mais la liberté n'était pas connue en France alors. Sous le Consulat, tout, excepté le premier Consul, la favorisait. Voyez ce que pensaient là-dessus Mme de Staël, B. Constant, etc., etc. Et que penserait-on si Pitt fût venu demander de renvoyer des Communes Fox, Burke, Sheridan, etc.? Mais Pitt était fort par ces hommes-là; ces hommes-là lui donnaient l'éloquence et la gloire. Quand il se lève après Fox, c'est alors qu'il est le plus mordant, le plus terrible, le plus maître du monde. Voilà la politique des temps civilisés. Le premier Consul retourne en arrière. Que Thiers du moins le dise et pleure. Je lui écrivais hier : « Comment vous fera-t-on premier ministre à présent ? »

Mme Hamelin m'écrit que les généraux ont demandé au maréchal Soult une édition populaire du maréchal Marmont. J'en suis charmée. Elle me dit aussi qu'elle a eu pour un moment un exemplaire qui appartient à M. Molé. Ce sont des poésies. Croyez-

moi, dit-elle, aucune femme en France n'a écrit de tels vers (1).

Si vous voulez faire mettre votre petit volume hôtel du Rhône, je le ferai prendre *lundi*. Tous les lundis j'ai la voiture du pays qui peut passer là, et je ferai passer là lundi prochain. Je suis curieuse de ce que vous aurez dit de B. Constant, qui me paraît le premier homme politique de nos temps. Et il était au Tribunat. D'ailleurs, en tout temps, on peut permettre une *minorité*, et Cromwell ne fesait briser que les *majorités*.

Mille amitiés.

(1) Ne s'agirait-il pas des poésies de Mme d'Arbouville ?

1846

XCI

Herblay, mercredi [4 février 1846].

Si vous faites *Mignet* (1), lisez Burnet; je n'avais pu l'avoir encore, mais je l'ai eu, et il me semble que c'est la meilleure peinture du règne de Charles II. Burnet hait Charles II, en homme dévot qui en déteste les mœurs, mais c'est un esprit supérieur qui peint bien tous ces seigneurs, leur esprit, leur corruption, leur habileté, une foule de gens pieux et sublimes. C'est fort bien fait et très amusant.

J'ai compris, en reprenant Descartes avec Platon, pourquoi Platon écrit en Dialogues, c'est pour donner la vie, la vivacité à des questions si profondes. Descartes est grand, mais morne; il a tout dominé dans son temps et reste encore, mais il est trop plein de lui-même. Rousseau est vraiment un insolent grossier. Il a pris des autres sa philosophie en plusieurs points; tout ce qu'il dit du mouvement est dans Pla-

(1) Sainte-Beuve s'occupa de nouveau de Mignet dans la *Revue des DeuxMondes* du 15 mars 1846.

ton exactement, et il commence par insulter tous les philosophes qui n'ont rien trouvé, dit-il, qui n'ont fait que parler, etc., etc.

Quel vilain homme, insultant et bas, à part son génie parfois sublime!

Méléagre a-t-il paru (1)? Faites-vous Mignet? est-il fait? Profitez-vous de ce doux hiver pour vous promener? Mon fils est à Paris qui m'écrit mille folies. Le petit paraît se remettre parfaitement selon Blandin (2) et malgré Lisfranc (3) et d'autres autorités, mais nous verrons.

Thiers a bien battu Guizot, mais le ministre ne pouvait pas se défendre et dire : « Eh! qu'importait le Texas? » — En donnant cette mince satisfaction à l'Angleterre, nous la forçons à nous céder en Espagne et en Grèce; c'est elle qui est jouée. L'Amérique, si elle comprend, sait à quoi s'en tenir. » — Voilà sa politique, mais il n'a pas pu la dire, et Thiers a trop poussé. J'attends la réception de M. de Rémusat pour voir ce qu'on dira de Royer-Collard. Mon amour, Mlle de Savignac dit que la question demeure entière puisqu'elle vous reproche d'avoir fait un Dolabella et un Salluste d'un homme que le peuple a traîné au Panthéon (moi je trouve que vous faites tous deux bon marché de Salluste). Elle dit que sous

(1) L'article de Sainte-Beuve sur Méléagre parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1845.
(2) Blandin (Philippe-Frédéric), chirurgien, né à Aubigny (Cher), le 3 décembre 1798, mort à Paris le 16 avril 1849.
(3) Lisfranc (Jacques), chirurgien, né à Saint-Paul (Loire), le 2 avril 1790, mort à Paris, le 13 mai 1847.

la Vénus de Médicis est un squelette affreux, si on veut le chercher, et qu'il ne faut pas déflorer le beau. Il y a longtemps qu'elle m'a écrit cela.

Adieu. Lisant hier quelques-unes de vos poésies dans les champs et au vent, je pensais qu'on pourrait dire que vous allez préférant la guitare à la lyre ; est-ce pas là votre idée?

Bonjour, aimable poète!

P. S. — Béranger m'écrit : « Votre poète est mort, sa cage est muette. » — Il dit qu'il n'en est pas ainsi de Chateaubriand, qui vient d'ajouter quelques pages à ses *Mémoires*. Il se plaint de vous qui abandonnez sa vieillesse. Allez donc le voir, il est malade et ennuyé.

XCII

Herblay, mardi soir [18 février].

Vous m'écrivez un billet aimable. Déplu ? Est-ce vous qui avez déplu ? Il me semble que c'est moi.

C'est vous qui ne voulez ni consolations, ni soins, quand d'autres poètes les aiment. Pour moi, j'ai peur de vous, et je me guide désormais là-dessus. Vous causez des impressions que vous ne partagez pas, vous êtes mort et vous êtes vivant, on ne vous est d'aucun charme et d'aucune utilité, vous avez tout

rejeté. J'aimerais autant Lara, le Corsaire, tous ces sublimes bandits qui savent aimer.

Bonsoir.

XCIII

Dimanche matin [mars 1846].

Je n'ai pu vous dire hier soir que la dame en face de vous, à laquelle j'ai été parler, est la femme du *Vase étrusque* de Mérimée, celle pour laquelle il s'est battu et la seule sans doute qu'il ait aimée; elle est encore très agréable, c'est une nièce de Mme Davilliers, une amie de Béranger, c'est Mme Lacoste.

Merci pour les deux volumes que je vais lire à la campagne. On vous a trouvé un homme très aimable.

Mille amitiés.

H.

XCIV

Herblay, 13 mars.

D'autres femmes à ma place peut-être eussent été bien aises de vous voir m'écrire l'autre jour une lettre aussi emportée que vous l'aviez fait une fois pour cette petite, mais moi j'en conclus que les hommes les plus distingués et les plus délicats cèdent souvent

à leurs premiers mouvements comme s'ils n'avaient pas étudié la sagesse.

Vous dites qu'il y a des choses que je ne sens pas. C'est vrai. Et j'avoue que je ne conçois pas comment ce que je vous ai écrit a rien d'outrageant. Vous pouvez me blâmer, mais en quoi, vous très indifférent, pouvez-vous être outragé ?

Mais prenez garde que ce ne soit vous, vous qui admirez tant M[mes] de Sévigné, de Lafayette, de Longueville, qui ne vous fesiez peut-être un faux système de femme et de devoir. Prenez garde que le christianisme à la mode, et même toutes ces dames de Port-Royal,ne soient le rebours de la nature et de la vérité. Voyez si, par hasard, des qualités bonnes ou mauvaises, la franchise, la sincérité, l'indépendance, ne s'enchaînent point, si les vertus romaines, comme vous disiez, ne sont pas les seules où la force aspire, et si l'homme et la femme ne sont pas créés, formés, inspirés de même plus que vous ne pensez.

Et si moi je vous ai vu épris et trompé, vous abusant sur les coquettes, les croyant chastes, vivant de doux propos et de mensonges, laissez-moi vous montrer une femme plus vraie, vraie comme ces amazones qui descendaient avec innocence sur le rivage quand la nature les inspirait, et venaient chercher un guerrier. — Il est deux innocences, celle de l'ignorance et celle de la connaissance. Et la femme de quarante ans ressemble assez à l'homme de quarante ans. Je ne vois rien de mal à se sauver d'un danger, il faut seulement que ce ne soit pas par un autre,par

un homme qui ne connaîtrait pas mieux *le soir*. Aussi j'ai reculé. Mais s'il eût eu quarante ans, s'il eût été *sage*, si je vivais à Paris, si, si... — Et vous ! que me disiez-vous de mon temps passé à lire du grimoire, de mes cheveux, et mille folies?

Je n'ai guère suivi vos imprudents conseils, mais votre indignation me fait sourire. Je me suis toujours comparée dans ces choses à l'âne de la fable.

> Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
> Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
> A ces mots on cria, etc.

Les circonstances m'ont préservée, et la pauvreté, encore plus que mon indifférence. Ce n'est pas la morale qu'on apprend durant le siècle de Louis XIV; il y a là absence de toute chose en ce genre, et pour moi j'ai été toujours parfaitement indignée et repoussée par cette Princesse de Clèves, qui n'a ni sens ni délicatesse et qui baise, et qui presse, et qui prend les mains de son mari, comme si on fesait cela à un mari quand on en aime un autre. C'est la chandelle sous le boisseau.

XCV

Dimanche, 15 mars.

Vous ai-je montré mon lit? Mais j'en suis confuse, mais c'est une indécence inouïe. Montrer son lit à son amant :

Quel crime épouvantable !
Rien que la mort était capable
D'expier ce forfait !

Mais, hélas ! vous n'étiez pas mon amant, vous ne vouliez pas l'être, vous ne savez pas ce que vous voulez, et je ne doute pas que vous n'ayez les mêmes caprices, les mêmes indécisions auprès des belles qui vous ont fait m'oublier. Vous êtes un homme indécis, un poète, un de ces hommes divins dont on n'a pas toujours le secret.

Et puis belle leçon ! Nous y voilà ! Ce qui est un mal, c'est de menacer, non d'agir. Il fallait me taire. Il vous faut toujours des coquettes, de l'art. Il y a longtemps que je voulais vous envoyer une lettre à moi d'un homme qui m'a rendu justice sous quelques rapports, mais cette lettre est si outrée d'éloges que je n'ai jamais osé vous la donner. Cependant, vous comprenez que je vous la donne seulement pour ma *virginité* et pour vous montrer que d'autres hommes comprennent les amazones.

Je vous envoie aussi une lettre de Marie, où il est question de vous ; vous y comprendrez comment votre avis lui fera plaisir. Lisez tout cela très lentement et sans fatiguer vos yeux. Ne croyez pas que je ne puisse plus vous lire ; écrivez-moi en fermant les yeux, je vous lis très bien, et je sais par cœur vos rigueurs.

Je lirai bientôt *Mignet*, je ne doute pas qu'il ne soit très bien, car le sujet est assez grave pour que vous y soyez excellent.

Vraiment, vous m'aviez crue au-dessus de ces propos? J'y serais peut-être si votre conduite et vos lettres ne les confirmaient tous. Mais n'en parlons plus, puisque vous n'aimez plus que l'amitié.

Mme Hamelin m'écrit que *Nélida* est une belle œuvre. Elle me parle de B. Constant et de Mme L. peints par Mme Gay, et me dit : « Dieu ! si ces charmants esprits se voyaient fagottés de la sorte ! »

Elle va me donner la nouvelle édition du duc de Raguse.

Adieu, et je salue timidement votre vertu, votre sévérité confuse, étonnée, pâmée de tout ce que je vous ai dit.

Ce monsieur qui m'écrivait, il y a déjà longtemps, ces belles choses de Montauban, est un homme âgé mais distingué, la fleur de la noblesse et du bel esprit, très moqueur et satirique. C'est lui qui retint jadis la duchesse de Polignac à Montauban où ils sont encore amis intimes ; c'est lui qui m'a liée avec elle là-bas, et j'ai eu beaucoup à me louer de son obligeance et de ses attentions en tout. Il a beaucoup habité Paris et l'Italie. Je passais mes soirées chez lui avec mon farouche mari.

Adieu, votre lettre était très aimable.

XCVI

Vendredi soir.

J'ai fort regretté de ne pas vous voir aujourd'hui,

vous auriez trouvé chez moi Libri et Mignet; celui-ci m'a paru non pas content, mais ravi de son article, sur lequel nous avons discouru, car je l'ai lu aussi et l'ai trouvé excellent.

Demain samedi soir, si vous voulez venir chez Mlle de Savignac, elle sera charmée de vous voir. Ce soir je vais voir la Reine.

Mille amitiés et à revoir si vous pouvez.

Passage et impasse Sendrier, 4.

XCVII

Herblay, jeudi soir [10 avril].

Je ne sais si vous vous rappelez une lettre de vous à moi où vous aviez la bonté de me donner votre avis sur ma manière de travailler, disant que j'arrangeais trop les choses et pensais trop à Salluste et à Corinne. Comment pourrions-nous donc nous accorder, quand moi je vous ferais précisément le reproche opposé, de ne pas assez songer à Salluste, et de penser que ce qui est charmant dans un salon l'est autant dans un livre? Je dis cela à propos de ces vivants. J'ai tort sans doute, et le public qui est le juge enfin, vous donne raison. Mais l'amitié dit aussi son avis, dût-il être mauvais. Si un homme a un petit esprit gracieux, aimable, qu'il se borne donc à ce qu'il peut! Mais dans mille endroits, vous allez très haut. Pourquoi donc vous oublier dans les

bosquets, dans les coins du jardin d'Alcibiade? Vous êtes donc bien sûr de mourir aussi dans vos livres, que vous ne voulez pas entretenir les hommes comme on doit leur parler quand on pense? Ce choix que vous fesiez, scélérat, pour me séduire, ce beau travail sur Jansénius, Bossuet, les questions du libre arbitre, ce choix pourquoi ne le faites-vous pas pour une autre belle qui est la gloire? Au fond de la mode n'y a-t-il pas un vrai public, vivant ou à venir, auquel un homme comme vous s'adresse? Quand vous jetez un avis sur ce qu'est Bacon, n'est-ce pas très bien dit, et pourquoi donc parler de tant de gens au-dessous du néant, Eugène Sue, par exemple? Pour moi, je ne saurais lire toutes ces menteries. C'est dit à ravir, mais à quoi bon? Ah! que j'en suis charmée d'avoir aujourd'hui cette partie et d'avoir eu les autres avant! Ces volumes-ci sont faits pour vos dames des salons; elles vous diront que c'est admirable, qu'elles vous paient puisque c'est pour elles que vous travaillez. Il n'y a pas dans *Volupté* une seule page qui ait cette frivolité. Votre roman est un roman grave et agréable.

Lehman s'est perdu à mes yeux par son *Hamlet*; ah! mon Dieu! Hamlet sans noblesse. Quel Hamlet! Je ne parle pas de la peinture, elle est belle, mais la pensée n'y est pas. Vous parliez autrement de Bacon.

Adieu, monsieur, je suis la plus désabusée, la plus tranquille, la plus stupide des créatures humaines. Je retourne à ces hommes de cabinet qui

sont mes hommes : Richelieu, Pitt, Sforce, Elisabeth, des frontières assurées, les deux Indes, l'Italie fermée aux étrangers.

Adieu, mon amour.

Ce n'est pas pourtant que je vous trouve assez sévère pour Bossuet. C'était un courtisan et un homme en bien des points peu respectable. J'en abhorre la dureté et l'hypocrisie (envers Fénelon). Vous en faites un Dieu, mais en lui l'homme mesquin s'est trahi mille fois, il n'y a qu'à lire sa correspondance. Son âme est haute, mais n'est pas pure. Travaillez-vous ? Ecrivez-moi.

XCVIII

Herblay, dimanche [11 mai].

Vous pourrez dire ce que vous voudrez sur vos impressions littéraires, et je vous croirai ; mais si j'avais lu ces volumes sans vous connaître, voici ce je dirais de vous à mes amis : — « Cet écrivain me paraît très aimable mais au-dessus de son travail; n'est-il pas modeste et d'un caractère un peu faible ? » On répondrait : — « Il est modeste, mais il est plutôt flexible que faible, car c'est un homme assez fier et emporté, qui a de la grâce dans sa façon, mais qui a un caractère à lui. » — Moi, je reprendrais : « C'est pourtant un homme qui semble avoir éprouvé un peu de découragement qui semble indi-

quer qu'il s'est jeté dans la critique en doutant du public, et qui n'a pas su d'abord sentir sa force, faire tête, persister, mettre ses talents dans un ouvrage, aller jusqu'au bout et reconnaître la faiblesse de son temps (1). »

On répondrait que vous avez fait des livres. Je dirais : — « Oui, mais il n'a pas assez tenu à ses livres ; il semble même douter de ses livres ; il voudrait une cour et les faveurs des Rois. Il ne se tient pas au beau dans son cœur et dans sa conviction. Il ne méprise pas assez ces choses, et ces littérateurs que je voudrais lui voir tenir pour non avenus. Il s'abaisse et s'élève selon les vents, il est ce que voudra son époque, son voisin, l'écrivain qui donne le ton. » — Et comme je connaîtrais Libri, je vous l'opposerais, disant : — « Voyez Libri ! Libri tient comme non avenu ce qui n'est pas marqué d'une certaine beauté. Il vit dans ses études mathématiques mais universelles. Sainte-Beuve n'a pas fait ainsi. C'est le public qui le révèle à lui-même, il a trop cherché le succès et l'a pris pour sa règle. »

Voilà ce que je dirais. Et n'opposez pas, monsieur, quelque nécessité qui vous a fait travailler, car depuis que vous êtes indépendant, vous avez continué de même, semblant vous complaire à ce sceptre d'une critique indulgente.

Mais il est très aimable d'être modeste. D'ailleurs,

(1) Lamartine a dit cela sous une autre forme, avant elle, mais ils se trompaient tous les deux. Le poète, chez Sainte-Beuve, était né doublé d'un critique ; c'est pour cela qu'il a fait de la critique en vers comme en prose :

vous êtes à l'âge de la force et du talent d'écrire. Mais à quoi bon nous écrire cela ? C'est pour nous indiquer ce que le public dira peut-être. Vous pourrez lui répondre un mot là-dessus. Je pourrais vous rappeler un jour où vous m'avez dit à ce propos des choses qui me parurent singulières à moi qui vous jugeais déjà des premiers ou le premier. C'était rue Mondovi, il y a dix ou douze ans.

Vous ne m'avez pas répondu. Etes-vous fâché de ce que j'ai dit d'*Obermann* ? Mais que vous importe?

Hier soir avec elle (1) j'ai causé de L... (2). Elle a commencé. Ah ! quelle femme singulière ou rusée ! Elle m'a dit : — « Vous le trouvez mieux que Liszt ? Ah ! nous ne serons jamais rivales. » — Vraiment en tout il est mieux que Liszt, et d'esprit et de visage, mais Liszt pour elle c'est l'esprit et la beauté même.

Il fallait que *Nélida* fît mieux sentir cela. Une séduction si complète me plaît à rencontrer. Moi-je n'ai trouvé personne si parfait et si beau. Dites-moi votre avis *vrai* sur *Nélida*, vous aurez vu pour elle que j'ai su être discrète et n'ai répété que les douceurs. Ce livre est frivole à périr tour à tour ou sublime. Et c'est ce qu'elle est, très femme, très futile, mais d'une imagination élevée.

Adieu ; la terre et ce qui s'y passe sont fort amusants. Je suis au spectacle. Je vous contemple aussi avec intérêt. Ah ! si vous aviez été un homme sérieux !

J'ai marqué des passages de vos vers que je pren-

(1) Elle, c'est Marie.
(2) Lehmann, sans doute.

drai les dimanches ; ils vont très bien pour une vie pieuse et solitaire ; il y en a beaucoup :

> Mais restez, vivez seul ; et bientôt le silence, etc.
> Sa vie est un parfum de lecture choisie,
> De contemplation d'austère poésie, etc.
>
> Oh ! n'enviez jamais ces inquiets rêveurs !
>
> Hélas ! pensai-je alors, la tristesse dans l'âme,
>
> Ainsi, comme autrefois, la prière et l'étude, etc.

Et beaucoup d'autres morceaux qu'il serait trop long d'indiquer.

Bonsoir.

XCIX

Herblay, jeudi [14 mai].

Il vaut mieux dire des choses vraies et charmantes à propos de nos gens du jour que de faire des romans sur Platon et Aristote, comme M. Ravaisson dans son agréable fatras philosophique (1). Libri m'a dit dès ma jeunesse : « Allez aux originaux. » Ils sont fort différents de ce que M. R... les fait, du moins ceux que je connais, Platon et Marc-Aurèle de douce (2) mémoire ! Et puis les stoïciens sont fameux comme moralistes et non comme philosophes, et Caton ni Julien ne croyaient pas un mot de ce que M. Ravais-

(1) *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, 2 vol. in-8°, 1837-1846.
(2) Douce à cause des vers que lui envoya Sainte-Beuve avec le *Marc-Aurèle*. (Voir notre livre sur Hortense, chap. IV.)

son nous dit là. Tout est tiré, forcé. Ce que vous aurez dit de Bacon m'a frappée aussi parce que tout cela peut s'appliquer à tous les maîtres (avec des différences d'éloge sans doute), mais ces maîtres n'ont rien forcé ni précisé comme on leur fait dire. Platon parle comme Bacon. Il est plus exalté, plus divin, mais il n'affirme rien, il dit : « C'est un *espoir* qu'il est bon de nourrir, c'est une idée dont il faut comme *s'enchanter soi-même.* » C'est une même largeur, une même tolérance, une même élévation. Quant à Aristote, je l'ai lu, relu, et n'ai pas compris ; voilà d'où vient l'embarras, il a dit à Alexandre qu'il avait rendu sa métaphysique *incompréhensible,* c'est ce qui m'a semblé, et ainsi M. Ravaisson a beau jeu. Il en fait l'opposé de Platon, quand Descartes, au contraire, prétend qu'il n'a que répété Platon. Du peu que j'ai compris, c'est Descartes qui aurait raison, et ces grands hommes sont d'accord au fond. Il y a les Bayles et les taquins, ceux-là les croyez-vous plus grands que les Leibniz et autres ? Je ne veux pas voir cela dans ce que vous dites d'*Obermann,* mais prétendre que Rousseau est léger, c'est trop fort. Des émotions profondes, un style sublime, quelle légèreté, bon Dieu, je l'appellerais plutôt pour ses défauts lourd et mystique. Les Déistes ont été les grands penseurs, Platon, Pythagore, Aristote, Leibniz, Bacon, Descartes, Pascal, etc., etc. Bayle est un penseur, mais un taquin, il n'est pas ébranlé, il n'est pas sensible, il ne lit pas dans la nature, il n'a pas les raisons déterminantes.

Je dirai : Vous n'avez pas cette imagination qui fait un roman dans la nuit, vous ne pouvez pas divertir votre public à la façon de G. Sand et de l'Arioste, mais vous avez la façon de travailler qui manque à ceux-là et qui est chère au genre humain. Et comme vous vouliez pourtant plaire et briller chaque matin, vous avez pris la critique pour ce but. Durant ce temps, le sentiment profond, l'accent enchanteur où sont-ils allés ?

J'ai toujours été frappée dans *Volupté* de l'apparition de Georges. C'est l'action qui vient dérouter le penseur. Amaury est surpris de ces façons grossières et bêtes (le mot n'y est pas). C'est juste. Et voyez Cromwell et Napoléon, ils agissent par des brutes. Comme Walter Scott a bien peint ces *saints*, à la fois si grossiers, si bêtes, et si fourbes ! Et nos maréchaux ! et la grande armée ! On retrouvera, j'en suis sûre, de tels aperçus dans votre roman d'ambition (1). Il serait fait, mais si tout le monde vous lit et vous approuve, qu'importe que moi je regrette ce qui se serait fait ? C'est comme ce que vous dites de cette *Satyre Ménippée*. Ceci était digne d'être à part, c'est si bien vu, si bien dit ; certes, vous avez l'esprit le plus étendu, le plus propre à tous les objets. C'est ainsi que Montaigne fesait, un grand sujet qui reste éternel, et penser là-dessus. Vous peignez là tout un temps, et si c'était plus étendu, c'était un travail fait.

(1) Roman que Sainte-Beuve avait projeté d'écrire sous ce titre et qu'il ne fit jamais.

Tout ce que vous dites dans cette lettre est très aimable, mais vous écrivez si peu que je ne vous aurais pas répondu si tôt dans la crainte de vous ennuyer, si votre belle Marie ne me chargeait de vous demander si vous avez, ou bien où l'on trouverait *Duvergier de Hauranne* (*de Saint-Cyran*) et le *Traité sur le suicide, question royale et sa décision, de 1609*.

En prose vous avez un langage et une manière de voir. En vers vous pensez tout autrement. Moi, je pense comme le poète, mais cette poésie pieuse ne part donc pas de votre sein ?

C

Dimanche [24 mai].

Mme d'Ag[oult] m'envoie ce bout de lettre de M. de Ronchaud, me priant de vous écrire. Je n'ai rien à vous dire, vous êtes assez chevalier pour agir.

Je ne crois pas que Buloz voudrait être impoli, il n'a eu que deux bons romanciers à la Revue, la Reine et la Comtesse (1); en les perdant il a perdu tout l'amour, il s'en console en disant que ces écrivains-là sont peu de chose. Faites qu'il ne donne pas l'article à faire à un imbécile.—D'ailleurs on dit que Gachon, Gachi (2), a cru frapper sur *vous* en frap-

(1) George Sand et Mme d'Agoult.
(2) *Alias* de Molènes.

pant sur la belle Marie (vous avez tant de femmes qu'on nomme avec vous) ! Il a cru vous blesser en attaquant votre amie. Vengez-la, vengez-nous.

Mille amitiés.

CI

Herblay, dimanche.

Je vous opposerai, pour finir, un excellent argument (comme on dit au Parlement). Vous savez conclure en histoire, en histoire *vous croyez*. Vous dites : — « Faute de certificat auprès de tous ceux qui entendent le mal pour rire, et qui savent encore saisir au vol la voix de la renommée, cette chose jadis réputée divine et légère, la gloire de Pithou, de Rapin, et de Passerat, n'y perdra rien. »

Mais quoi, les preuves de Dieu ne sont pas plus fortes et ne peuvent pas être bien autrement saisies au vol ? Et quand on a vu pour le coup des choses *divines*, on n'est pas sûr qu'elles sont *divines ?* Mais un baiser, les délices, la nuit, l'amour, vous pensez que tout cela serait le produit de l'alcool, de l'électricité, du nitre et de la potasse ? Et l'idée, et l'émotion ? Bah ! *croyez*, et chassez les marchands du temple.

Ma voisine est panthéiste-sceptique, c'est ainsi qu'elle se donne, mais elle a trop aimé pour ne pas croire, si vous ne la gâtez, vous autres gens durs.

J'adore tes merveilles,
J'en éblouis mes yeux, j'en emplis mes oreilles,
Et par moments j'essaie à mes sourds compagnons
A ceux qui n'ont pas vu, de bégayer tes noms.

CII

Paris, mercredi [25 mai].

Je suis venue à Paris pour voir enfin Marcus *chez lui*. Je loge chez Mlle de Savignac, mais si vous voulez venir me voir chez mon fils, où je recevrai quelques amis, j'y serai jeudi et vendredi de 2 à 5 heures. C'est un endroit qui doit m'assurer contre tout écart et folie, c'est la mère dans sa dignité. C'est rue Cassette, nº 23.

Au revoir, monsieur.

CIII

Herblay, samedi [6 juin].

Libri m'écrit que vous avez mal à la jambe ; vous ne le disiez pas, vous ne donneriez jamais de vos nouvelles. Il dit que vous allez mieux. Vous êtes-vous fait mal en tombant aux pieds d'une belle? Qu'avez-vous donc?

Voici un temps qui ravit, on voudrait fuir, où est l'Italie, quel beau jour, quel vent agréable, où est l'Ariccia?

O ubi campi,
Sperchiosque, et virginibus bacchata lacœnis,
Taygeta ! O qui me gelidis in vallibus Hœmi
Sistat !

Dans un jour aimable, vous m'aviez proposé de partir ensemble pour l'Italie. Allez-y avec vos nouvelles amies et oubliez les matrones. Vous m'avez écrit bien longuement sur un sujet léger et bien légèrement sur Platon. Je croyais que vous alliez me relever d'avoir prétendu que Platon et Aristote pensent au fond de même, quoique ce soit l'idée de Descartes. On ne peut guère soutenir cela : un Dieu intime et un Dieu éloigné, une âme immortelle et une âme corporelle, cela n'est pas semblable au fond, mais en d'autres points ils se touchent.

Je déchire la suite sur Platon. Donnez-moi de vos nouvelles.

CIV

1er juin.

Libri a donc pris ma place près du plus aimable malade du monde, mais il verra quel est cet homme qui ne peut souffrir d'être aimé. Pourquoi écrirais-je à celui dont toute femme tourne la tête? Pensez de mon silence ce que vous voudrez, mais songez que je suis matrone et non bergère, et que Marcus a l'âge de Caïus quand il commença. Voici une chose que j'ai faite il y a longtemps, c'est trop saint pour Bayle, on l'a imprimé ces jours passés.

CV

Herblay, jeudi [18 juin].

Il y a par le monde un M. Littré, on me dit qu'il est un penseur, on me dit qu'il est de vos amis. Je trouve une petite brochure ou quelques articles de lui réunis, je les prends, je les lis, et je vois que le mérite est surtout à Aug. Comte, qui lui fournit les idées.

Je lis ! et je vous écris. O poète, ô homme tendre et incertain, gardez-vous de M. Littré, de M. Comte, ne fréquentez pas les impies, les hommes que Dieu a privés des raisons déterminantes.

Voilà pourquoi je n'aimai jamais la démocratie, ce gros parti du peuple. Ils finissent toujours par des conclusions rustres. Ceux-ci nous disent naïvement : « Supprimez de votre vie l'étonnement, l'inquiétude, le sentiment de l'infini, ne regardez ni les campagnes ni le ciel, ni la mer avec émotion, ne pensez point à l'âme, à ce je ne sais quoi de sublime qui est dans l'univers ; bah ! tout cela est pure bêtise, Pascal, Dante, des rêveurs ! Que n'étaient-ils constructeurs de chemins de fer, fouilleurs de houille, marchands de chiffons ou entrepreneurs ! En un mot supprimons la métaphysique, et jetons tout d'un coup à l'eau Platon, Descartes, Dante et compagnie ! »

S'ils disaient seulement : « Nous, gens de chair et d'os, nous, la plèbe du genre humain, nous ne vou-

lons nous occuper que des pavés, que de l'or, que de l'économie publique, » il faudrait les applaudir. Certes il faut cultiver les sciences positives, et Bacon lui-même les a recommandées. Mais nous dire en vrais *manants* qu'il n'y *a que cela*, c'est trop fort; que le genre humain en arrive à supprimer la métaphysique, c'est trop fort. Il dit bien cependant, il me semble, en disant que l'esprit de l'homme a été parcouru, sondé, comme le globe connu, et qu'il sait ce qu'il peut. Oui, mais s'il n'a rien pénétré des secrets de Dieu, il les garde en son sein, il les portera jusqu'au bout, il s'en inquiétera jusqu'à la fin des siècles, et ces braves gens ne nous ôteront pas une émotion.

Ils viennent nous dire, avec pompe et avec obscurité, des lieux communs que les Saint-Simoniens avaient, avant eux, liés à un système analogue. Mais Leibniz, mais Kant, mais Descartes, mais Voltaire même ont fait justice de ce matérialisme. C'est toujours la même question. On sent ou on ne sent pas. Dieu se révèle intérieurement, comme il se révèle par ses merveilles et ses combinaisons. Mais ces gens-ci n'ont point de sentiment intérieur, et ils ne sont pas frappés des merveilles et des combinaisons qu'ils n'atteignent pas, comme ces gens qui, arrivant à Rome, vous disent: « Est-ce si beau? moi, je m'étais fait une autre Italie. » Ils se sont fait une autre Italie, mais les penseurs du genre humain, depuis Pythagore et Platon, s'étaient contentés de l'Italie.

Pour vous, qui êtes un spiritualiste véritable, vous vous laissez si bien séduire et éblouir par chaque

objet que vous allez, j'en suis sûr, défendre ces hommes. Ils ont peut-être une certaine force d'esprit, car ils remuent assez d'objets, mais c'est la grosse force d'Ajax, ô Énée, et cela n'a rien à faire avec vous.

CVI

Herblay, mercredi [22 juin].

Il me semble qu'une vue de l'univers, telle que l'homme ordinaire peut la prendre en voyant le ciel, les nuages, l'homme, la femme, la maternité, etc., instruit mieux qu'une seule science poussée à bout, ne se rattachant à rien, et finissant par tendre et fausser l'esprit qui l'étudie. C'est pourquoi j'ai eu toujours l'horreur de la foule des médecins. Les villageois ont des notions plus justes qu'eux. J'ignorais que M. Littré fût médecin. Vous m'éclairez en me le disant. Et je vous demande une seule chose, c'est de mettre cet homme-là sur d'autres sujets, de lui parler de la politique (que de bêtises il en dit dans ses articles!) ou de la guerre, ou de la gloire, ou de la justice.

Sur tous ces sujets, il va vous choquer, j'en suis sûre. Ne le croyez donc pas, car il n'y a que les esprits universels qui puissent trancher les questions pour l'homme, et il vaut mieux s'en tenir aux maîtres morts que d'accepter de pareils docteurs. Je le dis

d'autant que ma voisine l'adore, et que ses éloges outrés vous refroidiraient mieux que mes critiques. Il fallait à la littérature d'Eugène Sue un *penseur* comme M. Littré; tout cela sort du ruisseau et nous y mène. Vous en conviendrez plus tard, quand vous verrez les effets grossiers d'instincts si bruts. J'écris à Libri sur cet homme pour avoir son avis, mais je sais d'avance ce que Libri dit sur chacun.

Dans ce moment, c'est la mode d'être catholique, et c'est aussi la mode d'être athée. Les démocrates sont athées. Notre pays n'est jamais sérieux. Il fait tout par frivolité. Mais si pas un grand homme penseur n'a été athée (pas un des plus grands) tenons-nous-en là, et lisons Bayle pour achever de nous affermir, car un si fameux taquin, un si parfait bavard fait trop voir son but pour ébranler. Je reprocherais beaucoup à Bacon d'avoir dit que Pythagore et Platon étaient des *superstitieux*. En quoi? Ils ont été troublés et inquiétés par l'univers, mais on le serait à moins, et ils n'ont rien dit, surtout Platon, pour tromper l'homme. Mais Bacon lui-même est nourri de la Bible, et il en fait, il en tire comme une science, il meurt, il vit croyant, la sagesse lui semble sortir de ce livre qui fait le fond de sa richesse. Pourquoi donc appeler superstitieux ceux qui ont été beaucoup moins explicites que ce livre?

Pour vous, monsieur, il me semble que la principale qualité de votre esprit c'est l'étendue; il en a bien d'autres, mais il a beaucoup celle-ci. Je ne crois pas que cette qualité-là entraîne l'incertitude, mais chez

vous elle l'entraîne, ou du moins vous ne voulez pas conclure, pour certaines questions, car je vois qu'en histoire, en politique, vous le faites, vous concluez, vous avez un avis tranché. Mais vous trouvez facilement beaucoup d'esprit à bien des gens, et alors vous n'êtes pas sévère ni en littérature ni en métaphysique. J'espère pourtant que cet hiver vous aurez par-dessus les yeux de M. Littré (1). Faites-lui déjà part de l'admiration d'une dame, elle le veut; dites-lui qu'elle le prend pour le premier philosophe du jour, mais dites-lui que d'autres femmes n'ont pas cette idée.

Je ne vous ai pas dit comme votre lettre était aimable et charmante quoique un peu grivoise. Vous parlez toujours de Rousseau. Mais c'était un homme qui sentait beaucoup et il a pris beaucoup à Platon, *Deus noster*, comme dit Cicéron.

Venez donc ici avec Libri. Votre Marie serait charmée de vous voir et nous parlons souvent de vous. Libri doit venir et vous le déciderez.

CVII

Herblay, lundi [23 juin].

Vous me croyez battue? oh! que je ne le suis pas si facilement! D'abord vous vous trompez du tout au tout. Vous dites : « Remonte, quand il faut dire

(1) Que dut-elle penser quand elle lut les articles de Sainte-Beuve sur Littré ?

descends. » Fi! des physiologistes, ce que j'appelle la plèbe du genre humain ! Je les ai lus plus que vous ne croyez, et Richerand et autres, dirigée dans ces études par le docteur Bourdais, un grand médecin, mon ami, qui ne me cachait pas la médiocrité de ces hommes qui font la science par métier. Mais moi, je vois les *preuves* là où vous voyez les *déceptions*.

Et pourquoi donc ces idées spirituelles et sublimes, attachées aux organes sublimes, ne seraient-elles pas une nouvelle preuve de la vérité? Pourquoi donc Dieu n'aurait-il pas voulu éclater là comme dans le tonnerre? Vous direz : « Le tonnerre, c'est de l'électricité. » Oui! mais de l'électricité maniée par Dieu même, arrangée par son génie; c'est ainsi qu'il travaille, et quand Vico disait : « *C'est à la lueur des éclairs que l'homme a senti que Dieu gouverne le genre humain* », il savait bien que Jupiter ne tenait pas la foudre.

J'ai souvent pensé à propos de vous que ce Christ, cette croix, ces chants du temple, ces douleurs du vendredi-saint à Rome, ce Vatican lugubre et poétique, toute cette fable de douleur et de dévouement, valait mieux que ces petits mesquins penseurs qui vous éloignent de Dieu et vous déroutent. Oh ! que Sampayo était ferme là-dessus ! Comme il tournait en ridicule tous ces pauvres gens ! et comme son fils là-dessus a tous les mêmes propos, sans savoir même que son père les avait ! Et comment autre chose qu'une race religieuse aurait-elle pu naître de gens si amoureux?

pauvre Jacqueline Pascal, quand vous arrivez à Pascal, à Montaigne, on est entraîné et charmé. Et voilà où je vous admire et où je vous voudrais toujours, car si l'on atteint les grands hommes, pourquoi ne pas laisser aux petits les petits, et si on trouve de belles images et une haute poésie, pourquoi ne pas dédaigner les mesquines images de la poésie vulgaire ? On croirait parfois que vous parlez avec autant de plaisir de ce benêt de d'Andilly que de Jansénius. Ah ! c'est encore la petite Aline ! Que vous êtes volage et trop accommodant ! Il me semble que ce que vous faites doit être plus court que le commencement, car, excepté Pascal, Racine, et la grammaire, qu'y a-t-il à la fin? Des miracles pitoyables ; la fin de ce couvent est digne d'un couvent. Je préfère Sacy à tous (excepté Pascal), car il est vrai et pur. Je me rappelle qu'à Florence, il y a sept ans, quand j'ai eu un deuxième enfant, il m'a fallu deux servantes, du bouillon, un attirail de nourrice, beaucoup de temps perdu dans des détails domestiques que je déteste. J'imaginai d'offrir ces ennuis à Dieu, et je vous assure que de ce moment j'y trouvai chaque jour du charme. Ainsi fesait Sacy, mais, je ne le savais pas, et votre histoire n'avait pas paru. Eh ! comment n'eussé-je pas aimé l'homme qui allait décrire et sentir ces choses secrètes et vraies? Mais faites-le pour vous-même; la piété est naturelle, hors les superstitions de Port-Royal. Offrez à Dieu vos ennuis, si minces auprès de vos mérites, faites comme ces hommes sans avoir leurs

erreurs, soyez (comme me dit Capponi) *du XXe siè-cle*. Oui, je saurai bien étouffer dans mon cœur un amour qui n'est plus fait pour mon âge (et pourquoi cet amour vient-il ?), mais j'aurai toujours pour vous la plus tendre admiration, la plus haute estime, et la plus vive sympathie, et si j'ai parfois repris quelque chose en vous, c'était votre modestie qui ne nous fait pas assez voir votre distance des autres pour les combattre ; car enfin M. Littré est tout le rebours de Pascal et de Bacon, Bacon, où je lisais hier :

— « Quant à Démocrite et Epicure, tant qu'ils se contentèrent de vanter leurs atomes, on les laissa dire, et jusque-là, quelques esprits des plus pénétrants les supportèrent ; mais dès qu'ils entendirent expliquer la formation de l'univers par le seul concours des atomes, sans qu'un esprit y eût la moindre part, ils eurent pour réponse *un rire universel.* » Restons donc fermes à rire avec l'univers.

Je voudrais être jeune et belle, je voudrais vous plaire et vous consoler, mais je ne peux vous offrir que Dieu et vos propres talents. C'est beaucoup plus que la jeunesse et la beauté. Oh ! comme en tout vous vous croyez trop insuffisant ! Mais laissons ce doux sujet. Cicéron semble avoir ignoré entièrement la volupté.

Votre lettre m'a touchée et bouleversée : elle eût porté avec elle sa consolation pour une femme qui aimerait comme Phèdre et serait charmée de vous voir isolé, mais le culte des Muses rend le cœur très bon, et je voudrais plutôt vous voir heureux et volage.

Adieu! nous avons du monde ici, car ma voisine (1) m'amène tout son monde, un homme du couchant assez aimable et que je lui conseille fort pour.... (2) au lieu des jeunes.

Du moins le soir, en saluant le couchant, songez à tous les couchants et pensez que, dans l'avenir, on pourrait mieux arranger sa vie et sa santé.

J'aurais voulu que Port-Royal plus éclairé se réglât sur ces paroles de l'autre jour de saint Thomas : « Je vous adore avec humilité, ô Divinité CACHÉE qui *retenez* la vérité VOILÉE SOUS CES FIGURES. »

CIX

Herblay, samedi [28 juillet].

Quelquefois on n'écrit pas aux gens parce qu'on les oublie ; quelquefois c'est parce qu'on y pense trop. Je vous regrette, et que faites-vous? Où engagez-vous votre vie, votre pensée, vos enchantements? Ne songez-vous pas à aller chercher le grand air durant les vacances, et à faire quelque chose pour votre santé? Allez en Suisse, allez chez vos amis (3). Je vous dirais: Venez vous établir à Maisons dans notre voisinage (et ainsi nous pourrions nous voir souvent) si vous n'étiez pas l'homme des difficultés et des empêchements. Enfin, prenez l'air et sortez de

(1) Marie.
(2) Le mot suivant a été effacé par le pain à cacheter de la lettre.
(3) M. et Mme Juste Olivier, de Lausanne.

Paris. Je vous vois d'ici très occupé de votre travail de *Port-Royal*, à moins que vous n'en ayez entrepris un autre, car qui saurait vous prévoir ? Je pense que vous étiez l'homme le plus aimable du monde, très studieux, très consciencieux, et je m'afflige que vous ne soyez point sensible aux charmes sérieux de l'automne et du couchant. Dernier rêve où j'avais mis beaucoup de tendresse et d'espoir, et qui m'a été dans plus d'une occasion très secourable.

J'avais tous les jours mille choses en projet à vous écrire et je ne l'ai pas fait. A quoi bon ? Je voulais vous faire une scène de peu d'importance puisque vous dites que je n'ai pas le *sens critique* (et ainsi je me sens plus à l'aise pour me faire excuser). Je voulais vous faire une scène sur *la Mare au diable* de Mme Sand. — C'est le seul de ses ouvrages qui m'ait paru mauvais, oui mauvais, faux, prétentieux, ridicule. Je préfère *Estelle et Némorin*, de Florian. Et je ne m'étonne pas si ces Messieurs de l'Académie et Béranger trouvent que c'est le chef-d'œuvre de l'auteur. Vous êtes au-dessus de ces petits sentiments, mais vous êtes l'homme du courant. Moi qui suis le rebours du courant, laissez-moi vous dire que la reine était belle et admirable dans *Jeanne*, dans *Isidora*, cette charmante *Alice* (faite pour vous), mais ces paysans tendres et musqués, ces enfants qui parlent un doux langage, tout cela est d'une école qui devient détestable, et *Martin*, d'Eug. Sue, nous présente déjà ces caricatures. *Jeanne* était une paysanne à part, une fille sublime, mais tous

ses alentours étaient vrais et dans la nature. Sa piété, son humilité, sa chaste vie, sa dignité, sa beauté, tout cela se mariait bien ; elle était simple et grande en gardant ses vaches, en servant à table ; c'était une merveille, une exception. Mais on ne veut plus de merveille, ni d'exception. Vous, vous serez ma dernière merveille, ma dernière exception. J'ai peur de vous écrire et de vous ennuyer. Je ne suis point des amitiés qui s'imposent. Reprends ton vol, ô poète, et sois libre, quoique encore aimé. Votre rival (1) est en Allemagne, il est venu nous faire ses adieux, il va revenir, chimère à vous! c'est vous qu'on aurait voulu voir sur ce tranquille et heureux rivage.

CX

Herblay, samedi 15 août.

Je voudrais vous amuser de ce qui se passe ici, mais l'amitié n'ose; je crains de déplaire à une femme que j'estime, mais qui a, comme vous, un tel goût des formes et de la jeunesse, que voilà la seconde fois que mon étourneau de fils manque une occasion qui nous aurait tous transportés. Passy me l'a envoyé pour six semaines, et cet enfant beau, simple, agréable, n'a jamais su ni voulu comprendre une beauté qu'il confond trop avec sa mère. Il aime

(1) Bulwer-Lytton.

cette petite fille de l'autre année, qui est si jolie ; elle est venue mal à propos ici pour tout gâter; et j'ai en vain parlé de M[me] de Charrière, de Benjamin Constant, des amitiés durables, des lettres et des femmes encore séduisantes. Il nie cela, il dit que c'est vicieux, il n'est point fat, et ne veut rien comprendre.

Enfin il est parti après six semaines et, après un accueil charmant, il a reçu un adieu trop glacé, car je ne la conçois guère là-dedans. Mon fils est un garçon plutôt moqueur et ironique, qui voit, comme son père, le côté ridicule de toute chose, et qui a beaucoup d'esprit, mais il ne le laisse guère voir, étant timide et réservé.

Je ne vous l'ai pas encore envoyé, pensant que ces garçons de vingt ans sont toujours ennuyeux puisqu'ils ne savent pas causer, mais il est à vos ordres si vous pouviez avoir besoin de lui pour des commissions ou pour lire tout haut. Il m'a dit de vous en avertir en vous prévenant qu'il est encore trop bête pour oser vous chercher, mais qu'il le fera plus tard avec un grand empressement. Il est parti avant-hier. Son bureau ne l'ennuie pas, car, grâce à Passy, il y va à onze heures et en sort à deux heures pour faire son droit.

Que vous me faites pitié, vous autres avec votre goût de la jeunesse ! Qu'est-ce qu'un enfant de vingt ans qui ne sait rien de la vie, et qui ne voit partout que du vieux ? Que les hommes sages et savants sont préférables ! Platon dit que c'est quand la vue s'en va que l'esprit de l'homme voit clair. Il en est de tout

ainsi ; l'apparence part, et il reste la vraie beauté.

Même encore avec ce que vous dites, je ne vois pas comment vous pourrez remplir deux gros volumes. Pourquoi ne renfermez-vous pas cette fin en un seul? Il me semble que ce serait mieux garder les proportions puisque le beau temps de Port-Royal est en un volume. Mais c'est vous qui devez juger l'harmonie de cela, et je me fierais à vous entièrement si ce n'était votre entraînement pour tous les survenants. Certainement tout l'ouvrage est beau, mais quelle différence quand vous parlez des hommes médiocres ou quand vous parlez de Pascal, Montaigne, quand vous citez Jansénius, et ces beaux passages de Bossuet sur la question, si bien choisis et si bien amenés ! Je doute que vos derniers Port-Royalistes aient cette beauté. Il faut donc les abréger et choisir un sujet qui soit tout entier de votre force. Peut-être vous n'êtes plus assez jeune pour séduire la petite Aline, mais vous êtes un *jeune, jeune* penseur, un écrivain qui n'a pas *encore l'âge*, c'est à cinquante et soixante ans qu'on travaille *le mieux*, vous avez un long avenir qui va se dérouler, et cette santé fragile est celle des hommes de talent, une santé avec laquelle on va bien et on ne meurt jamais.

Vous pouvez tout choisir, l'histoire, la philosophie, la politique. Vous n'êtes purement *littérateur* qu'autant que vous voudrez, mais d'ailleurs c'est assez et c'est beaucoup, car un Grec, un vrai homme de goût et de pensée parmi nous, ce n'est pas trop, et nous n'avons que vous d'Athènes.

Vous dites : « *On n'est pas maître*, il *faut suivre son sujet* », mais cela ne me paraît pas juste, car on développe Jansénius, et on dit trois mots de M. d'Andilly, en disant : « C'était un homme du monde sans intérêt. » Le Port-Royal de Racine est autrement resserré et sévère. Le vôtre est pris autrement sans doute, mais encore est-on maître d'étendre ou resserrer les parties.

Si vous voulez faire mettre le volume de *Portraits*, hôtel du Rhône, je le ferai prendre quand vous me direz qu'il y est, j'en suis très curieuse. C'est donc Hortense ? Je croyais que c'était *Uranie* ? Envoyez-moi ces vers. J'ai souvent pensé qu'ils feraient bien dans le recueil ; on sera charmé, après tant de vers mélancoliques, de trouver une femme sans façon, bien qu'elle semble un peu bavarde. Il fallait entraîner ce poète indécis, c'était assez difficile, il ne fallait pas moins de Tullius, Pitt et Charlemagne.

Adieu, mon poète et mon savant, parlez-moi de votre santé et de vous, et gardez bien le secret sur ce séjour de Cythère où je suis.

CXI

Herblay, jeudi soir [28 août].

Mon fils, enlevé encore ce soir par sa petite maîtresse, me laisse une soirée solitaire. Je ne vous

écris pas si souvent, car je laisse en repos vos yeux, et le Dieu (je ne sais quel Dieu) m'a un peu quittée. Je me sens stoïcienne de la tête aux pieds, et mets tout cela à profit pour vous éviter de lire des fatras quand vous avez des épreuves à corriger.

Que vous dirais-je d'ailleurs quand je lis cet odieux et futile Chesterfield! Quoi! le Sévigné mâle est un anglais! Voilà qui doit rabattre les prétentions nationales! Mais peut-on écrire à son fils tant de choses ridicules, et que dirait Socrate? Un moment! Platon a des choses inouïes, des mœurs... Je n'y comprends rien. Qu'entendent-ils par là? Je n'y comprends rien. Et pas un mot de M. Cousin; il accepte tout cela comme logique, le petit infâme, ne le lui avez-vous jamais reproché?

Adieu, je vous ai jeté ce mot en courant. Je vous lis, je vous retrouve dans *La Fontaine* et dans d'autres articles qui sont mes favoris. Etes-vous bien épris d'une foule de jeunes beautés?

CXII

Herblay, dimanche [20 octobre].

Il me semble que votre lettre est un peu d'un coquin, si je ne me trompe. Quoi! la politique n'est que fraude et mensonge et n'est justifiée que par son but? Oh! non pas. Bien au contraire, c'est une prêtrise, c'est ainsi que les grands politiques l'ont conçue,

non que toutes leurs mesures soient justifiables, mais en général l'honnêteté y préside. Le principe de toute beauté c'est l'honnêteté, et que diraient donc, à vous entendre, Henri IV, Sully, Elisabeth, Chatam, Cicéron, Platon, Alexandre, Charlemagne, l'Hôpital, Montesquieu, Bacon et Machiavel, lui-même, qui a bien pu s'égarer dans son *Prince*, mais qui attribue à la vertu tous les succès des Romains? Si nous pensons comme vous faites là, nous voilà de bons stoïciens, c'est le rebours de leur sagesse et de leur dévouement. Eh! comment s'enchanter de cette science, si elle n'était pas une science certaine et sacrée qui a vu des crimes sans doute, mais qui se rallie dans ses progrès à la hauteur antique et à sa libéralité?

Appliquez, si vous voulez, vos idées à Louis XIV qui, bien que grand roi, a plus de vanité que d'ambition.

Mignet admire trop toute cette habileté secondaire où le génie manque; il y a plus d'élévation dans deux lignes de Sully, de Richelieu, de Pitt, de Sainte-Beuve, que dans tous ce fatras de pièces.

Passez vite, et faites-vous lire plutôt, comme leçon du gouvernement représentatif, ce règne de Charles II, intéressant pour nous curieux à cause d'un roi perfide, mais libéral et charmant, et surtout admirable par l'historien.

Je nie aussi, monsieur, votre : « *C'est assez pour qui est mort, pour qui ne vit plus que par grâce, pour qui a tout senti. Or, nous en sommes là, chere Hortense.* »

Je n'en suis pas là du tout, et je ne vous en crois pas là. Meurt-on jamais? Je craindrais plus que la mort la tristesse des passions, que j'ai déjà connue, qui s'éveille sous un certain aspect du ciel, sous tous ces nuages qui couvrent aujourd'hui la forêt, dans ce doux et paisible air d'automne, tristesse que vos lettres, sans la respirer, m'apportent parfois ici, et par laquelle Dieu peut-être à la fin nous presse et nous rappelle.

Vous avez été malade et vous vous faites lire. J'aimerais trop de vous donner les soins d'une femme tendre et de vous lire moi-même, si le sort ne me retenait pas dans cette tranquille campagne, Athenis, comme vous voulez bien dire. Votre lettre est belle, aimable et mélancolique, mais par la politique vous n'y êtes pas stoïcien du tout. J'ai enfin trouvé *Zénon* dans Diogène Laerce, c'est son meilleur *portrait*, il me semble; il y a là quelques hommes importants qui sont Thalès, Anaxagore, Platon, Zénon, Pythagore, Héraclite, Démocrite, Pyrrhon et Épicure. Les recherches seraient peu de chose, il y faudrait le sentiment que Bayle n'a pas eu. Les premières vies du commencement de D. Laerce rappellent un peu Voltaire, ce sont les mots et le parfum de la Grèce. Je fermerai ma lettre demain. Les vôtres me sont aimables et utiles, car vous me faites voir les sujets sous un nouveau jour. Adieu donc, très cher penseur.

Lundi. — Je vous écris je ne sais à quelle heure, tant mon enfant me fait lever matin en jouant et

m'appelant dès avant le jour. Ce jour-ci est le plus tranquille et le plus doux qu'aucun automne ait jamais vu, bien qu'un peu sombre. Rien n'a tant de langage que nos automnes des Gaules, et souvent en Italie je les ai regrettés. J'ai lu bien après vous avoir écrit, le *portrait* de Bernardin de Saint-Pierre, qui est le plus délicieux que vous ayez fait. Beaucoup de vos pensées pourraient se détacher et sont admirablement exprimées, mais tout le monde vous aura dit cela.

Décidément, votre lettre est d'un coquin. Et je vous renvoie à vous-même. La politique est ce que vous avez peint dans *Volupté*, car il y a de la politique là. M. de C[ouaën] en a les passions, Amaury par moment les partage, et certes ce ne sont pas des fourbes et des coquins. Mais je comprends ce que vous voulez dire, c'est l'action seulement que vous attaquez, ce n'est pas la science politique, et l'action a été très souvent coupable.

Cependant l'action, la science, l'héroïsme, la vertu devraient n'être qu'une même chose et ne sont réellement qu'une même chose, quand on a la force et le bonheur de les atteindre, comme vous dites que ces lettres de Washington ont un germe de beauté simple, sensée, calme, majestueuse, religieuse, qui élève l'âme et mouille par moment l'œil de larmes. Permettez-moi, en retour de ce que vous dites de Machiavel, de vous indiquer un beau *discours* de lui, très peu connu en France, que j'ai traduit dans ma petite *Histoire de Florence*, page 472;

faites-vous le lire un jour où vous n'aurez rien à lire, c'est très court, trois ou quatre pages, très haut, très noble, adressé à Léon X. Machiavel ne s'est égaré que dans son *Prince*, mais partout ailleurs il est au ciel. Sans doute, dans notre ordre barbare, à l'origine, on a dû être rude, criminel, féroce, mais il faut voir où l'on est arrivé, où même Leroux et ma Reine nous mènent, où en étaient les Grecs, les Romains, les Chinois, les Indiens, tout ce qui a su penser, agir, mener les peuples. Heureux peuples! disait Montesquieu des Indiens et des Chinois, dont le caractère traduit la bonté des mœurs et la douceur des lois! (c'est mieux dit que cela).

Adieu, soyons stoïciens, soyons convaincus; ils disaient que *la vertu n'est que la nature*, comme la politique aussi n'est que la vertu, mais armée, éveillée, puissante.

CXIII

Herblay, dimanche [1er décembre].

Oui, vantez la jeunesse. Cet enfant dit déjà du petit chapeau : « Comment m'en débarrasser? Que dois-je faire? » Je réponds : « Quoi! une fille si belle! » Il dit : — « Je voudrais qu'elle fût laide, ce serait un changement, ce ne serait plus elle. » Hélas! il est fils de ce penseur qui me disait dans l'orage de notre passion : « Permettez-moi une expression vulgaire, mais laissez-moi vous dire que le jeu n'en

vaut pas la chandelle. » — Voilà ce que sont les penseurs et surtout les poètes. Mais vous sentez que si jamais Minerve a pu aimer, cela a dû être l'éclair d'un moment.

D'ailleurs, je me répète : Sainte-Beuve est à la fois poète et homme du monde, il est retourné voir des dames, il y a trouvé mille charmes ; c'est là, comme La Rochefoucauld, qu'il perd ses yeux ; ce serait bien sot de penser à lui, à la campagne, comme une Héloïse, et je cherche plutôt Velléda dans mes bois. Et si vous dites que ces choses viennent du ciel et non de la réflexion, je ne sais trop. Vous avez imprimé là-dessus des opinions que je n'approuve point.

Cependant, le mot *amour*, je l'avoue, me sonne ridiculement. Vous, vous pourrez encore le dire agréablement dans vingt ans, la femme, non, la femme n'est pas Anacréon, elle ne se couronne pas de roses à tout âge. Mais la femme aime encore à l'automne, d'un sentiment, je ne sais lequel, qui trouve le mot d'*amitié* trop froid. Vous, monsieur l'Académicien, trouvez un mot. Ce sera, si vous voulez, l'*affection stoïcienne* qui s'appuie sur l'estime et le savoir, mais il faudrait un mot seul, comme votre cher *Pitt*, petit *Pitt*.

Vos lettres ou vos billets ont un ton gai, léger, charmant. Vous êtes donc le plus heureux des hommes ? Toutes ces belles sont donc tendres, faciles ? Aimables poètes ! C'est ainsi que vous réussissez. Couronnez-vous de roses, chantez et montrez-moi ces vers à Paris.

Bonsoir, volage.

Mon enfant m'amuse et il annonce beaucoup d'esprit. Entre Marcus et lui j'ai connu la volupté, et j'ai eu pour ce deuxième enfant une autre sorte d'amour que pour le premier. Je l'ai cru fils de l'homme qui, sans me faire mère, m'a fait mère. On ne pourrait pas mettre cela dans un roman, ce serait *affreux*, et c'est vrai. Vous autres moralistes, vous ignorez beaucoup de choses. Marie vous appelle dans son dernier article *un moraliste*; c'est sans doute surtout à cause de la définition que vous faites *d'une poignée de main* bien donnée. Ces gens du monde!

Je reprends encore pour vous dire: Adieu donc! Et votre roman, y pensez-vous? Vous parlez de Méléagre et jamais de Port-Royal?

CXIV

Herblay, jeudi, s. d.

Pourquoi trouvez-vous la rêverie une défaillance d'esprit? Dans ce moment de lassitude où la nature vous commande, peu à peu vous reprenez, vous méditez, et vous projetez des ouvrages dont l'important est surtout ce premier rêve qui leur donne la forme où tout doit entrer. On travaille beaucoup trop avec une plume à la main, et un livre ouvert; ne devons-nous pas au lit de Descartes, à ses *défaillances* et aux ténèbres où il restait plongé, l'indé-

pendance moderne de l'esprit humain? Soyez donc plus doux et plus soumis à la nature et ne vous inquiétez pas d'un état qui est l'état essentiel du poète et du rêveur, car enfin il faut bien que la nature vous force, puisque sans cela vous feriez toute autre chose.

Si je ne craignais de vous ennuyer, je reprendrais mes discours de l'autre jour et je vous dirais que vous êtes un homme politique et bien plus que l'école historique. L'article *Lafayette* est politique et très bon, surtout dans ce que vous dites de Washington, car vous dites toujours mieux sur les grands hommes que sur les petits. A la bonne heure! Vous pensez qu'un homme peut avoir tout fait, et la moquerie de ce philosophe qui vous dit des bêtises est charmante. — Mais pourquoi ces articles sur Joubert et Fontanes? Quelles sottes pensées, celles de Joubert! Qu'est-ce que c'est que *l'âme d'un singe?* Et comment Voltaire a-t il *l'esprit d'un ange?* Que c'est naïvement bête! Et vous qui citez cela! Qui vous oblige à réimprimer de pareils articles, faits par politesse et par charité? Quelle est l'idée de cet article sur Fontanes, qui est d'une longueur démesurée? Et celui de Charles Nodier, à quoi bon les donner? C'est de l'esprit sur des riens. Quelle différence avec les autres articles! Vous n'avez été sévère que pour Chateaubriand et fort injuste, car il sera toujours un modèle comme peintre de la nature, et nul écrivain n'a eu sur la terre son langage, et surtout son élévation.

Dans votre article *Désaugiers*, ce qui est beau, c'est

ce que vous dites de Béranger. Remarquez cela, chez vous le beau vient du beau, et dans vos poésies ce qui est beau c'est votre passion, les vers tendres, ou les hauts sujets. Je serais charmée, si vous rejetiez tout le reste, ou du moins, si vous êtes bon et complaisant, ne faites pas entrer ces faiblesses dans vos recueils où on cherche des leçons. Il y a tant de grands hommes à faire, et tous ceux que vous n'avez pas faits, et les penseurs; mais Bonstette[n], pourquoi? Je vois d'ici la belle partie qui serait celle du Latium.

Je n'en dirai pas plus, me trouvant déjà trop hardie de parler ainsi à un critique. Mais les belles préféreront sans doute dans vos livres ce que je proscris; ainsi vous serez trop heureux. Delille a son tort, soit, mais il vaut mieux que Fontanes; quelle différence! D'ailleurs votre idée sur Fontanes, je ne la saisis pas, ni votre intention. — Mais c'est assez.

CXV

Herblay, vendredi, s. d.

Je ne comptais pas vous écrire sitôt, mais je pense qu'il y a dans ma dernière lettre des choses mal expliquées. Ainsi vous croirez peut-être que j'ai voulu dire que votre talent vous venait de vos sujets. Ce n'est pas cela, et d'abord une opinion qui ne vous serait pas très favorable ne serait jamais la mienne.

Je veux dire seulement qu'il est impossible à un esprit riche et élevé de trouver son développement en traitant des sujets comme Ch. Nodier, Joubert, Fontanes, Jouffroy, quoique dans celui-ci vous ayez pu faire une belle échappée sur ou *contre* la philosophie comme science. Voilà ce que j'ai voulu vous dire. Si vous suiviez vos propres inspirations, sans un sujet, à la façon parfois de Montaigne qui oublie son sujet, nul doute que vous ne fussiez bien plus à l'aise qu'en parlant d'un homme médiocre. Bien d'autres diront, je le sais, que les articles que je déteste sont des œuvres de goût, de tact, de finesse, etc., etc., mais il me semble qu'un homme qui a de la force doit la donner toute, et quand il atteint les grandes choses, dédaigner les petites. Il le doit aussi, le dirais-je ? pour son bonheur et sa santé, car certains esprits ont besoin d'une solide nourriture et se fatiguent bien plus dans les travaux légers que dans les travaux difficiles. Vous l'aurez éprouvé cent fois. Cependant je jette tout cela au vent sans prétendre que mon avis ait la moindre importance, mais encore en bavardant à tort et à travers, comme je fais, faudrait-il savoir se faire comprendre et ne pas sembler peut-être dire une chose désagréable, quand on pense tout le contraire. Mais pour bien des raisons sans doute, vous m'aurez comprise, et excusez donc cette lettre d'explications qui, d'ailleurs, ne rentre pas dans les scènes des jeunes amoureux. Tous vos discours sont sages et dignes des plus sérieux jardins d'Athènes.

Ce roman dont vous parlez (1) sera un vrai sujet pour vous, très étendu.

CXVI

Herblay, dimanche, s. d.

L'Epoque vous appelle ce matin *vrai poète*, dans *les Consolations*, et dit que *Volupté* vivra tant qu'il y aura une langue française. Avez-vous lu ce feuilleton où beaucoup d'autres noms figurent? On vous reproche aussi votre changement. Niez-le. Former son goût n'est pas changer. Etudier n'est pas changer. V. Hugo a toujours du talent à vos yeux, quand vous trouvez qu'il manque de plusieurs qualités. A ce prix tous les hommes de talent ont changé, tous sont devenus plus sévères et plus délicats.

Mais adieu, car j'ai consacré ce dimanche à René dont j'ai reçu l'autre jour une vive et charmante lettre. Je vous laisse aux belles. Vous voilà donc repris pour Marie, dont votre lettre est pleine. Volage !

Mais vous me plaisez pourtant, tout plein d'affaires, d'épreuves, de bons à tirer. Ne m'écrivez pas, si vous avez mal aux yeux. Vous me direz seulement quand on pourra vous écrire et si vous êtes absent.

On dit que Méléagre manque de sel souvent, je ne connais d'*anthologie* que celle de Florence, où travaillaient Capponi et Tomaseo.

(1) Le roman d'*Ambition*.

Adieu, mon Grec.

Le petit chaperon (noir cette fois) est déjà revenu hier soir ! Cela vaut mieux que les Arabes.

CXVII

Herblay, lundi soir, s. d.

J'ai regretté de vous avoir envoyé ces bêtises d'hier; peut-être vous trouverez que je prends très légèrement les attaques littéraires qui vous regardent ; vraiment je n'y attache nulle importance, ou plutôt je trouve que tout cela est de la gloire. Enfin je pense à vous et j'y suis reportée peut-être, ô infidèle, sans avoir besoin de vous dire comment. Mais je savais bien autrefois, en vous trouvant aimable, que vous étiez volage, et si j'ai dû revenir pour vous à une ancienne amitié, on n'efface pas si vite certaines choses, et enfin de ce qui s'est passé entre nous résulte en moi un attachement profond, aussi tranquille que vous voudrez, mais enfin qu'un homme comme vous si élevé, si vrai, si admirable, sous quelques rapports, doit le laisser.

Je me trompais d'ailleurs, quand je disais que Joseph Delorme n'a pas le sentiment d'humanité qui est dans *Isidora ;* il a néanmoins un sentiment très bon, très doux, pour nos semblables et le désir de leur être utile. — Il y a une chose en vous qui trompe : votre manière est délicate, vos sentiments très

aimables, on vous croirait donc modéré, mais vous êtes très emporté, vous livrant très vite à des impressions aussi promptement effacées, et dans vos jugements littéraires mêmes vous vous êtes laissé trop entraîner une fois dans le sens de vos premières amitiés, et une autre fois dans le sens du vrai goût, car pourquoi livrer au public votre secret, lui dire en quelque sorte que vous aviez changé; de légères modifications suffisaient, et tout homme y est contraint en avançant dans la vie. Il pourrait se faire qu'en rencontrant sur sa route un charmant visage, de ceux qui fesaient dire à Platon que la beauté tient à l'essence infinie (et quel moment de philosophie et d'étude cet hiver bien choisi pour remarquer la beauté !) il pourrait se faire qu'on regrettât votre visage à vous où l'expression tour à tour, ou la douleur, ou le sentiment est peint.

Espérez donc beaucoup auprès de cette dame, car vous êtes un homme très aimable et très touchant. Elle aura bientôt compris qu'elle est aimée. Il est un homme dont j'ai parfois beaucoup désiré d'être aimée ; d'aucun autre depuis je vous assure, et tout homme jeune et beau à présent me fait l'effet de mon fils et même du tout petit.

Mais les choses sont douces qu'on sait contenir et dominer ; vous l'avez dit souvent dans vos tendres et profonds écrits, dans ceux qui me sont une espèce de religion, et que nous prenions en Angleterre, disait Bulwer, comme une sorte de chant du soir.

Et bonsoir, car c'est le soir. Une impression bien

réelle d'une autre vie et d'une douceur éternelle se mêle aux années qui fuient. Nous nous retrouverons par delà bien meilleurs ; j'en ai Platon pour garant ; c'est le sentiment de ces poésies de vous qu'on loue le plus, et c'est toujours ce qui reviendra chez vous.

Excusez tout ce bavardage, je vous attendrai à présent et vous savez bien modérer les gens.

CXVIII

Herblay, vendredi, s. d.

Votre justification est parfaite, vous avez raison. Et si vous ne faites pas de la critique votre seul ouvrage, le public n'y perdra rien. Il y a ici des passages sur l'*érudition* (à propos des journaux chez les Romains) et sur l'*histoire* (à propos de l'histoire de la Royauté) qui sont excellents. On trouve toutes sortes d'idées et des richesses, mais trop de développements pour des bêtises; ainsi *les Mystères de Paris* ont fait la fausse gloire de cet homme, et vous vous étendez sur des ouvrages de lui les plus mauvais du monde. Pour un critique, vous aimez trop la vogue et l'opinion. Un homme, l'autre jour, chez ma voisine, disait qu'avec plus de sévérité c'est vous qui eussiez donné les titres de noblesse, que c'était le rôle pour vous.

Cet homme était Lehmann, qui est ici depuis huit

jours, et je voudrais vous en voir jaloux, mais il n'est pas pour moi, mais aussi pour ma voisine (1), qui a été ces jours-ci plus belle et mieux arrangée que je ne l'ai jamais vue. J'y vais peu, la sachant jalouse de tout ce qui est près d'elle, mais il y a des échappées, des visites, et j'ai fait hier une grande promenade avec le peintre qui est venu me chercher. Je ne le crains pas du tout, quand *vous* ne le rendez pas redoutable, quand *vous* n'êtes pas là. Je crois que ce charmant visage est celui de mon fils, que je me promène avec Marcus, et cet esprit agréable et naturel, cette verve et cette bonne grâce m'amusent beaucoup. Avec ma voisine je le trouve un peu flatteur, avec moi pas du tout, mais amusant, original, à l'aise, un esprit qui s'abandonne.

L'esprit est très rare à trouver, et c'est le seul homme d'esprit que j'aie vu chez elle en comptant Liszt, que j'ai jugé fort bête; cependant on dit que non. Mais les esprits qui pensent sont encore plus difficiles à rencontrer. Et pourquoi ceux-ci ne se donnent-ils pas à jamais aux sujets faits pour eux? Vous citez Montaigne. Bon! il n'a de frivole que le titre du chapitre. Hé bien, faites cela. Mettez un nom au chapitre et parlez d'autre chose. Vous étiez en bon chemin pour l'histoire. Comme vous êtes le premier à la Revue (sans comparaison, dit Béranger), vous y pouvez faire ce que vous voulez. Donnez des leçons à tous ces écrivailleurs, mais n'oubliez pas en quelque occasion de dire un mot de *Nélida*, qui

(1) Mme d'Agoult.

sort de ligne et dont je peindrais l'auteur par deux mots, frivole et sublime, qui conviennent aussi à son livre.

Quel beau temps! la campagne est un enchantement; ce ne sont, comme dit René, que roucoulements et doux mugissements. Tout s'anime, mais ma muse, c'est la reine Élisabeth, avec son collet plissé, ses plans sérieux et l'Eglise réformée. Vous parlez de Jansénius, mais que voulez-vous dire? C'est Pascal, Racine, Athalie? Et le roman? Quand le commencez-vous donc? Comme ces dames de Paris vous font perdre du temps! Libri, qui est fort jaloux de vous (et c'est vous qui lui avez dit je ne sais quoi), vous a dénoncé bien plus que vous ne l'étiez, et c'est toujours la même histoire.

CXIX

Herblay, dimanche, s. d.

Je ne reçois plus *l'Epoque*, mais on vient de me prêter un article sur vous qui a paru là, dont l'idée est comique, et qui serait bon s'il ne manquait pas parfois de goût. C'est une vengeance des gens que vous maltraitez, vengeance où l'éloge pourtant l'emporte sur la critique.

Mais en y pensant, en revenant sur vos travaux, en retrouvant Joseph Delorme, et voyant Amaury à la fenêtre qui aperçoit la marquise se rendant à ses

jardins; puis en lisant ces longues critiques sur l'écume des flots, on s'étonne, on s'émerveille de ce que vous n'avez pas pris dans votre sein et loué, et adoré, cet écrivain qui a fait aussi apercevoir à un homme, de sa fenêtre, la femme qui allait tout lui révéler. Mais, ô honte! Vous allez vous écrier: « Que voulez-vous dire? De quoi voulez-vous parler? » — Ce n'est pas ma faute si vous ne me comprenez pas, car, frappée déjà de quelque ressemblance, je vous avais envoyé ce chef-d'œuvre, où un homme de science et modeste et timide, enfermé pauvre et seul dans une chambre, réfléchissant sur la nature, sur ses semblables, est tout à coup agité, bouleversé, inspiré par une femme qui passe sous sa fenêtre dans des jardins. Juste ciel! vous analysez l'*Arthur* d'Eugène Sue, qui fait mal au cœur, et vous n'avez pas parlé à genoux d'*Isidora*, ouvrage si profond, si gracieux, si vif et sur lequel la critique pourtant pourrait s'exercer, car *Isidora* (la courtisane) est plutôt vicieuse qu'intéressante, et l'auteur confond, il me semble, un peu, dans cette femme-là, le vice et la nature. Mais quelle autre femme charmante à côté et faite pour vous! Vous dites: « Un temps viendra où on en rabattra de cet enchantement, où ce style ne sera plus à la mode. »

Toujours les monologues de ce jeune savant (dans *Isidora*) seront un chef-d'œuvre, et sa pensée des maux du genre humain, ce cri vers ses semblables, cette tendre pensée d'humanité manque à Joseph Delorme et est toujours belle et vraie dans Mme Sand,

même dans ses premiers romans et avant de connaître Leroux.

Voilà les réflexions que j'ai faites ce matin en revenant sur plusieurs volumes de vous où cet article m'a conduite. Si vous parlez jamais de la Reine, ce doit être à genoux, et c'est aussi chez elle une façon de voir (surtout dans *Isidora*), qui a bien des rapports avec vous. Mais bah ! ces belles dames font de vous un homme de coterie ; ne m'avez-vous pas dit que la *Revue indépendante* (1) ne compte pas ? Des chefs-d'œuvre qui ne comptent pas, tant pis pour les compteurs. Vous êtes seul à votre Revue, et ce n'est pas là où vous mettez vos meilleures idées. Quand *Isidora* est dans la *Revue indépendante*, c'est là le plus beau recueil du siècle.

Voilà ma critique ! — Belle critique ! direz-vous, pitoyable critique ! à la diable ! comme tout ce que vous faites.

Au reste j'avais mon idée en vous envoyant *Isidora*.

Adieu, je laisse partir ce fatras pour vous distraire durant la pluie, monsieur l'homme du monde !

CXX

Herblay, samedi.

Les quiproquos entretiennent les correspondances.

(1) La *Revue indépendante* était dirigée par Pétetin, qui avait pris la suite de Pierre Leroux.

On jette un cri en voyant comme on a été mal comprise. Mais comment pouvez-vous croire un moment que j'ai dit que *vous travaillez à la diable*, vous l'homme le moins à la diable, et le plus soigneux du monde.

C'est la réponse que je supposais que vous alliez me faire *à moi*, disant que ma critique était à la diable. Plût à Dieu que vous fussiez parfois un peu plus diable! Si vous avez encore ma lettre, faites-moi la réparation de la mieux comprendre sur ce point. Vous avez tort de ne pas connaître les articles sur vous. Mais si vous êtes sensible à la critique, c'est plus prudent. Cependant l'éloge l'emporte, et c'est mieux de lire tout, moi je trouve que c'est de la gloire. D'ailleurs, on appelle quelques-uns de vos ouvrages des *diamants*. L'auteur manque de goût, mais il a de l'esprit et deviendrait votre séide sans doute, si vous lui faisiez faire quelques compliments sur ses articles.

Je ne vous ai pas dit non plus qu'on vous avait *montré par la fenêtre*. C'est Amaury qui voit sa belle sous sa fenêtre, et c'est le savant d'*Isidora* (de la Reine) qui apprend tout par la fenêtre.

Je crois que cette Reine ne m'aime plus du tout et que mon voisinage ici a achevé de la détacher de moi.

Béranger pense comme vous de *la Mare au diable* que je ne connais pas. Mais en lisant ce maudit *Obermann*, j'ai cru trouver la funeste source de tant de bêtises que dit Lélia sur l'ennui, la douleur, etc.

et une Suisse plus belle. Avouez que Leroux l'inspire mieux.

Réglez donc votre passé, non comme un homme qui va mourir, mais comme un homme qui va vivre. Je salue respectueusement vos travaux.

CXXI

Herblay, vendredi, s. d.

J'ai reçu de vous un billet aimable, mais je suis ce matin pleine de mon sujet ; nous voici sur le terrain littéraire. Je viens de lire un livre du Bas-Empire. Empêchez, s'il se peut, qu'Eugène Sue, Soulier et Savate ne le lisent. Quelle fatalité si ces hommes allaient suivre cette inspiration ! Si Amaury nous a parlé de lui-même, il a peint des passions humaines, avec agrément, avec vérité, c'est un livre moral au fond. Pascal était bien ébranlé, mais il était élevé et il touchait à toute l'humanité. Mais doit-on, ô Salluste, se présenter en bonnet de nuit, raconter la maladie, la paresse, et des mensonges ! Car telle n'est pas la nature. J'en suis sûre, il n'y a pas ici un mot de vrai, tout est exagéré et faux avec quelques parties belles sans doute.

Et vous ! ne pourriez-vous faire quelque reproche à l'auteur, lui dire qu'il n'a pas l'ombre de sensibilité, rien ne le touche d'un côté saint et divin. Il abhorre la pauvreté (le pauvre homme !). Il n'est heureux qu'un

seul jour, quand il fait un héritage, et aussitôt il s'ennuie. C'est enfin *Obermann*, que je viens de lire et qu'on m'avait fort vanté. Oh ! qu'il est bon d'être charron, et menuisier, et maçon ! Ce livre doit dérouter les *humanitaires*. Rêver, rêver ! Tout le monde ne doit pas rêver. On peut rêver mal, tout de travers. Dieu n'avait pas donné à celui-ci la rêverie. Il devait être porte-faix.

Il me semble pourtant d'un grand ton ; avec le style des maîtres, très fort, profond, mais quelle calamité, quelle corruption ! de la vraie, de celle qui s'attache au fond et va tout détériorant. Si on ne vantait pas ce livre, je n'en dirais presque rien, mais on le loue et il signale un affaiblissement de l'âme des plus déplorables. On a blâmé Cicéron dans ses douleurs. Mais quelle différence ! Les anciens auraient rougi d'un pareil livre. Et quelle morale absurde !

Se retrancher pour souffrir ! Comme j'aime mieux les haillons des cabanes qui lui font tant d'horreur. Il ne voit dans Dieu que de l'*industrie*, je crois bien. Dante, Bacon, il appelle cela de l'*industrie*, puisque c'est Dieu aussi.

Cachez ce livre, c'est un livre honteux. Il boit, je crois bien. Etait-ce donc un mauvais homme, je le crois plutôt d'une faiblesse abandonnée.

CXXII

Paris, jeudi, s. d.

Laissez-moi vous écrire une lettre d'amie, très

tranquille et douce. Quand vous avez dû aller deux jours à la campagne, vous avez voulu savoir quand je viendrais, pour n'être pas absent alors? Et pourquoi êtes-vous donc absent aujourd'hui? Si vous êtes pris ailleurs, pourquoi le nier? Moi, je vous crois, et s'il y a un visage sur lequel les émotions se peignent, et la douleur, et la tendresse, c'est le vôtre, et je m'y perds.

Vous me faites l'effet d'avoir ce mal étrange dont vous parlez dans votre vie de Bernardin de Saint-Pierre. Il ne savait pas ce qu'il avait, il souffrait, il croyait qu'il allait mourir. Il avait le mal d'une énergie contenue, d'un grand talent en souffrance, d'une tendresse profonde sans objet.

Vous, vous avez déjà la gloire et une vie agréable. Mais je ne sais par quel singulier malheur vous vous faites un tel tourment. A votre mal, Marie n'y croit pas. Moi, j'y croirais si je n'avais observé les hommes de talent, et si je ne le voyais tantôt au cerveau, tantôt à la poitrine, aux yeux, au côté, partout, ce qui veut dire que c'est un trouble général. Hélas ! je me souviens du temps où Libri me faisait des sermons et me disait : « Gardez vos mœurs sévères de la jeunesse et de l'Italie, soyez donc chaste, on le peut toujours, voyez-moi ! Je le suis, je le pense. » — Cela lui a bien réussi, il est tombé dans toutes sortes de maux, et le voilà dans un état auquel tout autre est préférable.

Pour vous, je crois que vous vous faites une vie comme lui et contraire. Rien que l'étude n'est pas

le régime de l'homme. Moi, je pensais guérir vos yeux. Je ne sais ce que veut dire Amaury, mais je vous vois comme lui mille craintes singulières. Que craignez-vous quand votre maîtresse est votre amie, une femme bonne sans doute, et qui vous aime si tendrement qu'elle vous fera même ce sacrifice de ses sens (et que le diable les emporte), si vous le voulez vraiment? Mais c'est une bêtise. Si l'homme, à votre âge, vit chaste, il a mal aux yeux, il a mal partout. Vous confondez la mesure, la précaution avec l'abstinence absolue. Essayez donc au moins ma douce médecine. Du moins pensez-y et informez-vous. Ce soir, je ne serai pas libre, mais vendredi je resterais si vous vouliez, au lieu de partir. Ou remettez ces choses, car, enfin, ce que je vous dis vous paraîtra étrange.

Mais, monsieur, il me semble qu'on peut dire ces choses à un homme qu'on aime véritablement. Mon Dieu, je saurai bien vous laisser si vous voulez, vous ne me verrez point importune, et j'ai déjà plus d'une fois su me vaincre ou me distraire. Mais pensez-y. Je suis folle, peut-être, mais vous êtes fou. Quel beau mariage !

Enfin, cher Sainte-Beuve, ne croyez pas que je sois indifférente à vos opinions. Mais c'est vrai que je vous crois dans l'erreur sur tout un point de la morale, et que vous ne pourrez sur ce point ni me convaincre ni m'offenser, car, pour offenser, il faut blesser, trouver un endroit sensible. Or, la conviction chez moi me rend inattaquable, J'ai beaucoup

souffert et j'ai bien su ce que je fesais. Vous ne pouvez me dire qu'une chose cruelle, c'est que vous ne m'aimez pas, le reste me fera sourire.

Je pense que les *moralistes* s'égarent qui appellent *poignée de main bien donnée* pour les unes ce qui serait un crime pour des filles, à l'âge où cette poignée de main serait la plus douce. Si je rencontrais sur mon chemin une fille délicate, spirituelle et forte, je lui dirais de faire comme j'ai fait, de suivre noblement la nature. Il vaut mieux combattre au sein des passions que de combattre les passions, car la fille qui a un amant, même inférieur, vit, existe, respire, est dans la vérité, verse des larmes, en jouit, cède à la loi divine. Mais la fille qui combat la nature ne connaît que des tourments : affreuse, ténébreuse, toute sa machine se détraque, c'est un ébranlement universel, et il vaut mieux mourir.

Et puis croyez-vous me blesser en me disant qu'une jeune fille a autant d'esprit que moi ? Ce serait bien peu d'esprit qu'elle aurait. Mais vous avez dit cela comme une leçon. Vous ai-je donc montré tant de prétention ? C'est cela qui m'a déplu. Eh ! si cette jeune fille a plus d'esprit que moi, tant mieux ! N'êtes-vous pas sûr que je serai la première à l'admirer, même si vous l'admirez trop ? Me croyez-vous des prétentions si hautes et des sentiments si bas ? Donnez-moi d'autres leçons, je veux bien sourire quand vous entendez la pureté et la femme différemment de moi, mais du moins croyez que j'admire ce qui est beau d'une façon désintéressée,

Certes, il a bien paru, ce soir-là, que tout ce que j'ai nommé de jeunes filles vous était plus cher que moi. J'y suis toute résignée, je m'y attendais toujours. Mais du moins pensez à votre santé, elles ne feront pas pour vous ce que je ferai. Vous ne cherchez jamais l'adoucissement de ces enchantements, volage, où vous tombez si facilement. Moi, j'étais à la fois sage, prudente et *absente*, et Herblay réparait tout le mal que vous me faites.

Enfin me livrerez-vous une vie que je saurais soigner mieux, et calmer, et ménager, que vous ne semblez croire?

Soyez libre et faites comme il vous plaît. Les hommes exquis inspirent le plus profond respect et je vous respecte parfaitement. A propos il fut question de vous hier devant moi chez Mme Marliani. On a dit que vous étiez un homme singulièrement désintéressé et honorable ; que c'était un caractère à part et étrange dans un temps si grossier ; et M. Marliani a ajouté que vous honoriez encore plus cette Bibliothèque qu'elle ne vous honorait. C'était bien dit, il ne sait pas que je vous connais, on parlait dans la soirée des hommes du jour, c'était une appréciation naturelle.

Demain je resterai ou partirai, selon ce que vous voudrez.

CXXIII

Paris, mardi, s. d.

Je vous attendais hier soir avec Libri ou tout à l'heure en sortant de la Bibliothèque. Vous ne venez plus. Etes-vous fâché ? De quoi ? Si vous me rendez un peu folle, est-ce ma faute ? Pardonnez-le-moi donc. J'attends mon fils et je reste encore. Vous verrai-je demain soir ? Dites-moi oui ou non.

J'ai trouvé Libri dans un état affreux. Pythagore ne peut le supporter. Je veux qu'il maigrisse, et il reviendra comme il était, si j'ai le moindre empire sur lui. Mais il est bien habile, et vous verrez si un jour en France il ne joue pas le rôle que j'ai cru. Je cherche à penser à tout, excepté à vous. Car vous aimez tout, excepté moi. Oh ! combien vous m'étiez cher, combien vous pourriez l'être ! Si je vous le dis moins, je le dois. On ne garde pas les hommes en restant dans les bois. Vous dites que vous allez mourir, vous dites des choses qui mettraient mon cœur au désespoir, si je me laissais aller et si je les croyais. Il faudrait pouvoir soigner vos jours, vivre ici, et vous sortir par la tendresse et l'étude de ces sombres chimères où vous êtes. Je n'en ai ni le pouvoir ni l'autorité. Une autre femme plus jeune vous charmera. Mais vous resterez toujours dans ce cœur où vous régnez et où rien ne s'efface, car de quoi avait

servi Ajax, le Languedoc, un voyage ? On part, on revient.

Vous m'avez traitée injustement l'autre soir et sans vouloir rien comprendre. C'était bien, comme vous disiez, des choses *violentes et nulles*.

Adieu donc, cher penseur, j'espère vous voir demain à 3 h. et encore le soir si vous pouvez. Mais venez à 3 heures.

1847

CXXIV

Herblay, samedi [février].

Est-il vrai que Mme de Ch[ateaubriand] est morte (1)? Vous me la représentiez comme un tyran il y a un mois. Ce tyran était-il si malade? Est-elle morte subitement? Comment René prend-il la mort de Céluta? A-t-il pu aller à l'enterrement? En est-il étonné, frappé? Cette mort si près est bien désagrable.

Enfin il est libre, et tel que je le connais, il peut encore oublier son âge autant qu'on l'oublie à vingt ans, au moins pour les idées et les enchantements. Dites-moi tout ce que vous savez. Vous ne demandez qu'à me parler de ces gens-là.

Tandis que Guizot faisait entendre dans son discours à Thiers que Bulwer a tout fait et précipité, Bulwer me dit que la Princesse de Liéven lui écrivait qu'en relisant sa correspondance diplomatique

(1) Mme de Chateaubriand mourut le 9 février 1847.

elle trouvait que lui, Bulwer, avait raison. Arrangez cela. C'est encore une ruse de votre ministre des affaires étrangères. Lord John R[ussel] approuve aussi toute sa conduite. Pour moi il me semble que si on voulait vraiment l'alliance on devait laisser marier la France (1).

Répondez-moi vite sur René. Quand vous voulez l'attaquer par ci par là, vous me faites rire. Qui doit avoir des reproches de lui, âgé et d'un autre bord, ou de vous autres, son école, jeunes et de ce siècle, qui vous êtes rejetés aux vieilleries et qui commencez des romans, en disant : *J'avais fait une bonne première communion*. Ce n'est pas ainsi que commençait *Zadig* et *l'Ingénu*. On peut aimer un homme sans prendre ses opinions, mais on ne peut les blâmer quand on est de son école. O Amaury prêtre et repentant !

Si vous aviez gardé dans tout *Port-Royal*, et au sujet de cette pauvre Jacqueline, la belle neutralité que vous aviez tenue dans le beau discours d'ouverture, je ne vous en dirais pas tant.

Adieu, dites-moi si les colibris, les grands tigres mouchetés, les perroquets, les doux murmures, les mille frémissements ont recommencé d'animer et de faire retentir le désert.

(1) Allusion à l'affaire diplomatique des mariages espagnols.

CXXV

Herblay, lundi, s. d.

Vous êtes trop amusant quand vous dites le *petit Déisme* bon pour le peuple des philosophes. Mais prenez donc ma liste, et voyez si Bacon, Galilée, Kepler, Descartes, Pascal, etc., sont un si petit peuple. Rappelez-vous les philosophes *minuti* de Cicéron.

J'ai cru que vous alliez me proposer un autre homme qui vraiment doit y être, puisque Grotius y est. C'est Machiavel, entre Cusa et Copernic. Mettez-le, je vous prie, il est spécial sans doute, mais grand esprit.

Je n'ai pas lu les lettres de Mlle Voland; je ne les connais que par votre article; mais j'ai trouvé les *œuvres complètes* de Diderot à Montauban et les ai lues toutes. Il m'a paru supérieur à sa réputation, et puissant, comme vous dites, quand il parle de la nature, mais quel fouillis, quel décousu, quel mauvais goût! Quels romans! Que c'est grossier, ses drames! que c'est lourd! Vous dites : « Il est la vapeur, il est l'excès, il est l'erreur, il vient gâter le XVIIIe siècle, il vient tout outrer et appeler Voltaire *un cagot.* »

En fait de *cagot*, permettez-moi de n'accepter que celui-là. On a des doutes, oui, Blaise Pascal en avait bien, mais les études, la conscience, les passions,

la maternité, la société, le village, la politique et l'amitié, tout vous ramène à Dieu.

Que dites-vous donc que vous arriverez après la vogue? Mais c'est vous qui avez fait la vogue de Port-Royal. Vous la garderez. Mais ne pensez pas trop aux belles. Je vous envoie par mon fils ce cahier, il le mettra à votre porte. Ce n'est pas ascétique, c'est fait d'après ma foi ; l'ascétique je l'ai rejeté, mais l'extravagance, la bassesse, le délire de ce livre ne peut s'imaginer si on ne l'a lu. C'est le comble de l'égarement où l'homme pouvait aller. Jamais les anciens n'ont à ce point marché à l'opposé de la nature humaine, et puissante et vivante. Moi je n'ai pris que le beau côté, mais vous verrez par là que l'auteur est grand et doit s'égarer s'il s'égare, avec force. Ne soyez pas *léger* dans ces choses, c'est vraiment fort sérieux. Dans cette religion, il s'agit de crimes ou de stupidité, voyez où en est notre clergé. Libri l'a dit dans d'excellentes lettres (1). Songez que des livres pleins d'imagination, mais sans gravité, sur ces matières, ont vieilli et ne sont plus lisibles. Dès qu'il s'agit de douleurs, de séminaires, de couvents, l'homme ne doit plus badiner. C'était le principe de mon maître, comme vous l'appelez. Mais qui donc depuis lui a dû nous engager sous d'autres bannières ? Est-ce Napoléon ?

Adieu, excusez ma hardiesse de donner mes idées à un docteur tel que vous, mais je vous les offre en

(1) Ses *Lettres sur le clergé et la liberté de l'enseignement.*

toute humilité, appuyée seulement sur ma foi, sur ce *petit Déisme*, comme vous dites si agréablement.

CXXVI

Herblay, vendredi, s. d.

Je crois que vous avez raison sur ces deux femmes et que vous les jugez en homme qui s'y connaît, mais votre *arrière-pensée* est bonne avec les gens qu'on n'aime pas. J'aime la Reine et je l'ai beaucoup aimée; je l'admire, je l'estime, je ne vois pas dans ce qu'on lui reproche de quoi fouetter un chat, c'est-à-dire un homme, et j'ai là-dessus les idées de ces beaux pays où la chaleur et la lumière nous éclairent et où l'on estime les gens pour leur puissance. Ses dernières idées de l'humanité sont fort belles et appliquées par elle d'une façon profonde, avec âme et conviction. Ce roman de *Lucrèce* est le seul où elle ait manqué à son élévation ordinaire, et peut-être a-t-elle voulu donner à *Nélida* une leçon d'abandon et répondre à son ton compassé. Elle est femme en plusieurs points autant que l'autre, mais elle a une grande âme et toutes les qualités du génie qui manquent à l'autre.

Non que je ne fasse pas cas aussi de Mme d'Agoult; femme du monde, elle a su aimer, elle a su tout quitter pour suivre le talent et la beauté. Des femmes qui sachent faire cela on n'en trouve pas

beaucoup, on en trouve peu même qui sachent le comprendre. Vous passiez près d'elle pour aussi fin qu'elle et un vrai coquin de coquetterie, *plus* que Bulwer, dit-elle.

En dépit de Leroux, il faut bien distinguer les individus, ne pas les confondre. Si Bayle avait su faire cela, il aurait évité bien des erreurs. Je voulais chercher la filiation des athées, et je n'avais *que* Bayle ici. *Que*, il ne faut pas dire *que*, car Bayle là est tout. J'ai vu vite que c'est cette filiation qu'il a lui-même suivie avec soin. Platon n'est pas chez lui, mais les athées y sont tous et forcés, car il appelle comme nous Spinosa un athée, mais Spinosa n'est point athée, et Bayle parle aussi du *Dieu de Spinosa*. Oui, il y a un Dieu de Spinosa, un esprit *étendu*, mais qui agit en tout, qui est puissant. Leucippe et d'autres admettent des atomes insensibles, mais Démocrite lui-même disait que les atomes étaient sensibles. Ils sont tous séparés par des nuances. Ils sont encore plus séparés par le génie. Aristote méprisait l'esprit de Xénophane. Bon! Il avait raison. Mais Xénophane va ouvrir un jour à ces idées que cherche Bayle. Et voilà Bayle qui s'étend sur Xénophane à perte de vue. Zénon d'Elée n'était qu'un bavard inepte. Bien! voilà Bayle qui s'y prend, car il penche à nier tout. Et nous, pauvres gens, qui cherchons la vérité, il faut d'abord rejeter ces imbéciles sur qui Bayle s'appuie tant. Voltaire ne fera pas assez son choix. Et voilà l'esprit humain mal engagé. Platon n'est pas chez Bayle, c'est tout dire. Et c'est

le plus grand esprit de tous. Ce n'est pas que Bayle soit athée, il est bavard et veut étonner et s'amuser, il est léger, il n'a pas de sentiment intérieur, c'est un esprit fort, mais brouillon, et qui bat la campagne. C'était bien le moment de lire Spinosa, car Pierre Leroux est spinosiste dans son dernier article que j'ai reçu. Il est en plein panthéiste. Dieu c'est l'homme, c'est l'univers, mais c'est aussi quelque chose. Il ne nomme que Leibniz avec ses atômes ou monades intelligentes, mais Leibniz, c'est Spinosa qui va éclore, tous enfants égarés de Descartes.

Vous jugez si l'article de Leroux est venu à propos et m'a amusée. Il lie tout cela avec sa *solidarité humaine* qui n'en a pas besoin, et il veut nous imposer des certitudes impossibles, comme si ses idées étaient des découvertes positives et désormais inévitables. La philosophie matérialiste veut devenir une religion, cela peut-il réussir? Tout pourrait réussir sans la liberté politique qui donne la liberté de la presse. La distinction des hommes et des autorités fait tout. Gardons-nous de confondre les Reines et les Comtesses, les Xénophane et les Platon, les Zénon d'Élée et les Descartes. Autrement on n'a plus de guides, on n'a plus de respect, on marche dans les ténèbres.

CXXVII

Herblay, mercredi, s. d.

Pour finir avec ces deux femmes profondes, je

vous dirai que Mme d'Ag[oult] m'a écrit d'un grand air d'indifférence que, dans les mille romans qui paraissaient, il importait fort peu de reconnaître tel ou tel personnage, et que les procès du jour étaient bien autrement importants. Cela ne rentre-t-il pas dans ce que vous disiez?

Votre lettre d'affaires est obligeante, précise, donnant de bons avis. J'avais déjà eu des doutes sur mon titre et mon sujet. Cependant, c'est aussi de l'histoire. Mais ajoutez pour surcroît de difficulté que mes idées sont l'opposé de celles de M. Thierry, et que, sans l'attaquer jamais, je ne vois rien de ce qu'il a vu. Non seulement ses aperçus me semblent forcés, mais faux. Cependant il n'est pas détrôné au sein de l'Académie où on lui rend plus de justice que dans le public, car dans le public on le met trop bas, puisqu'il lui restera sa science et son grand talent. Rien de si dangereux que vouloir faire des découvertes et étonner son public. Thierry est systématique et étroit, il a tout contourné et forcé. Enfin le catholicisme est à la mode et je suis toute pour la réformation. Mignet ne pourra le supporter. Voilà bien des choses. Mais je ne changerai rien, car je n'ai songé au prix qu'en voyant la médiocrité de M. Bazin.

Je pense d'ailleurs qu'il faudrait peut-être atteindre la moitié du siècle, 1850, pour savoir bien où nous serons alors dans notre science politique.

Gardez le petit cahier de Rodriguez, j'en ai un autre. Il y a dans l'ouvrage un long et important

développement du devoir et du but de l'institution des Jésuites. Il fait voir comment leur habit doit les introduire dans le monde et en faire des hommes civils, mais il ne prévoit rien de leur corruption, et il l'eût détestée. C'est exposé avec force et gravité.

Vos *Consolations* ont donné en beaux vers beaucoup des doux et saints préceptes du petit cahier. Aussi quelquefois en lisant vos lettres et vos grands systèmes des naturalistes, je vis et je dis : fiez-vous donc aux poètes!

Allez, allez, votre système de la nature ne conviendra jamais à cause de l'organisation humaine, de sa sensibilité, de son génie. La nature ferait quelque chose qui la dépasse, qu'elle ne peut comprendre.

Ce mot *nature* ne peut dire qu'une cause seconde, Bernardin de Saint-Pierre l'emploie souvent mal à propos, la *nature* n'est qu'un rouage, elle va, elle est stupide comme un mouvement d'horloge, elle a reçu dans son sein les combinaisons faites, mais n'a rien préparé, c'est une force aveugle comme le vent. Elle ne peut inventer ni l'amour, ni la volupté, ni la maternité. Allez, allez, les voluptueux seront toujours déistes, c'est là la plus grande raison des déistes parce que c'est là où l'homme voit le plus de délices et de combinaisons. Souvenez-vous de ce que Bacon disait des causes secondes, qu'elles déroutaient l'homme à la porte des sciences et lui fesaient douter d'un Dieu, où de nouveaux pas le ramèneraient impérieusement, en rattachant la chaîne des êtres au trône de Jupiter. C'est mieux dit que cela. En étu-

diant l'histoire, les barbares, le *Sensius*, on voit que le globe n'est pas très ancien, nous ne sommes peut-être que dans une de ses phases. Buffon, en parlant de l'arrangement *naturel* du globe, s'écrie tout à coup enchanté : « Il semble vraiment que Dieu avait préparé une terre pour y mettre l'homme, ne l'ayant fait venir que quand tout l'attendait. » Et il l'a fait venir, comment? Nous n'en savons rien. Et si on fesait un homme, comme s'y attend Mme d'Ag[oult], on fait bien de l'eau! cela ne donnerait pas les premiers éléments, ni les premières conceptions.

Excusez ce fatras, ô poète, c'est pour l'auteur des *Consolations*. Faites de la religion à la campagne, et basez-y votre foi sur la vraie base, vous savez.

CXXVIII

Herblay, 16 mai.

Si vous écriviez, monsieur, on vous écrirait, mais comme vous n'écrivez pas, on pense que vous profitez de votre temps pour Pascal et ses amis, et on ne veut pas vous interrompre.

J'ai lu, je ne sais où, que Nicole avait été le Rodriguez de la France. J'ai voulu voir Nicole, mais je ne l'ai pas trouvé à comparer à Rodriguez. Rodriguez est à la fois plus haut et plus bas. La sublimité de Rodriguez le fait admirer, mais que peut-on admirer dans Nicole? Un esprit froid le rendait propre à la

critique, mais les stupidités que pourrait faire excuser l'exaltation paraissent plus ridicules dans sa bouche raisonnable. C'est un peu le caractère de Port-Royal. Port-Royal a été plus bête que son temps. Il me semble que les Port-Royalistes sont les Girondins du catholicisme. Ils ont outrepassé la vérité pour être débordés par les Jansénistes, et ils ont la suffisance des Girondins, assez bien représentés par cette sotte et grossière Mme Roland, aussi rustique et lourde que les sœurs Arnauld; car cette bourgeoisie d'alors, il faut l'avouer, a quelque chose d'empesé et de repoussant. Il y a loin de là à vos bergères. Au reste ce rapprochement ne m'est pas donné par Lamartine (1) que je ne lirais que si on me le fesait lire de force; ce que j'en ai vu dans les journaux me suffit, c'est la suite de nos feuilletons ordinaires.

Je ne vous ai pas dit comme j'ai été indignée de *Lucrezia*. Quoi? allez-vous dire! celle des Tarquins? Non pas, celle de la Reine. Voilà des faits très curieux pour les femmes et les amants. Votre Marie livre au public un homme auquel elle avait à faire des reproches, mais dont le plus grand tort enfin était d'avoir cessé d'aimer, tort commun, mais la colère, la haine, la fureur du livre disait assez que la femme était encore sensible et blessée. Hé bien! Mme Sand, achevant d'immoler les pianistes, nous livre Chopin avec des détails ignobles de cuisine, et avec une froideur qui fait que rien ne la justifie

(1) Dans *les Girondins*.

comme son Sosie. Les femmes ne sauraient trop protester contre ces trahisons du lit, qui éloigneraient d'elles tous les amants. Nélida était excusable dans son transport, Lucrezia est sans excuse dans sa froide irritation. Et comme un si beau génie se laisse-t-il si mal inspirer?

Pour moi je trouve mon pianiste, c'est-à-dire mon ambassadeur, le plus grand des *ministres plénipotentiaires* (1). Il m'a envoyé de Madrid un gros paquet des papiers du Parlement sur l'affaire des mariages (2). Ses dépêches sont habiles, mais il me dit qu'on a supprimé les meilleures, et qu'on l'a fait aveugle pour ne pas paraître *sourd*. Voilà cette petite Reine qui joue à la course des chars comme aux Jeux olympiques. Voyez comme les femmes qui secouent le joug des maris ont d'avantages.

A propos, le petit mari que je destinais à Mlle Tristan vient de se marier à une jolie petite fille de seize ans, *poète*. Il est médecin à Montmorency et très heureux; vous voyez que mon idée n'était pas si mauvaise et valait mieux peut-être (d'après ce qu'on m'a dit) que le mariage que votre beauté a fait.

Donnez-moi de vos nouvelles quand vous en aurez le temps ou la fantaisie; vous savez avec quel plaisir on vous retrouve. Je n'ai pas été voir René; il

(1) Bulwer, qui fut ambassadeur d'Angleterre à Madrid, de 1843 jusqu'en 1848.

(2) Les mariages espagnols, à la conclusion desquels il s'était opposé, au nom de son gouvernement.

écrit qu'il ne se mariera plus, mais il va, je crois, à Passy (1), avec sa belle.

CXXIX

Herblay, samedi, 27 juin.

J'ai reçu une aimable lettre de vous hier, mais je n'y réponds pas ce matin, je vous envoie, pour vous amuser, une lettre qui me fait tomber des nues (1). Lisez! et dites-moi si Chopin et moi, on vous trompe. Je lui dirai si j'accepte sa justification, mais dites-moi avant si ce n'était pas l'opinion de tout le monde que la mienne? C'est bien vrai que c'est Mme d'Ag[oult] qui m'a dit tout cela, mais Mme d'Ag[oult] ne m'aurait rien dit, que j'aurais reconnu Lucrezia et son amant, même un autre! Vous n'aurez pas lu ce roman, mais qu'en avez-vous su, qu'en a dit ce Monsieur dans le journal d'hier? Enfin qu'en savez-vous? Moi, je me trouve simplette et perdue entre ces femmes profondes.

Elle m'a répondu courrier par courrier. Je lui fesais compliment sur sa fille et je lui disais que c'était bien la peine de m'écrire autrefois : « Il est malade et je m'en meurs. »

Vous me renverrez cette lettre, et ne la montrez pas trop.

(1) Hortense se trompait. Béranger nous apprend, dans une de ses lettres, qu'il ne connut Mme Récamier qu'au lit de mort de Chateaubriand. Chateaubriand allait donc à Passy (où habitait Béranger) sans Mme Récamier, à moins qu'elle ne restât dans sa voiture durant la visite.

(2) Cette lettre était de George Sand.

CXXX

Herblay, 8 octobre.

Avez-vous quitté votre chaumière, et ne savez-vous écrire des lettres aimables que de là ? Autrefois votre Marie me tenait au courant de tous vos nouveaux enchantements, mais je ne l'ai plus. J'ai été à Paris une fois, sans vous chercher, car je vous croyais absent. Où êtes-vous? que faites-vous ? vous préparez sans doute Pascal pour cet hiver et je l'attends avec bien de la curiosité. En fait de philosophie, il a paru un fort bel article de Leroux, il me semble. Ce sont des idées neuves s'il en fut. Sans doute en lisant Grotius et Montesquieu on demande, on cherche un droit, un vrai droit qu'ils ont laissé, prenant trop souvent le fait pour le droit. Leroux vient nous offrir ce droit idéal, l'a-t-il trouvé? En est-ce une partie du moins qu'il indique ? Sans doute son travail est grossier de forme et choque l'élégance, mais il y a des choses dignes de Platon dans le Dialogue, un sentiment d'humanité triste, tendre et profond. La Reine écrivait jadis à une femme qui m'a montré ses lettres : « Dieu a créé cet homme dans un jour de mansuétude ! » C'est charmant, et c'est bien vrai dans ce Dialogue. Cela s'appelle *le Carrosse de M. Aguado* (1), ce sont des ouvriers

(1) Cet ouvrage de Pierre Leroux fut imprimé à Boussac, sur les presses de la maison qu'il y avait fondée.

qui causent dans un cabaret, et l'un d'eux est Leroux.

Nous sommes en pleines vendanges. On me presse fort de me rapprocher de Paris pour l'hiver. Mon fils aussi, car le chemin de fer est à une lieue d'Herblay, par des chemins affreux l'hiver, et on nous a ôté toute autre voiture.

Donnez-moi de vos nouvelles, ne pensez pas qu'on vous puisse oublier plus que la Grèce ou l'Hymette. Je reprends le poète dans ces beaux jours, où je vais me perdre dans le bois.

CXXXI

Herblay, 11 octobre.

Prenez garde, vous, critique et penseur, de laisser passer de belles choses en votre temps, dont la postérité dira peut-être : « Et Sainte-Beuve ne les avait pas vues ? » — Comment les gens qui aimeront les Grecs et ces Dialogues qu'ont imités Machiavel et Cicéron ne s'intéresseront-ils point à ces Dialogues de nos jours où un cabaret rivalise avec le Portique de Traséas, et où, au lieu de ces pieds baignés dans l'Illissus que vous aimiez tant, nous avons ce monde de misère, et ces populations pressées qui descendent, non des barbares peut-être, mais des hommes vaincus par les barbares? Je vous enverrai un de ces jours ce Dialogue qui vous choquera par mille grossièretés, mais le fond sans doute en est beau, en est triste, en est profond.

Souvenez-vous un peu des plaintes de Joseph Delorme ; il était désintéressé, mais malheureux. Leroux est un curieux, je le crois, comme vous le dites, mais il a souffert aussi par des motifs touchants et qui affligeront de plus en plus tant d'hommes appelés de la pauvreté à la clarté du jour. La plupart, je le vois, sont des imbéciles, mais pour quelques Joseph Delorme, s'il en était encore, le travail en vaudrait bien la peine. Leroux jette à la société des idées neuves et profondes, en plantant des choux, en vivant d'une vie chétive et retirée, et s'il a reçu des services d'une amie illustre, j'ai vu dans les lettres de cette femme-là, comme elle avait fait difficilement accepter ses services, et j'ai su aussi autrefois par Béranger que Leroux avait refusé des places, des positions heureuses seulement par ses idées d'indépendance (1). Il faut lui tenir compte

(1) Nous avons, par extraordinaire, la réponse de Sainte-Beuve aux lettres d'Hortense sur le *Carrosse de M. Aguado*. La voici, telle que Jules Troubat l'a publiée dans les *Cahiers* de son maître.

« Je connais Leroux à fond et l'ai fort apprécié dans un temps. J'ai vécu presque deux ans avec lui, le voyant tous les jours. En 1830, nous fîmes *le Globe* ensemble, et je lui servais de plume, car la sienne alors n'etait guère plus taillée qu'un sabot. Mais il était plein d'idées et avait ce que j'appelais un *cerveau ubéreux ;* il ne s'agissait que de le traire. Je l'ai vu refuser ces places dont parle Béranger ; il aurait mieux fait de les accepter... Quand il se fit saint-simonien, c'est moi qui lui rédigeai sa profession de foi; il n'a fait qu'y mettre deux ou trois pâtés en y touchant. Je l'aimais, je faisais grand cas de lui, mais dans une certaine mesure, et non pas comme d'un dieu ni d'un révélateur. Or, c'est le dernier rôle ni plus ni moins qui le tenta, et toute son ambition s'y est tournée. Il s'est mis à endoctriner des femmes et des ouvriers, à avoir des dévots et des séides. Tous moyens lui sont d'ailleurs bons... Dès que j'ai eu avéré ce point, il n'a plus été pour moi qu'un charlatan chez qui le vrai et le faux s'amalgament selon les vues et les intérêts de la circonstance... Après cela, faites-moi lire son dialogue ; car, encore un coup, je reconnais à Leroux des idées et une certaine puissance confuse... »

de tout cela. Pour moi, il me semble qu'il dit beaucoup de bêtises sur la *Trinité*, sur le nombre 3, mais il a une pensée grave, dirigée haut, et une absence d'art curieuse dans nos temps, où la forme l'emporte si souvent sur le fond.

Dans ce beau Dialogue même, je croirais qu'il se trompe en appelant *droit idéal*, le *droit idéal de la propriété*. Et le droit politique, le droit judiciaire ? Sont-ils compris dans le droit de propriété ? Il dit avec originalité : *le droit à la propriété est sacré, mais non la propriété*, et il déroule de là toute une suite de vérités. Le sentiment de la misère (non pas celle sublime de Pascal) est dans ce Dialogue, quelque chose de neuf que Platon ni Cicéron n'ont pas dit, ni Machiavel, qui a senti la misère, mais sans la juger. Mme Rolland était dans la détresse. Leroux vient de l'appeler à Boussac avec ses enfants.

Passons à d'autres sujets. Si je vous avais cru fâché, je vous aurais écrit plus tôt, mais vous m'en dites de bien plus dures parfois, et je ne me fâche pas. Je me demande : si on était jeune et belle serait-on jalouse de cet homme-là ? Ma foi non, qui pourrait, qui voudrait être jalouse de l'auteur de l'article sur *Médée* d'Apollonius ? Cet article vous a perdu aux yeux de la passion et de la jalousie qu'on sent dans la jeunesse. Et si une femme, il est vrai, a manqué mourir de jalousie pour vous, c'est qu'elle était très neuve, très naïve, adorable elle-même. Il ne s'agit pas d'une personne, il s'agit de plusieurs personnes, on ne saurait où vous prendre, est-ce la

bergère, est-ce la jeune fille, est-ce votre belle Mlle Tristan qui a manqué mourir en couches ?

Je ne veux parler sérieusement, comme vous dites, d'aucune de ces belles avec vous. La plus sérieuse pour moi, c'est votre Marie, la vôtre, elle n'est pas à moi, elle est venue ici pour me questionner sur vous, m'apprendre toutes vos histoires.

Je chercherai votre article de *Rémusat*. J'ai rapporté ici *les Débats* de l'été, et j'y ai vu quelques articles de vous très bons, et un éloge de l'éloquence d'un homme que vous ne nommez pas, mais qu'on reconnaît. Vous êtes fait pour la politique, pour tout et pour toutes.

Adieu. Vous voyez cette petite Toscane devenir encore la première. Le père de mon second fils se trouve dans tous les honneurs, de la Consulta, de la commission législative. Il m'en écrit très gaiement, mais ils sont tous mécontents de la France, qui louvoie. Et Bulwer? J'appelle ces affaires d'Espagne *singulières* sans rien m'en expliquer (1).

Adieu, gardez-moi cette amitié à laquelle je tenais tant, mais sur laquelle je ne compte plus.

CXXXII

Passy, lundi, s. d.

Attendez ! attendez ! ne vous pressez pas d'admi-

(1) Allusion à l'insuccès de Bulwer dans son opposition diplomatique à la conclusion des mariages espagnols.

rer Leroux, car dès qu'il a dit quelque chose de bien, il dit une niaiserie ou une absurdité. Voici la fin du *Carrosse* (1), et je vous tiens quitte pour longtemps de cette revue.

Mais voyez l'inconséquence ! Il appelle, à propos de *l'égalité* du *Contrat social*, la révolution française la *sanglante application de cette erreur* (ce qui est trop sévère, car sans doute la révolution a été autre chose encore que cela) et puis il vous donne, comme résumé du *Carrosse*, du *sang* et les principes de cette révolution. Pourquoi du sang ? Pourquoi ce portrait ? je n'y comprends rien. Duquel des révolutionnaires Leroux a-t-il donc le visage ? Le savez-vous ? Malgré ces choses-ci, il me semble que sa doctrine sur la propriété est vraie. C'est une vue neuve, profonde, et qu'il faut partager désormais, en l'appliquant lorsqu'on pourra ; mais déjà *la loi des pauvres* en Angleterre est un peu cela. Car c'est du vrai pays féodal que partent les belles choses à cause des institutions politiques que Leroux ne comprend pas du tout. Il en est encore au *Contrat social* sans compter Burke, les Pitt, B. Constant, Mme de Staël, la Restauration avec ses écoles, etc., etc.

Et puis il appelle *droit idéal* le droit de propriété. Le droit idéal doit tout comprendre, c'est celui-là que cherchaient Cicéron et les jurisconsultes romains. Les Anglais ont basé le droit d'élection *sur dix livres sterling du loyer d'une maison*, quittant la propriété

(1) *Le Carrosse de M. Aguado.*

pour estimer le vote du citoyen. Ceci est très remarquable, les ouvriers ont pu être électeurs, mais Leroux n'en dit rien.

Je suis ravie de mon nouveau bois : beauté, grandeur, solitude, j'y passe la journée avec mes enfants. J'y lis Catulle que je ne connaissais pas. Que c'est charmant, que c'est beau ! c'est tout l'agrément romain tel qu'il existe encore dans cette ville si gracieuse et spirituelle toujours au milieu de sa grandeur.

Vous ne m'avez jamais cité le :

Verbosa gaudet Venus loquela.

Vous en aviez bien les occasions.

Voici Platon avec Leroux. Mais en parlant de J.-C., Leroux oublie cette parabole où J.-C. veut qu'on fasse valoir son argent et se trouve économiste, non comme Leroux, mais comme Adam Smith.

Rue de la Glacière, 1, Passy.

CXXXIII

Il me semble que je vous ai dit beaucoup de choses désagréables. Permettez-moi donc de vous complimenter sur ces articles charmants à propos des Grecs. Comme c'est plein de goût, de savoir et de grâce ! Ce sont les lettres comme les entendent les gens vraiment épris des muses. C'est un parfum, un amusement exquis où on revient toujours.

Quand c'est beau comme *Médée* (mais je crois que votre choix y fait beaucoup) vous êtes élevé comme le poète et entraîné comme lui; mais quand c'est subtil, oh! vous l'êtes aussi à plaisir. Il parle de moucheron, vous renchérissez et parlez *d'un cousin;* cela est-il dans le grec? Et puis vous parlez de *l'ongle*, est-ce élégant? Ces petites choses de Méléagre sont gracieuses, je conçois votre plaisir, mais ce n'est pas là où je vous préfère, cet homme vous tire trop à sa pente. Toutes les observations sur Agamemnon tué comme un bœuf sont excellentes; l'image voulait rabaisser le meurtre. Les genoux qui font mal sont-ils aussi bons? Il me semble que dès qu'on parle en vers il y a une élégance à garder. Les anciens l'ont indiqué par les Dieux du Parnasse; ces gens-là étaient fort élégants, mais *le doigt*, mais *l'ongle*, mais *la sueur*, mais *pourrir*, *gratter*, *gale*, ces mots-là ne se disaient guère chez les Dieux.

Dans ces *Adieux* et *Retour à la poésie*, pourquoi avez-vous été si pur, si sévère, si exquis, comme dans les vers à Patin, à Michel-Ange, etc., etc.? Je ne crois pas que Pascal, Tacite, Machiavel auraient jamais dit: « Le style me démange; » ils pensaient, ils étaient inspirés, ils atteignaient la forme vraie par où l'homme s'exprime dans les langues. Le reste est un jeu, propre aux riens, mais dans ce temps-ci, l'art l'emporte sur le fond, c'est le rebours des bons temps. Ces parties si belles et si précises de Bossuet que vous citez si bien (sur le libre arbitre) ne sont que les idées rendues parfaitement. Du moins voilà

ce qu'il me semble, car il y a une certaine audace à m'exprimer comme je fais devant un maître tel que vous, mais c'est parce que je vous crois le premier aujourd'hui que j'ose vous faire cette critique assez sotte et timide. Je le répète, on sent dans ces portraits un écrivain au-dessus de son sujet, qui s'amuse, qui perd son temps. Eh! monsieur, lui dirais-je toujours, travaillez donc plus fortement, faites ce que vous avez déjà fait ailleurs; ces petites bonnes gens seraient trop heureux s'ils occupaient des esprits tels que vous. Vous parliez bien de Pascal, de Montaigne, de Milton, de Bacon, vos coups d'œil sur tout ce qui est grand, en passant, sont dignes des meilleurs écrivains, allez donc au sommet puisque vous le pouvez, c'est un devoir quand on le peut. Port-Royal déjà n'était grand que par intervalle, mais c'est là où il était beau que vous êtes le meilleur, et c'est tout.

Il y a dans Mme de Sévigné quelques mots d'éloges sur ces Port-Royalistes où vous êtes, et leurs sermons ; les voulez-vous ? vous les rappelez-vous ? Je les ai trouvés l'autre jour par hasard.

Mme Hamelin, qui a lu vos *Portraits*, m'en parle, et dit que c'est charmant, fin, spirituel, mais elle trouve un peu d'apprêt. Adieu, je vous jette tout ce bavardage par une occasion (1).

Herblay, samedi.

(1) Sainte-Beuve a mis au pied de la lettre : « A garder. »

CXXXIV

Passy, mercredi soir, s. d.

Comme vous vous fâchez pour peu de chose, vous serez mécontent peut-être que je vous aie dit que votre esprit manquait un peu de fermeté quand votre caractère et votre conduite n'en manquent pas, et que vous êtes de ces hommes qui savent où ils vont et ce qu'ils font. Je ne voudrais pas d'ailleurs vous paraître tranchante et ridicule, et quand je ne suis pas entraînée à vous écrire par un sentiment vif, j'ai peur de votre esprit. Quand je vous lis je me trouve naïve de me livrer trop avec l'homme le plus fin et le plus piquant, le plus moqueur de ce temps-ci, et il me semble que je suis pour souvent ce pédant, ce lourdaud de votre article Nisard, Nisard enfin.

Quant à la malveillance ordinaire à tout le monde, vous ne m'en accuseriez pas pour vous.

> Ah ! Seigneur, que le ciel, j'ose ici l'attester,
> De cette loi commune a voulu m'excepter.

Je vous fesais l'autre soir une observation, non un reproche, car si on est incertain, c'est une qualité de le paraître, et peut-être la race de René aurait mieux fait toujours de ne pas croire par un parti pris. Ce qui sort de *Port-Royal* publié, c'est que vous êtes dévot et incrédule. Vous jugez ces Messieurs tantôt comme de leur bord, et tantôt comme

eût fait Lucrèce. Il y a telle petite note qui met tout en doute. Chateaubriand a gardé cette petite note pour sa maîtresse, mais votre maîtresse à vous, c'est l'étude, et à l'étude on dit tout, et l'étude est livrée au public. Béranger eût eu un peu de cela si l'idée de Dieu et du peuple n'eût vraiment saisi son cœur et ne lui eût plus permis le doute.

Aux gens qui vous lisent et vous cultivent, vous ouvrez bien des vues nouvelles. Ma jeunesse a été formée par Sampayo (1), un grand esprit au dire de ceux qui l'ont connu, mais un esprit dédaigneux qui, à part la politique et le sublime, ne voyait rien. Vous, vous êtes riche, vous regardez tout, vous entrez partout, vous animez même vos littérateurs du jour par des idées rattachées au mouvement présent, au mouvement passé, à ce qui est, ce qui devrait être, etc. On est occupé, charmé; si c'est parfois frivole, c'est que vous le voulez, et c'est toujours aimable.

D'ailleurs, les vrais croyants vous aimeront mieux incrédule que chrétien, parce qu'on ne vous croira pas vrai chrétien, mais qu'on vous croira incrédule vrai. Et puis dès qu'une foi est établie, elle est si vite gâtée; dès que l'homme précise quelque chose, il l'altère si bien que les sociétés auront toujours besoin des incrédules pour les redresser.

Bonsoir. Votre gros Nisard a voulu ici expliquer sa pensée, non l'excuser, puisqu'elle n'avait pas besoin d'excuse.

(1) Le père du premier enfant d'Hortense. Voir le premier chapitre de notre ouvrage sur elle.

CXXXV

Passy, mercredi soir [23 octobre].

S'il faut en croire Leroux, c'est vous qui l'avez insulté en parlant de sa poche vide. Avez-vous dit que son système est adéquat à sa poche? Vous n'avez pas dit « *traire comme une vache à lait* », mais c'est ainsi qu'il vous travestit. Il ne me semble pas pourtant prétendre que vous ayez pris vos idées de lui, mais que cet académicien venait traire sa vache seulement durant ce quart d'heure.

Vos idées et vos personnes ont trop peu de rapport pour comprendre autrement.

Vous ne vous occupez peut-être pas assez des questions qu'il traite. Voici Louis Blanc qui fait une histoire de ce côté. Moi je reste un peu hébétée; je suis dans la vieille mode. Mais enfin la société a marché jusqu'ici par une science ; les hommes ont été habiles et ils ont réussi à donner à ceux-ci la liberté de la pensée et du langage, et si nous marchons à une émancipation plus grande, tant mieux, mais le passé n'en est pas détruit. Ces gens-ci prennent un peu les accidents de l'industrie pour les malheurs du genre humain, mais dans nos campagnes on est heureux. Leur *fraternité* ira-t-elle plus loin que leur *égalité*, je ne sais, mais ils ne sont frères que de leurs partisans. Sans doute Voltaire, Turgot, Condorcet, etc., avaient des vues d'humanité au delà de

la liberté de la presse et des lois politiques, et ce n'était pas seulement la constitution anglaise que rêvait le XVIIIe siècle, mais les clubs, en adoptant les belles idées, les ont gâtées. Le peuple pousse les idées mais les gâte; il faut pourtant pousser les idées, et de là les folies.

Je fais rire Chateaubriand en lui expliquant ce droit à la propriété qui est sacré, et cette propriété qui n'est pas sacrée. On voit tout clair où cela mène, et cette vérité a son côté comique. Mais dites donc généreusement si dans cet article il n'y a pas des vues neuves, profondes et incontestables ?

J'ai achevé ce petit volume que j'avais pris à mon fils, de Tibulle et Properce. Catulle me paraît le plus piquant, mais Tibulle me plaît, et Properce me charme avec son éternelle Cynthie. Parlez-moi de ces amants-là ! Cynthie a peut-être été trop loin, en perdant même parfois sa dignité, mais qui ne voit que l'amour *humain* permet les infidélités, les retours ; c'est ainsi qu'on aime sur la terre. Ainsi on est à la fois les deux femmes que vous citiez, Béatrix et Warens.

On n'importune pas plus que l'une ou l'autre, et on revient aussi sublime que l'une, aussi ardente que l'autre. Comme au fond ces choses sont peu, et ne font qu'à la jalousie, l'infidèle pardonne tout. Aussi cet Anglais était né pour sentir s'il n'avait craint le monde et l'ironie. Je vais lui en écrire de Properce. Les Italiens sont en tout les plus éclairés des hommes. La sévérité fait qu'il ne reste rien dans la vie.

Ah ! mon Jupiter n'est pas sévère. Ce fut toujours le plus faible des amants. Mais c'est Béranger qui me l'appelle ainsi, ce n'est pas moi. Est-ce M. Loménie qui vous a donné ces détails? Je l'ai vu là, il ne me plaît pas.

Chat[eaubriand] a été pour moi jadis plein de soins, de bonté, d'une attention que peu d'hommes savent montrer, et j'aime à lui en témoigner ma reconnaissance. Il serait encore amusé si on lui présentait les affaires comme elles sont. Je lui dis que c'est lui qui préside les comités. Lisez plutôt M. Duvergier de Hauranne; Béranger s'est montré dans ces comités. Y verra-t-on les académiciens ? Nous verrons si vous jugez que c'est un devoir d'y paraître. Mais il faut y porter la santé du roi; les benêts, qui la repoussent ! Quelle santé? C'est sa santé constitutionnelle, que n'en jouit-il donc pleinement ?

Adieu, Properce, je vous assure que les *Adieux* et le *Retour à la poésie* me plaisent encore plus que ces talents.

Ils n'ont pas UN SEUL de ces accents-là ; ils ne sentent pas la mélancolie; ils ne cherchent pas la brise ni les plages désolées, vous avez un accent qui n'est ni de Catulle ni de Leroux.

On pense à vous en lisant ces poètes que vous avez faits nos amis.

CXXXVI

Passy, 2 décembre.

En parcourant d'anciens papiers de mon père restés chez Mlle de Savignac, je trouve ce petit mot de Chénier, qui envoyait des billets à ma mère pour l'Académie ; le voilà, si cela vous amuse, si non jetez-le au feu ; j'en ai d'autres, j'aurais mieux aimé vous envoyer l'écriture de son frère.

On parle déjà de votre volume dans le monde, et les grands hommes en savent à ce sujet plus que moi et m'en apprennent. On attend merveille parce qu'on dit que vous retouchez toujours. Pour moi, vous savez que je n'aime pas que le style *démange*, comme vous dites, et que la simplicité me plaît mieux, et les maîtres, en y revenant et regardant, ont en eux-mêmes beaucoup de négligences.

Vous auriez tort, il me semble, de prendre les objections de Voltaire au sérieux. C'est la guerre, c'est une guerre juste, mais les actes d'une guerre juste ne sont pas tous justes ; l'essentiel est de gagner la victoire.

> Tu vois, sage Ariston, d'un œil d'indifférence
> Le grandeur tyrannique et la fière opulence,
> Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés,
> Le monde est un grand bal où des fous déguisés
> Sous les risibles noms d'Eminence et d'Altesse
> Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.

C'est un discours, non pas sur l'homme, mais sur

l'égalité des conditions. Vous y verrez mes paysans d'Herblay.

Colin plus vigoureux et pourtant plus fidèle.

Je vois déjà que votre volume va plaire aux dames; l'article de *Rémusat* (1) m'y prépare. Hé bien, tant mieux, vous aurez un plus grand succès. Je suis charmée de ma nouvelle demeure, d'où je vais droit à la Bibliothèque; j'y revois, j'y corrige et j'y finis mon travail qui n'aura pas les parfums du vôtre. Voulez-vous les *Pensées morales* de Marie, qu'elle m'a envoyées, cela plaira à vos dames (2).

J'ai été charmée du moins de ce que vous dites de Cicéron. Gardez-moi, je vous prie, ces articles de Leroux, dont j'aurai besoin.

CXXXVII

Passy, vendredi soir [11 décembre].

Vous auriez pu voir l'autre jour que je ne vous adressais qu'une lettre déchirée, car je vous avais fait la *critique* de votre article *Rémusat*, mais en cachetant mes observations je les ai jetées dans mon feu, vous épargnant mes bavardages. Il y a

(1) Cet article de Sainte-Beuve sur M. de Rémusat parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1847.

(2) Ces *Pensées morales*, dont le vrai titre est: *Esquisses morales, pensées, réflexions et maximes*, parurent, en 1849, à la librairie Pagnerre et furent rééditées en 1880, chez Calmann-Lévy, avec une étude biographique et littéraire par L. de Ronchaud, mais elles couraient sous le manteau avant de paraître en librairie.

d'ailleurs de l'audace à critiquer un homme comme vous, et puis on doit vous épargner les lettres à lire au moment où vous achevez un volume et où vous allez trop fatiguer vos yeux. Mais j'ai été charmée de ce commencement sur ce moment de *pêle-mêle* et *d'à peu près*, — tout cela est délicieux.

Les objections de Voltaire me semblaient frapper plus sur l'objet de la foi que sur la foi même. Le sentiment de la *Sainteté* est un sentiment vrai, mais Pascal en fait une fable particulière, une application dont Voltaire devait se moquer. Il se moque en homme de parti, car il est poète, et, comme tel, comprend ce qui est exalté. En effet, Voltaire, qui se moque de Pascal, a parlé de l'Eucharistie d'une façon qui fait comprendre la manière dont Pascal mourant reçut l'Eucharistie. Quand Voltaire dit ce que c'est de croire qu'on a son Dieu dans son sein, quand il peint l'exaltation du catholique (je crois que c'est dans les *Mœurs des nations*), il montre qu'il pouvait bien comprendre Pascal. Je ne croyais pas le mot sur Cicéron de Sénèque, il est, je crois, rapporté par Gibbon, et c'est aussi beau que vrai. M. Le Clerc est l'homme de notre temps qui a le mieux parlé de Cicéron. Je ne sais si vous en aurez lu les notices, notes, préfaces sur les ouvrages de Cicéron. Cela m'a semblé tout à fait beau, fin, élégant et savant avec une indulgence intelligente et une vraie connaissance du sujet.

Pour ne pas vous faire venir si loin, je vous verrai, si vous voulez, à Paris chez mon fils, où j'irai par-

fois rencontrer quelques amis en sortant de la rue du Bac.. Mignet m'a dit la même chose que vous pour ce prix (1). Et je lui demande alors quelqu'un de ses mille prix d'*utilité*, de *bêtise* pour ma petite *Histoire de Florence*, dont mes amis de Florence m'écrivent des éloges que je n'oserais répéter. Vous allez vous écrier : C'est trop mal imprimé, et il y a trop de négligences, mais le prix n'est pas pour l'imprimeur, quoiqu'il soit bon pour l'imprimeur de l'ouvrage sur *les Saxons*, comme vous disiez ; oui, les Saxons, puisque les Saxons, c'est l'*habeas corpus*, c'est Pitt, c'est la politique même.

Je vous en ai bien trop écrit, moi qui veux ménager vos yeux.

Donnez-moi donc des nouvelles de Libri, est-ce vrai qu'il est sérieusement malade? les Italiens l'accusent de faire les articles des *Débats* sur l'Italie ; vraiment ces articles n'ont pas assez d'esprit pour qu'on l'y reconnaisse.

Ma sœur (2) m'écrit de Rome que les transports qu'excite le Pape ont un caractère de gravité et d'exaltation contenue, inconnu à nos peuples profanes. Tout se termine par la bénédiction, et un profond silence. Ceci rentre dans notre Sainteté. Que n'est-ce la vraie!

(1) Un prix à l'Académie française. Je ne sais si l'*Histoire de Florence* fut couronnée, en tout cas elle en était digne.
(2) Mme Gabriac.

CXXXVIII

Passy, samedi soir [19 décembre].

Bien que je ne veuille pas vous écrire beaucoup quand vous devez ménager vos yeux, il faut pourtant que je dise au poète qu'étonnée de lui voir m'écrire l'autre jour que Lucrèce était peut-être plus fort ou hardi que Virgile, et que ceux de ce second temps égalaient les premiers, j'ai lu l'autre jour ce cinquième livre de Lucrèce que vous me citiez.

Et moi de rire et de dire : Voilà les poètes ! comment ces hommes-là pourraient-ils être amants constants, ils ne sont pas même fidèles à Dieu !

Ce cinquième livre est très beau, soit, l'imagination en est grande et brillante, mais quel fonds pauvre, quelles basses conclusions et qu'on va mal se moquant des peuples en s'égarant plus qu'eux.

« Je vois partout l'intelligence, la combinaison, dit Lucrèce en termes magnifiques, mais je la nie, elle sort toute de la pierre et du bois. »

Ne m'écriviez-vous pas cet été qu'en retrouvant le grand air et la nature, tous les doutes s'en vont et qu'on est croyant dans les champs? Pourquoi ne m'avez-vous donc pas fait vos réserves sur ce cinquième livre qui est raisonné aussi bêtement que raisonne M. Littré? Les gens un peu vifs sur Dieu ne sont pas si tolérants. Vous approuveriez Bacon de dire que les esprits déroutés d'abord par les causes secondes

reviennent à la cause première en voyant que la chaîne de tout tient au trône même de Jupiter. Hé bien, disons donc : les faibles esprits s'arrêtent aux causes secondes et s'y fracassent, mais les forts esprits n'oublient jamais la cause première et s'y tiennent fermement.—Et M. de Humboldt, si incrédule, ne va-t-il pas tout à coup se demander si le secret de Dieu ne serait pas dans ce côté de la lune que nous ne voyons jamais? Il avait devant lui l'immensité pour croire en Dieu, il va se tourner dans un côté de cette petite misérable lune! C'est là une naïveté commune à tous les athées.

Si vous dites que vous n'avez voulu louer Lucrèce que comme poète, vous aurez tout réparé, mais alors il ne sera pas grand poète, vrai poète, ému par la tendresse, par le côté divin des choses, et on préférera toujours Virgile et le pieux Énée, qui n'a vaincu l'amour que par les Dieux.

C'est ce que font sur la terre les gens sensibles. A nous autres, femmes, il nous faut un homme ou un Dieu, et quand Dieu cesse de s'offrir à nous sous les traits d'un homme, il vient intellectuel et calme et nous parle dans la solitude. Mais que faire avec Lucrèce ? Ce serait un néant de l'intelligence et de l'humanité.

La question n'est pas de savoir si l'on est immortel, et on peut, comme Confucius, se contenter et s'enchanter d'une existence terrestre. Mais la question de lumière ou de ténèbres, d'horreur ou d'enchantement, est une intelligence présidant à tout. Or nulle

femme, nulle mère ne peut la nier, il ne faudrait avoir ni sens ni entrailles, n'avoir connu ni les délices, ni la maternité. C'est la mère qui conçoit le mieux le Dieu père. Que les hommes en jugent à leur façon, mais j'ai plus foi en Virgile qu'en Lucrèce.

Voilà ce qui sort souvent de vos lettres et de vos écrits : un esprit étendu, juste, excellent, fort, hardi, épuisant la matière qu'il traite, mais manquant de fermeté, ne concluant qu'en l'air.

Je vous le dis, et peut-être je me trompe, ce que je dis est peù de chose, mais nous allons vous voir à Pascal.

1848

CXXXIX

Passy, jeudi 6 janvier.

Je voulais vous répondre quand j'aurais lu votre *Chevalier* (1), mais je n'ai pu le chercher encore, et j'en reste sur les très aimables folies de votre lettre avant de lire les siennes. Un charmant article de vous, bien digne du vrai rossignol (2), m'a fait demander Théocrite à la Bibliothèque. Mme Sand nous fait aussi du Théocrite dans *les Débats*, mais du Théocrite en sabots.

Ce soir, je suis lasse des historiens, non pas du Tacite et du Hume, mais des historiens de l'Académie. Je cherche et je me dis : Ces histoires sont très bien faites, savantes, exactes, animées, que leur manque-t-il ? Je crois que c'est l'élévation d'esprit. Tout se peint, se répète dans l'intelligence de ces

(1) *Le chevalier de Méré ou de l'honnête homme au XVIIe siècle, Revue des Deux Mondes*, du 1er janvier 1848.

(2) Allusion à l'article de Sainte-Beuve sur *Virgile et Constantin le Grand*, par M. Rossignol, paru dans *les Débats* du 28 décembre.

hommes; ils ne choisissent pas. M. G... vous donne les paroles du Roi Charles Ier, les paroles d'Essex, les niaiseries de tous, eh ! qu'importe? Est-ce ainsi que Tacite et Hume, les deux premiers historiens, antique et moderne, se délaient dans les bassesses ? Ils prennent ce qui est viril et ce qui fait penser, ce qui émeut ou instruit le lecteur. Les autres vous font boire toute une rivière. On a parlé d'art, de drame, personne ne réclame l'élévation d'esprit.

Mais je ne veux pas vous passer mon ennui de ce soir. En cherchant autre chose, j'ai trouvé les mémoires de la duchesse de Nemours, qui m'ont fait relire quelques-uns de vos *Portraits*. Sa méchanceté m'a un peu rappelé à Mme de Longueville. J'ai trouvé aussi par hasard des mémoires de la famille Arnauld. Ce vieux d'Andilly était un mauvais père, et quel sort! Je crois que le Cte de R..., en l'appelant et le flattant, se moquait bien de lui et surveillait le duc d'Orléans.

Avez-vous fini avec Voltaire ? Je pensais, l'autre jour, que le favori de Voltaire était un *saint*. C'est Confucius; celui-là, il ne lui reprochait pas une sainteté pure et déiste. Je vous envoie pour vos étrennes deux pensées de ce saint-là, dont la plus longue surtout vous plaira.

Adieu, je vous garde une de ces amitiés chrétiennes que Saint-Cyran appelait un *rehaussement* de la charité ; et je dis comme David : Seigneur, mon bien ne va pas jusqu'à toi, mais à ces personnes distinguées en qui je mets tout mon plaisir.

Mon fils a dû vous porter *Marie* (1).

CXL

Passy, 4 février.

Où est Rodriguez, Herblay, le silence des forêts pour vous écrire ? Vous direz : « Voyez-vous tant de monde au bois de Boulogne ? » — Non je n'ai ici ni la ville ni la campagne, mais j'ai mon fils plein de journaux et plein d'affaires, avec le naturel de Sampayo qui se déclare, un enfant qui ne pense qu'à la la politique ! Il me raconte que sa petite maîtresse, pour le retenir la nuit, lui prépare les journaux du soir,et quand il dit : « Je vais lire les journaux », elle les lui présente avecsonbeau sourire. Sa politique est violente, je le modère, il n'admire pas tant que moi Guizot qui n'est pas sauvé encore (mais tout ce qu'il a dit a été bien habile.) Vous avez raison pourtant de ne pas encore avoir là une politique de votre goût, mais on y marche, il faut le temps ; toute la crainte est que la liberté ne vienne faire perdre la liberté.

Je n'ai pu encore avoir votre *Théocrite* (2), on n'a rien à Passy que le journal du jour. Je le trouverai à Paris. Si vous sortez, dans huit jours je vous verrai chez mon fils, j'attendrai que vous me disiez que vous êtes guéri et que vous sortez.

(1) Ses *Pensées, réflexions et maximes.*
(2) Sainte-Beuve publia trois articles sur Théocrite, dans *les Débats* des 11 novembre, 2 et 16 décembre 1846.

Je n'ai pas vu René depuis longtemps. Béranger est venu me voir, il y a huit ou dix jours. Ces poètes ne pensent qu'au style; il me reproche d'estimer fort le style de Thiers. Je ne sais si j'estime son style, mais je déteste son histoire. Béranger dans l'histoire ne voit que le style, la *ceinture*. Voilà les poètes. Aussi il craint d'écrire en prose. Un peu de négligence, des cheveux tombant par leur poids, seyaient à Mme de Warens, voyez ce qu'en dit Rousseau ; mais vous n'aimez pas les Warens, vous voulez des Béatrice.

Hé bien, Chopin part? On ne peut donc regretter ses amants. Que savez-vous de lui? La Reine est-elle à Paris? Le *Champi* a-t-il du succès ? Faites lire les *Pensées morales* (1) à vos maîtresses, et puis vous me les rendrez pour une dame.

Parlez-moi de votre santé, vous serez toujours charmant dans le monde, Béranger dit que vous y allez beaucoup ; c'est cela qui vous fait mal. Vous parler des écoles ? Ce volume finira donc tout Port-Royal ? Alors vous irez au roman !

Bonsoir, il est minuit, tout le temps se perd dans un pays libre. Mais quel amusement qu'une science jouée sous nos yeux, en dialogues spirituels ; quelques-uns agissent, mais tout le monde jouit.

(1) De Mme d'Agoult.

CXLI

Passy, lundi soir [8 février].

En vous écrivant l'autre soir, je me suis rappelé que vous aviez jugé le style de Thiers, et, recherchant ce que vous avez dit, j'ai vu que Béranger pourrait vous reprocher aussi d'avoir été trop favorable.

La question m'intéresse comme historien, petit historien moi-même, car je vois que les poètes et les gens du monde ne comptent dans une histoire que le style. Or, Sismondi et presque tous les historiens de nos jours ne supporteraient pas un sévère examen. Mais j'oserais dire : Voltaire non plus. Et si vous le prenez de bonne foi, vous lui trouverez beaucoup d'incorrections, non pas à la façon de Sismondi, mais à la façon de Thiers. C'est bien facile, quand on n'écrit pas de longs ouvrages, de venir attaquer le style des longs ouvrages. Le monde ne marcherait pas et on ne saurait pas les faits, si chacun écrivait avec la précaution de Béranger. Vous, historien dans Port-Royal, je ne sais comment il vous juge. Mais ceux qui veulent étudier, écrire et publier, doivent se prémunir contre ces jugements précipités qu'on écrit mal, ou qu'on imite les anciens, etc.

Thiers a publié une histoire qui, comme homme politique, il me semble, le déshonore. Un homme politique qui écrit ces choses-là est perdu ; c'est Jules

Janin transformé en historien. Ce n'est pas que l'Empereur soit trop loué, il l'est mal, c'est un poème épique écrit civilement, c'est un demi-Dieu vanté de travers. L'Italie est jugée avec impiété. Enfin il me semble que l'Empereur, rendu là burlesque et ridicule, eût dû déchirer le livre avec indignation.

Hé bien! voici Béranger qui ne voit dans ce livre qu'un mauvais style. Le style, au contraire, semble, comme vous avez dit, simple, agréable; ce n'est pas le style qui est faible et léger, c'est le fond.

Il y a des qualités héroïques, il y a des enchantements de peuples, il y a des ravissements de la gloire qui justifient assez les hommes d'épée, mais venir prendre au sérieux leurs plans mobiles, leur vanité sans bornes, leur étourdissement *humain*, vous avouerez que c'est être plus emporté, plus extravagant que le héros. C'est le héros moins son génie et son ivresse.

Du moins, voilà mon impression, d'autant plus sincère que cette histoire seule a changé mes espérances pour l'avenir de Thiers et mes sentiments pour lui... Rien de dramatique ne peut désormais le relever. Pourquoi Hume et Tacite, chez les modernes et les anciens, sont-ils admirables, c'est que rien de pareil n'est chez eux, c'est qu'ils sont profonds, vrais, artistes, si vous voulez, mais fesant hésiter à dire ce qui est le plus beau ou de leur fond ou de leur façon.

Vous ne me direz pas que c'est une prétention inouïe de juger ces hommes, car je jette un cri qui

m'est arraché, je le confie à l'homme le plus littéraire de mon temps, c'est une impression ; si je me trompe, avertissez-moi, mais quand vous parliez de Napoléon comme d'un aventurier selon l'histoire de Thiers, vous disiez le mot, mais c'est un aventurier sublime. Thiers ne le présente ni aventurier, ni sublime. Mais il faut que je m'adresse à Béranger lui-même et que je me moque de lui sans abuser du voisinage ; je lui écrirai en badinant là-dessus, mais il fait payer cher le moindre trait à son adresse. Je le pensais en l'écoutant sur mille sujets, petits et grands ; comme la race de René est différente de cet homme-là ! Elle est sans doute moqueuse, mais doucement, et combien délicate, combien juste, sincère et bienveillante !

CXLII

Passy, lundi soir [15 février].

Je reçois une lettre de vous qui me rappelle que quelquefois, en lisant vos *Portraits* (où une admiration trop prompte a été remplacée souvent par une critique poignante), je me disais que cette envie modérée et ordinaire, dont vous êtes exempt, pouvait être parfois pour la critique un préservatif. Il ne s'agit pas d'une basse envie, mais de cette envie qui fait qu'on veut savoir bien si un homme a gagné ses éperons.

Vous voilà pour Thiers sur la pente des enchante-

ments. Mais n'allez pas si loin; songez à ce mot d'*orchestre* dont vous avez ruiné d'un coup V. Hugo. Croyez-vous-en, vous-même, il y a de l'*orchestre* dans tous nos gens, c'est-à-dire le contraire du beau pur. Pensez que vos premières critiques de Thiers subsistent en dépit de la suite; et pour moi ce septième volume (que j'ai lu et relu attentivement) est pire que les autres. Car l'Empereur y devient un vrai bourgeois [illegible] comme dans ses conversations avec Talleyrand. Ce n'est plus l'émule de Turenne, de Gustave-Adolphe, de César, c'est un pantin; et c'est là [illegible] l'admire le plus, ce qui rend la chose au dernier point ridicule! Pitt est jugé à faire pouffer de rire l'Angleterre. Il n'était pas *organisateur*. C'est ici la clarinette dans l'*orchestre*. Qu'est-ce que cela veut dire? Blackstone ne saurait que penser? Heureusement Rome, ni l'Angleterre n'ont connu les *organisateurs*. Pitt, en soignant l'Irlande par des discussions sublimes, et s'occupant des Indes, l'a été autant qu'on peut l'être dans un pays libre. Thiers semble ignorer Pitt, sa hauteur, et sa savante politique. Austerlitz est beau, mais c'est contre tous nos principes d'aborder l'art de la guerre quand on l'ignore; et il faut voir comme Marmont et les capitaines parlent de ces *livres d'avocat*. Je vous accorde tout le reste, le style, l'administration, l'agrément, mais, ô Pascal, est-ce là ce qui constitue la grandeur? Je vous renvoie à vous-même.

J'ai reçu une lettre fort triste d'Espagne où l'on (1)

(1) *On*, c'était Bulwer.

est malade. Voici ce qu'on me dit des affaires là : qu'il n'y a qu'impunités, que des fripons s'y vendent les ministères dans la nuit, sans vouloir tenir les accords au jour, ce qui est l'affaire du moment.

Et vous ! on n'a jamais vu tant d'esprit de part et d'autre. Les banquets ont été extravagants, mais on ne peut céder honorablement à la police dans un pays libre. Cicéron a fait un *devoir* de la résistance. Nous y sommes. Tout le monde a tort et tout le monde a raison. Voici des jours charmants. L'esprit du pays emportera tout, comme fait enfin l'esprit de l'Italie. Guizot s'est trop trompé avec ses vingt ans pour les constitutions de l'Italie ! mais redoutons pour nous les *organisateurs*. Qu'ils brillent dans les conseils de village ou les tavernes,

> Ainsi brille la perle au fond des vastes mers,
> Ainsi meurent aux champs des roses passagères
> Qu'on ne voit point rougir, et qui loin des bergères
> D'inutiles parfums embaument les déserts.

J'ai trop aimé Thiers, je l'ai cru trop éclairé. Béranger dit que c'est moi qui me suis trompée, mais que Thiers n'a trompé personne. Vous subissez le charme que j'ai subi, prenez donc garde à vous.

Et que dites-vous de votre Lamartine et de sa simplicité ? Il vient d'écrire l'histoire des Girondins et il est un Girondin. Il les a étudiés sans rien comprendre à leur histoire. Cela n'est-il pas excellent ?

Bonsoir. Il faut avouer que ce pays de France est bien aimable.

CXLIII

Passy, mercredi soir, 17 février.

Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux jours.
Vous m'allez voir encore, ô verdoyantes plaines,
Assis nonchalamment au bord de vos fontaines,
Un Tibulle à la main, me nourrissant d'amours.
Fleuve de ces vallons, là, suivant tes détours,
J'irai seul et content gravir ce mont paisible ;
Souvent tu me verras, inquiet et sensible,
Arrêté sur tes bords et regardant ton cours.
J'y veux terminer ma carrière ;
Rentré dans la nuit du tombeau,
Mon ombre encor tranquille et solitaire,
Dans les forêts cherchera le repos.

Tout cela est pour vous dire que je vais bientôt quitter Passy. Ne vous verra-t-on jamais ? Je serai demain jeudi, de 2 à 4 h., chez mon fils. Je ne vous l'ai pas dit, vous croyant malade, mais enfin je vous le dis, car si vous étiez guéri, ou rayonnant, ou entraîné, venez. J'ai averti Mignet, mais il sera peut-être trop dans la politique.

C'est rue du Petit-Bourbon, Saint-Sulpice, n° 18.

CXLIV

Passy, 15 mars.

J'ai trouvé votre *Théocrite* et je l'ai lu avec enchantement dans un moment où il faut se borner à la nature, à la poésie, heureuse borne qui est dans

les nues. Vous faites entrer à merveille dans ces sujets ; et dans ce que vous faites même en vous jouant il y a toujours un peu de profondeur.

Vous ne m'avez plus écrit; êtes-vous trop occupé, trop surpris, trop distrait ? Vous ai-je dit des bêtises ? J'avais écrit à Thiers pour lui exprimer mon intérêt. Il m'a répondu en me racontant sa nuit du 23, disant qu'il n'est point hostile, qu'il se retire dans la vie privée, et verra les événements en poète. Mme Sand est bien différente, elle est ravie, mais sans un espoir trop prochain, me disant que si on ne sait pas encore trop bien comment vivre, on saura comment mourir. De Madrid on m'écrit que c'est fort beau; je crois bien, il doit être content. On entend des choses de toutes les couleurs. Il faut bien rire, on est française, et tout répond ici au caractère national. Je n'ai vu d'assez content que Béranger, mais c'est une susceptibilité, non de vainqueur, mais de vaincu; je ne le verrai plus dans ce moment. Il se défend d'ailleurs d'avoir part à rien, et je le crois sur ce point.

Parlons de Théocrite, non pas amoureux comme Tibulle, vous en marquez bien la différence. Ah ! les muses, il faut l'espérer, ne sont pas mortes.

Nous serons charmés du moins de voir P. Leroux à l'Assemblée.

CXLV

Passy, 21 mars.

J'ai bien regretté de ne pas vous voir ce jour où vous êtes venu, je suis arrivée un moment après. Je vous indiquerai bientôt un jour qui ne soit ni jeudi ni mardi, avant mon départ, je suis encore ici pour deux ou trois semaines.

Croyez-vous donc que la Princesse de Clèves soit si loin? Je ne le crois pas. Mais René ne pourra pas dénigrer ce qu'il avait jadis rêvé. Que ces braves gens établissent du moins pour jamais quelques principes de bonté et d'humanité qui fassent que la société future les compte et les aide davantage. Des tribuns? un parti du peuple? Pourquoi pas? Il faudra qu'on soit pour eux de bonne foi.

Vous êtes bien vite ébranlé, ô Tityre! On m'écrit de Florence que la vieille Germanie a l'instinct que la France va déborder en Europe, qu'elle se presse contre l'Italie. La France redeviendra France et grande en dépit de tout.

CXLVI

Passy, mercredi 22 [mars].

Voici que j'irai à Paris vendredi, chez mon fils. J'y serai à deux heures et demie en sortant de la rue

du Bac. Venez-y si vous pouvez. Nous causerons et vous me donnerez vos idées.

A vendredi donc.

H.

CXLVII

Passy, mardi soir, s. d.

En réfléchissant sur ce travail de Leroux que je vous ai envoyé, il faut avouer qu'on ne trouve pas cela si bien qu'on avait cru. Sans doute, le sujet est profond et il est traité d'une manière profonde, mais d'une manière fausse au fond. Car Dieu a donné les choses sans doute à tous les hommes, mais il les a données au prix du travail. Conquérants, marchands, tous ont obtenu au prix du travail. La politique est une science, un travail, remis à l'esprit de l'homme; Dieu nous a donné des affaires, des droits compliqués; des multitudes répandues sur la terre ont marché par les talents d'un petit nombre. Leroux vous séduit et vous entortille, mais ses principes d'humanité restent à part et toujours beaux.

Laissons cela, et dites-moi plutôt dans quelle idylle de Théocrite, il aime *de tenir dans ses bras sa maîtresse en contemplant la mer de Sicile?* Est-ce point vous qui avez fait dire cela à Théocrite? Je l'ai lu et relu sans trouver ce passage. Il me semble que Tibulle aussi est parfois d'une oisiveté à vous

charmer, et Leroux dirait que voilà des propriétaires sans travail.

N'êtes-vous pas amusé de ces discussions? M. Molé a eu un beau jour contre M. Guizot, peste! quelle affaire! M. Guizot s'est montré le lendemain digne qu'on lui pardonne bien des choses. Mais c'est toute une politique de ruses, où le Roi joue, je crois, tour à tour tous les cabinets étrangers, avec une mollesse dans la manière qui est aussi de l'habileté. Les banquets étaient devenus si extravagants qu'ils ont donné raison au gouvernement. Que de bonnes gens aussi simples que M. de Lamartine, qui a confondu, dit-on, Robespierre avec votre Théocrite.

C'est vous, je crois, qui avez mis ainsi Théocrite à la mode. La Reine a fait un essai qui va nous donner une littérature en patois, comptez-y.

Je voulais voir si vous ne trouveriez pas ces *Pensées morales* (1) fort prétentieuses, mais vous n'en avez pas reçu cette impression.

Vous avez fini *Port-Royal* et vous auriez voulu y mettre votre drapeau, celui du vrai Port-Royal, en même temps que du libre-penseur, qui comprend tout. C'est une belle ambition, c'est un illustre drapeau, monsieur, et nous serons charmés de voir le monde continuer de vous l'accorder. On a parlé dans *les Débats* de ces écrivains qui se mettent dans des coins, cherchent des coins, mais de là voient l'univers; c'était vous qu'on désignait, ai-je pensé.

Dites-moi si votre santé est rétablie. Vous mène-

(1) De Mme d'Agoult.

rez la vie du monde qui vous fatigue. Bonsoir, amusez-vous.

J'oubliais de vous demander : quel malin propos de Béranger y a-t-il donc? Je ne sais ce que vous voulez rappeler : est-ce Jupiter? Je ne me fâcherais pas pour cela. Je ne suis point fâchée, mais je crois qu'il n'aime guère les voisinages. Il faut respecter ces farouches. Je le verrai en quittant Passy, qui ne me plaît que pour l'hiver.

CXLVIII

Passy, vendredi, s. d.

En arrivant ce matin du fond de la Bourgogne, je lis un petit mot de vous dans *les Débats*, auquel je ne comprends rien. Mais s'il y a en France un mérite républicain dans la vraie et belle acception du mot antique, un mérite réel, et complet, et modeste, et dédaigneux de toute intrigue et de tout bien matériel, c'est certainement vous. Je l'ai entendu dire par tout le monde qui vous rend justice.

La Bourgogne est en l'air. Les châteaux de Bazoche et de Chatellux ont été attaqués par des bandes avinées de paysans. M. de Bazoche a été contraint de signer la cession d'une partie de ses bois, et, comme je traversais Avalon, la garde nationale et la troupe de ligne se préparaient à marcher pour défendre le château de Chatellux d'où le comte et le

marquis sont absents. On demande aussi là une cession de bois avec menace d'incendier le château; c'était hier jeudi qu'on devait venir chercher la réponse de M. de Chatellux absent. D'autres propriétés moins riches ont été de même attaquées. La province est consternée et menace de refuser l'impôt. Cependant elle ne serait point hostile à une République sage et modérée, et elle voudrait la voir organisée par la gauche. A Clamecy, où j'ai passé, on disait que M. Dupin serait nommé malgré une grande brigue contre lui.

J'écris ces détails à Béranger pour le modérer, et son Dupont de l'Eure dont la province croit l'esprit affaibli. On a peur, on n'ose pas même parler, mais je savais bien les rassurer et leur ouvrir la bouche. J'ai causé avec des gens de toutes sortes.

Les châteaux sont en péril, mais les fermes sont tranquilles et délicieuses. Quel riant pays ! quel peuple intelligent ! J'en suis charmée. Vous m'aviez dit des choses qui me feraient trouver tous les lieux charmants, cependant je n'en crois rien, et je suis sûre que vous ne quitterez ni Paris, ni rien.

CXLIX

Lundi, 3 avril.

Je serai après-demain, mercredi, chez mon fils, seule, si vous venez à 2 heures, et peut-être avec votre Marie, si vous venez tard, ou avec Didier, etc.

Je crois que je vais retourner à Herblay en attendant d'autres arrangements. Herblay fut toujours mon port, heureux s'il devient le vôtre? Mais tout va s'arranger bien, je crois, pour le pays et pour chacun. La Pologne me réconcilie à la République.

CL

Herblay, lundi, 10 avril

J'ai reçu hier de M. Ant. Passy presque courrier par courrier un mot très aimable qui dit qu'il ne comprend rien à votre affaire, et qu'il est d'autant plus difficile de donner des renseignements sur ces fonds qu'ils étaient à la disposition *du ministre seul* (1). Il dit cependant que si vous vouliez bien lui faire l'honneur d'aller le voir, peut-être que, dans la conversation, il pourrait retrouver quelque souvenir qui vous serait utile. Vous le trouverez tous les matins rue Pigalle, n° 6.

Je m'étais bornée à dire très peu de chose, me bornant à ce que vous avez indiqué, car avec vous je crois qu'il faut beaucoup craindre de faire plus que vous ne voudriez, je n'avais nullement parlé d'une conversation entre vous deux, c'est lui seul qui la propose, et j'avais parlé comme si vos amis s'occupaient de ceci plutôt que vous. Si vous ne voulez pas voir M. Passy, vous pouvez vous en dispen-

(1) Allusion à la fameuse affaire des fonds secrets, dont Sainte-Beuve prétexta pour donner sa démission de bibliothécaire à la Mazarine.

ser, mais c'est un excellent homme, et il pourra vous mettre sur la trace. Peut-être il ne veut pas écrire, mais dire les choses. Mais il ne me dit pas cela, ni rien de plus que ce que je rapporte.

Nous sommes ici depuis deux jours. Notre déménagement seul ressemble à la révolution, mais hors cela, nous ne trouvons ici que repos, verdure et oiseaux qui chantent.

CLI

Herblay, dimanche 14 avril.

Venio ad Piræa, in quo magis reprehendendus süm, quod homo romanus Piræa scripserim, non Piræum. — Je trouve cela ce matin dans Cicéron qui me donne occasion de revenir sur ce *felices agricolas* que j'ai jeté l'autre jour, je crois, dans une lettre à vous, et si ce n'était pas vous, je ne le relèverais pas. Ce n'est pas *felices*, mais *fortunatos*. C'est la question du moment, et il faut savoir ses vers.

C'est la question du moment, car avec un peu moins d'heures de travail (et on a déjà commencé) le travail manuel convient même à l'homme d'esprit. Si Pascal eût été à la fois géomètre et paveur,

Il vivrait, et sa vie eût comblé nos souhaits.

Vous vous êtes plaint un jour d'avoir à soulever de gros livres dans votre Bibliothèque ; j'ai remarqué cela qui sortait de mon système ; si vous eussiez manié

un peu la bêche, vous eussiez eu une meilleure santé, et cela ne nuit à l'esprit que poussé à l'excès. Mais nos paysans ici ont chacun leur degré particulier d'intelligence, et le plus intelligent en général est le plus laborieux, le plus intéressé, celui qui pioche le plus.

Je voudrais pour remède à beaucoup de vos beautés souffrantes, d'aller laver à la rivière et visiter la vigne. Je disais cela à la Reine en opposition à sa pitié du peuple, et elle m'accordait que j'avais raison, mais que le peuple ne sentait pas son bonheur.

Ce n'est pas de son bonheur pourtant que nos réformateurs parlent au peuple. Mais sans doute les travaux sont trop inégalement départis : les uns ont la campagne, l'innocence et la joie : les autres la ville et les ennuis, avec des travaux presque toujours méconnus. Port-Royal-des-champs avait trouvé quelque chose de cette saine répartition de travaux, car plusieurs de ces MM. prenaient même la pioche.

Il est vrai que le peuple souverain se compose dans ce moment d'une poignée d'ouvriers des villes, et que nos trente millions de campagnards ne comptent pas. S'ils comptaient, nous en serions encore à Saint-Louis. Voilà la difficulté. C'est pour cela que Burke dit bien que les affaires humaines ne sont que difficultés. Lamartine ne voit rien partout que de simple et de clair, et il parle à faire rougir ce portefaix rival de Thiers, qui doit être un grand homme. C'est pousser la bêtise et la fatuité jusqu'à l'indécence, mais qui peut s'étonner de voir l'eau tiède faire mal au cœur ? Pourquoi Barbès et les gens de courage

qui voudraient la guerre et le renversement des traités de 1815 ne portent-ils pas Thiers à la Chambre ? Ils auraient un organe. Barbès a de bonnes choses à dire sur l'extérieur, mais il ne sait pas parler. Thiers reprendrait la question des traités et des frontières, et cette fois nul Roi [ne serait] là pour le jouer. La question sera emportée, et que la gloire nous console d'avoir perdu la doctrine. Faire une révolution pour redevenir plus plat qu'en 1840, c'est inadmissible, et quand les Francs sont bouleversés, il ne faut pas les tenir au camp de Clovis.

Vous n'avez pas l'idée de l'enchantement de cet endroit à la première verdure de la forêt, et avec un jardin en fleurs. Je ne crois pas d'ailleurs que vous quitterez jamais Paris. Pourquoi donc ? Vous êtes fort aimé d'une partie des vainqueurs. Tout ira de mieux en mieux. Ce n'est pas aux concitoyens qu'on en voudra, c'est à l'étranger ; tout tombera sur la Prusse et le Rhin. Le Rhin ! le Rhin c'est le cri barbare. Vous serez un des modèles de la Société future : le savoir avec la modestie, une fortune petite, une grande richesse morale, beaucoup de livres, peu d'embarras, la science sans oppression du peuple. Vous n'avez pour répondre entièrement à mon idéal que ces gros livres à soulever et une pioche parfois. Puis un peu plus de mépris des villes et du monde, un peu plus de vaste mer où tout est confondu, un peu moins de Louis XIV et de Lafayette, de Sévigné, toute sotte espèce, quoique aimable, égoïste, vaine, petite et basse

Basse n'est pas trop. Voyez leur conduite avec cette pauvre Mlle de Grignan, qu'on fait religieuse pour la frustrer de son héritage, et cette autre fille qu'on sacrifie aussi au jeune M. Q. Mais celle-ci, c'était sacrifier sa fille et soi-même; l'autre c'était manquer de probité et d'humanité.

CLII

Passy, 23 avril.

J'avais fait de point en point ce que vous m'aviez dit, êtes-vous donc mécontent? M. P [assy] vous a-t-il déplu? — J'ai reçu une longue lettre de son frère, la plus sombre du monde sur nos événements, mais la science se confirme par des erreurs passagères, et jamais les doctrinaires n'eurent de si beau triomphe que ce suffrage universel dont ils avaient signalé toute l'absurdité.

Ecrivez-moi, ou je vous croirai fâché. Pensez qu'Herblay rayonne de lumière et de verdure. Bientôt nous serons au milieu des lilas défleuris.

Pensez-y comme un asile à la pensée et à l'étude. Etes-vous ce matin aux élections?

CLIII

Herblay, 4 mai.

Bien que j'aie retrouvé mon silence et ma solitude, je ne vous écris pas, je respecte votre occupation et

vos yeux, et comme vous n'écrivez pas vous-même, je crois que vous aimez mieux qu'on vous laisse un moment de repos pour Pascal.

On croyait que la pensée allait disparaître du monde. On voyait les barbares inonder son domaine. Hé bien, non ! La pensée renaît ; elle s'alimente des événements, et cette démocratie vous fait revenir en arrière, à Athènes, à Florence, à Louis XIV. On comprend mieux le pourquoi des choses. Les Jacques mêmes s'éclairent d'un jour nouveau. La science en sortira raffermie, les convictions plus profondes — surtout, dit *le National*, pas d'éloquence à l'Assemblée. — Je le crois bien. J'ai perdu ma grande consolation, la nomination de P. Leroux.

L'Europe croit que le Sainte-Beuve de l'Assemblée, c'est vous, et elle félicite l'académicien.

Venez-vous dans votre chambre ici ? je vous la garde quand vous la voudrez, la vue en est magnifique, mais si vous trouvez la maison trop bruyante, et les enfants, on en trouvera de plus silencieuses, mais ici la vue est digne d'un poète. Mon fils va et vient de Paris, et ma vie est la même que toujours avec Machiavel et Platon.

Gibbon s'occupe toujours de Bayle, n'est-ce point Bayle en dépit du vrai génie de Bayle?

CLIV

Herblay, mercredi [21 mai].

Si vous aimez Burke, vous le trouverez dans ses *Essais* politiques qui disent le contraire de ce qu'on nous prêche, car ils ne sont que la fleur des écrits de ces grands politiques, recueillie dans les lectures sans fin de la campagne.

« Du moment, dit-il, que vous diminuez quelque chose des droits de l'homme, de celui de se gouverner soi-même, et que vous souffrez qu'on y apporte quelques limites positives et artificielles, aussitôt toute l'organisation du Gouvernement devient matière de convenance. C'est là ce qui rend la constitution d'un Etat et la distribution équitable de ses pouvoirs, l'objet de la science la plus délicate et la plus compliquée ; c'est là ce qui exige une connaissance si profonde de la nature humaine et de ses besoins, de toutes les choses qui peuvent faciliter ou empêcher les différentes fins qu'on se propose par le mécanisme des institutions civiles... Les gouvernements simples sont souverainement défectueux, pour n'en rien dire de pis, etc., etc. »

C'est là qu'il distingue le pouvoir du peuple de sa souveraineté. Son pouvoir est grand s'il veut ; c'est un torrent, mais sa souveraineté n'est que dans la justice et la prudence, la prudence, la première des vertus, dit-il, et qui n'est pas propre au peuple. Il

n'a donc point de souveraineté. Je quitte ce sujet qui me plaît trop et m'amuse à reprendre devant notre burlesque assemblée. Cependant, il y a eu, dans Barbès, quelque grandeur à demander de reconstituer la Pologne en faveur de l'héroïsme et de la beauté seule ; c'est une belle idée, portée par des fous, mais ce faible gouvernement pourra-t-il maintenir la bassesse de Louis-Philippe ? Je ne le crois pas. Thiers saura-t-il, pourra-t-il s'emparer du parti de la guerre ? Mais ces gens mêlent tant de folie à leur générosité que cela fait pitié. Lamartine est venu pour donner un nouveau lustre à Guizot, à son langage serré vraiment d'homme habile, à sa manière ferme et concise. A-t-il payé l'autre pour cela? Il lui doit une reconnaissance infinie, le poète s'est noyé dans le ridicule et le fatras (1).

(1) Sainte-Beuve ne croyait pas, comme Hortense, à l'habileté de Guizot. Voici ce qu'il lui écrivait au mois de mars 1848. C'est encore Jules Troubat qui a publié cette lettre dans les *Cahiers* de son maître (p. 79).

« Vous m écriviez l'autre jour de Guizot qu'il était *bien habile;* vous me parlez aujourd'hui de sa *flexibilité.* M. Guizot n'était rien de tout cela, et, ce qui l'a perdu, c'est précisément, avec un esprit si supérieur, de n'être point habile, d'être roide, d'être antipathique, comme d'autres sont sympathiques. de n'avoir à aucun degré le sentiment de l'opinion publique et populaire, et de l'irriter sans cesse. Il y a longtemps que M. Molé a caractérisé la politique de M. Guizot *une politique à outrance :* nous en recueillons les fruits. — Les hommes que j'ai loués et dont j'apprécie tant le jugement (M. Molé, etc.), ne sont pas de ceux entre les mains desquels un Etat périt ; ils peuvent manquer de force et de fermeté ; mais ils ne manquent certes pas de prévoyance qui de tout temps a fait faute aux doctrinaires, à cette secte douée entre toutes

D'une intrépidité de bonne opinion...

Enfin, la chose est faite, et l'on n'a plus le choix. Chacun a fait autre chose que ce qu'il voulait, et la plupart trouvent qu'ils ont réussi. On voulait pousser Guizot dehors et le mettre à la porte : mais il s'est trouvé que cette porte où on le poussait était une fenêtre.

Cette garde nationale qui vient des départements donne un grand éclat à ceci, et on devra peut-être à cette révolution un esprit public excellent. Nous en sortirons bien, j'espère. La gauche, qui avait tout fait, reprendra l'autorité, le pouvoir restera à l'intelligence à qui Dieu l'a destinée. Ne remettons pas un Roi trop tôt ; essayons un peu du moins la République ; voyons ce qu'elle sera et si nous devons reprendre un Roi, que ce soit la vraie, l'antique monarchie avec la liberté. Je vois pourtant que la branche cadette retrouve l'espoir.

Les premiers auteurs de nos folies ce sont ces historiens sans fond, sans grand esprit, ces hommes d'art et de talent que vous louez trop, vous qui n'eûtes jamais leurs erreurs, vous dont le coup d'œil est toujours juste et profond, et qui seriez le meilleur politique si vous vouliez. C'est M. Thiers avec Danton, c'est son école imbécile qui a fait ce parti du peuple. Que Thiers nous sauve du mal qu'il a fait, qu'il dirige la République, mais ne se laisserait-il pas trop emporter encore.

A l'Ecole fataliste, vous disiez que les principes auraient pu courir et se heurter de bien des manières. Et vous appelez cette histoire de Thiers *la carte de route des générations qui sont encore en marche.*

et l'on a sauté de trois étages là où l'on ne comptait descendre que d'un ou de deux degrés. On est tout étonné du saut et de ne pas s'être fait plus de mal. On se tâte, et l'on n'a qu'une forte commotion et un très grand étonnement. Nous qui sommes poètes, c'est-à-dire des oiseaux sur la branche, et qui ne tenons à rien, nous acceptons le monde comme il tourne, et je ne conçois pas bien en quoi j'ai pu vous scandaliser... »

Vous disiez trop vrai. Mais gardez-vous d'aller trop louer son *Histoire de l'Empire*, qui a le même défaut, point de jugement, point de vues, point de hauteur ni de justesse, tout pris du bas, dans la rue. Vous qui voyez tout autrement et qui êtes si sévère, quand les enchantements ne vous saisissent pas, n'allez pas louer ces sources d'erreurs. Les anciens (ceux qui sont restés) n'ont jamais fait de telles fautes. Tout un peuple les paie. Les documents de Buchez ont été rassemblés sous ces fatales et fausses inspirations, et Lamartine a traduit dans son fatras le livre de Buchez qu'il a avalé jusqu'à la lie. Ces talents, qui se laissent prendre au faux, sont les plus dangereux. Et vous, critiques, ne faiblissez pas.

Thiers dans la politique s'est beaucoup formé, et c'est sans doute un homme important pour son pays et le meilleur et le plus aimable du monde. Mais en connaissant ces messieurs, la France pourra s'en servir sans se laisser trop aller. L'Angleterre a formé son esprit public au milieu des corruptions ministérielles, nous, nous formerons le nôtre dans les luttes des Francs, ce n'en est que plus honorable (1).

Je vous avais écrit que c'est une nation qui s'amuse, etc., etc. Les lettres se perdent donc, car le *fortunatos agricolas* était à vous ! Je vous disais que vous étiez le vrai modèle d'un républicain, avec votre grand savoir, votre peu de dépense et d'oppression du peuple, etc., etc.

(1) Sainte-Beuve a encadré d'un trait à la plume tout ce passage, comme pour montrer qu'il était de l'avis d'Hortense.

Eh bien, dans ce dernier chapitre, vous êtes-vous placé entre Epicure et Port-Royal, incrédule ou dévote? J'attends avec impatience Pascal. Et vos bonnes feuilles? Je ne crois pas que vous quitteriez Paris; on n'y consentira jamais.

J'ai des lettres de Paris, des détails magnifiques sur nos troupes diverses. M[me] H[amelin] m'écrit qu'on se croyait au 18 Brumaire et qu'on demandait: « Où donc est Bonaparte? » Elle les trouve si incapables qu'elle les croit châtrés (1).

Adieu, bon courage, le passage de Bacon finit la *Dignité des sciences*, vous le trouverez à l'avant-dernière page; il y en a beaucoup de tels sur l'Ecriture.

Ce dimanche matin. Voici le beau temps qui revient pour vous attendre ici.

CLV

Herblay, dimanche, 4 juin.

Il m'est venu une idée pour vous, en voyant les Bibliothèques de Versailles, Trianon, etc., etc., passer au ministère de l'Instruction publique. C'est que, donnant pour motif votre santé, vous demandiez au ministre le changement de votre Bibliothèque pour celle de Versailles. Vous serez sans doute moins payé, mais vous aurez du loisir et le château de Ver-

(1) Sainte-Beuve a encore encadré ce passage.

sailles. Si vous ne voulez pas faire la demande, on pourrait donner l'idée à Jean Raynaud de vous le proposer. Ainsi vous resteriez dans une position agréable. La République ne peut laisser dans l'ombre les talents. Si on envoie Em. Arago ambassadeur, tous les hommes de mérite doivent être ambassadeurs. Vous savez mon idée à ce sujet. Il est vrai que mon ambassadeur (1) n'est pas fort bien traité dans ce moment; je crois que le plus grand tort est à lord Palmerston, homme fort petit.

J'espère que vous allez venir ici avec vos bonnes feuilles, et avec le beau temps qui va reparaître. Vous verrez si Herblay vous plaît, il m'a paru plus charmant que jamais.

Je ne peux penser, comme vous dites, que la civilisation baisse; c'est un moment à passer, ce n'est rien. On va nous remettre un Roi trop tôt, avant que nous n'ayons seulement essayé de marcher; il est vrai que si nous ne pouvons marcher sans tomber, le mieux sera de rester debout.

Votre lettre m'a bien amusée à la fin, elle est dans votre caractère, mais les gens plus graves aiment beaucoup cet âge de la pleine force et de l'indépendance. J'y avais rêvé d'avance et du milieu des passions, et il a réalisé ce que j'en attendais. On est tout près encore des sources pour s'inspirer.

Adieu, pensez à mon idée de Versailles, cela ne serait-il pas agréable?

(1) Bulwer.

P. S. — Je voulais voir quelque chose sur Montaigne, j'ai repris *Port-Royal;* c'est certainement plus fort et plus pensé que personne ne fait de notre temps, et il y a bien peu d'ambassades pour cela. Ah! si vous vouliez être, je ne dirai pas toujours sérieux, mais toujours sans frivolité ou sans concession à ces dames!

CLVI

Herblay, 29 juin.

J'avais pensé comme vous : plût aux Dieux que ce Général (1) eût une pensée de derrière! Chose bête! les Républicains et leurs chefs sont en prison, leurs instruments sont renversés, et les gens de Louis-Philippe, rétablissant tout le passé, maintiennent la République qui empêche que rien ne puisse réussir. Un général du Roi préfère la mort au renversement de cette plaisanterie. Mais est-ce au désert qu'il a appris ce beau langage et qu'il a pris cette élévation qui nous commence une République? Voici donc dans ce gâchis un éclair de beau; c'est le général qui est poète et qui sait parler, qui a le nerf et l'éloquence. Cela va-t-il durer? J'ai eu ici tous les détails par les deux partis, car nous avons des combattants gardes nationales, et d'autres réfugiés. C'est bien la France. C'est léger, sans suite et, excepté les clubs,

(1) Cavaignac.

ces braves gens ne savaient ce qu'ils voulaient, et il ne s'agissait que de causer pour s'entendre. Nos réfugiés ne savent pas pourquoi ils ont combattu ; ouvriers du faubourg Saint-Antoine, on leur a demandé un coup de main, un coup de fusil, ils l'ont promis, mais d'abord ils voulaient s'entendre avec la mobile ; ils élèvent une barricade en l'attendant ; la mobile arrive ; ils veulent parler, la mobile tire ; ils sont furieux et se défendent. Ils se vantent d'en avoir beaucoup tué. Ce sont les barbares sans plus de réflexion ni de religion. Les gardes nationales vous racontent qu'au premier rappel, croyant qu'il s'agissait de défendre la République, elles n'ont pas voulu marcher, mais qu'elles n'ont pris les armes que quand elles ont su qu'il fallait vaincre la *République sociale !* Elles ont donc raffermi la République, seulement parce qu'il fallait renverser la République sociale ! Quelle confusion ! que de bêtises ! voilà où devait vous mener le gouvernement le plus incapable qui ait, je crois, jamais paru sur la terre. S'il n'est pas mis en jugement par la Chambre, la garde nationale veut l'accuser. Ce serait juste, ce serait bien. Il faut là un procès vengeur, il faut que Ham, qu'ils préparaient, soit pour eux ; et pour le reste un exil et un pardon, car le peuple n'est pas comptable des folies où le Gouvernement même l'a poussé. Mais s'il est un peuple peu fait pour ce grand essor de licence, c'est celui-ci, puisqu'il tue en badinant. Mais ne dites pas que nous ne sommes pas faits pour la liberté, une liberté doctrinaire et réglée. Tout peuple est fait pour la

liberté, c'est la civilisation : des excès passagers ne détruisent pas la vérité éternelle.

Je ferai votre commission, mais je crois que vous ne quitterez ni Paris ni la Bibliothèque. Vos amis vont rentrer ; tout va se remettre ; on ne peut se passer de la gauche ; nous sommes en pleine réaction. Légers et guerriers, prenons notre parti. De ces convulsions nous sortirons plus instruits, plus convaincus. Les Doctrinaires triomphent, et la restauration brille d'un éclat auquel on n'avait pas rendu justice. Cependant je préférerais Louis-Bonaparte à Henri V, et il arrangerait tout, il me semble, avec M. Thiers.

Je regrette que vous n'ayez pas été ici durant ces événements, lisant vos bonnes feuilles. Nous n'étions occupés que de Paris. Mon fils était ici à mon grand contentement et avec la commune, sous les armes, mais ce village est hors de route et je n'ai rien craint. Nous avions un garde-mobile à Paris, il n'a pas été tué et arrive ce matin. Le peuple égaré rentre et se faufile dans ses maisons ; ainsi ont fait nos réfugiés. Et Leroux ? Il a tenu la Chambre attentive, mais qu'a-t-il dit ? J'avais reçu il y a quinze jours une lettre de Nohant, fort désenchantée. Je l'ai envoyée à M. Thiers, car il était question de lui. Elle avait cru voir l'âge d'or, l'égalité parfaite, elle revenait d'un songe dont ces jours-ci l'auront tirée plus violemment.

Adieu. Vivent la liberté, Royer-Collard, Benjamin Constant, et la vérité !

La voiture d'Herblay, c'est le chemin de fer du Nord. On part pour Herblay à 8 h. du matin, 10 h. 1/4, midi 20 minutes, 3 h 1/4, 5 h 1/4, 8 h 1/4, 9 heures du soir. — On vous laisse au débarcadère d'Herblay, et, en suivant tout droit, vous venez ici ; si je savais le jour, j'irais à votre rencontre. La campagne à présent est fraîche et charmante pour marcher.

CLVII

Herblay, 1er juillet.

Je vous envie ce travail forcé de *Port-Royal*, car ce temps-ci est le plus ennuyeux du monde, et du moins vous y échappez. Vous ne pourriez étudier librement, mais, contraint par un libraire, par un devoir, vous revenez au beau malgré vous. L'étude libre, comme est la mienne, ne suffit pas, elle est sans cesse interrompue par les événements, et ces événements sont si grossiers, si stupides, si dépourvus d'idées, on en est si dégoûtée que la vie ennuie ! L'horreur du sang n'a qu'un jour, puisque le combat n'a qu'un jour, et il y a si bien plus de bruit et de vanteries que de mal, qu'on n'est pas fort émue. Le mot *admirable* devient le plus ridicule du monde. Des scélérats, divisés en deux bandes, se sont tués vaillamment, et si les ouvriers avaient su que les mobiles seraient contre eux, ils disent qu'ils n'auraient rien tenté. Ce mobile d'Herblay est venu me

voir, je l'ai connu enfant, il y a dix-sept ans, il m'a dit des choses affreuses, les mobiles tuent pour le plus léger motif, ils parlent comme des gens abominables, et on a vu un ouvrier *profiter* du moment pour tuer son père ! Que vous dirais-je ? Ce garçon m'a paru au-dessous des brutes ; les ânes, les cochons, les oies se connaissent entre eux, et leurs luttes ne sont pas mortelles.

Tout cela est fatigant et va toujours jusqu'à l'ennemi. J'ai mon fils qui ne lit que les journaux et ne parle que de cela ; le curé nous envoie ses journaux ; nous avons les nôtres, c'est un concert de bêtises. Un discours de M. Guizot nous donnait un jour charmant ; les idées étaient étendues, le langage devenu serré et excellent ; tout avait de la portée et de l'attrait. On y pouvait rattacher ses études par quelques côtés. Ici on est empêché de tout par rien.

La cause de Leroux est encore la seule qui m'intéresse, celle de l'humanité, mais elle est prise ici à rebours.

Heureux vous donc, que vos travaux forcent à les suivre, et qui revenez au beau en dépit du canon ! Heureux vous, de traiter des questions de sainteté et de pureté au milieu de ces bassesses, et de voir Pascal encore, du sein de nos folies ! Voilà ce que je vous envie, et si j'avais votre volume, je vous suivrais sans effort. Je le recevrai comme un bienfait dans ce temps-ci, et il sera un bienfait pour beaucoup de monde.

Je vois ici des lenteurs sans fin ; je voudrais cette

ferme dont je vous ai parlé, m'y retirer en attendant les beaux jours, y travailler à la fortune en paix, y étudier la nature, etc. On reste un pied en l'air, sans prendre part à rien et sans solitude. Vous viendrez peut-être dans notre ferme. Mes essais politiques ne sont plus du moment, mais ils reviendront pour moi avec la politique. Je fais autre chose, mais comment n'être pas distraite ? Je vous envie, vous qui avez mené votre barque au port à travers la tempête et qui aurez fini (1) dans un mois ! votre ouvrage restera quand tout ce qui nous ennuie aujourd'hui aura disparu sans retour. Et déjà il va nous en reposer et nous en console. Ah ! comme la république des lettres est différente de notre République !

CLVIII

Herblay, lundi, s. d.

« La perfection abstraite des droits, dit Burke, est leur défaut pratique... En vérité, dans cette masse énorme et compliquée des passions et des intérêts humains, les droits de l'homme sont réfractés et réfléchis dans un si grand nombre de directions croisées et différentes qu'il est absurde d'en parler comme s'il leur restait quelque ressemblance avec leur simplicité primitive. La nature de l'homme est embrouil-

(1) Fini, non. Sainte-Beuve ne termina son *Port-Royal* qu'en 1857, et c'est seulement le tome III qu'il publia en 1848.

lée, les objets de la société sont aussi complexes qu'il soit possible de l'être; c'est pourquoi un pouvoir simple, dans sa disposition et dans sa direction, ne peut convenir ni à la nature de l'homme ni à la qualité des affaires. »

Voilà des paroles profondes et belles. Nous en sommes à l'opposé. L'Assemblée ne va faire que du simple, du superficiel, du léger, du niais et du périssable. Le simple, c'est ce qu'on demande; du simple en politique ! que c'est bête !

Mais pourtant ils ont un principe vrai, celui de l'humanité. Cette amélioration du sort de l'homme, c'est une bonne idée. La Reine voulait qu'on donnât au laboureur la poésie de sa situation; c'est le *Felices agricolas*.

Voilà M. Riaux dans ces lectures du soir; bien peu d'ouvriers resteront à ces lectures. On n'étudie que par exception, mais la douceur des mœurs peut être partout. C'est l'aristocratie qui la donne, et la France l'a perdue avec sa noblesse, même sa politesse, et nos paysans sont plus rudes que sous Louis XIV.

Votre lettre est très belle, vous dites bien : nous sommes dans l'anarchie, mais il me semble que chez une nation légère et démocratique (et l'un suit l'autre) il ne faut pas prendre les choses très gravement. Il faut se mettre au ton du pays. Si vous devez passer quelques années à la campagne et dans la retraite, ne vous en inquiétez pas, votre santé s'en raffermira merveilleusement, vous trouverez avec enchantement

la science méconnue, et j'ai vu toujours ces avenirs sévères devenir riants. Pour moi, je m'amuse de ces nouvelles questions. Le peuple propose toujours la loi agraire; nous verrons. Cabet et son voyage en Icarie sont ce qu'il y a de plus risible; c'est l'âne de la fable. Mais si Ledru-Rollin change de ton et vante la modération, nous pouvons espérer un peu de bon sens, du moins pour le moment. Leroux n'est pas nommé, et cela m'ôte un grand plaisir. Quant à Thiers, je regrette qu'il ne soit pas nommé, mais pourquoi? Seulement parce qu'il en avait envie, car j'aurais voulu que ces Messieurs, en remerciant les électeurs, disent que leur conviction monarchique les empêchait d'organiser la République, mais non de former des vœux pour la France. Cromwell et sa République ne purent recruter que six lords dans toute l'Angleterre, et les La Rochejacquelein, et les La Rochefoucauld brûlent d'organiser notre République. C'est une nation qui s'amuse.

Hé bien, ne nous affligeons pas. Vive l'amusement! c'est là le vrai cri au fond des autres.

Je suis bien curieuse de vos *bonnes feuilles*. Donnez-nous un peu de sainteté, un peu de religion, un peu de vie intérieure au milieu d'un bruit si bête et grossier. Votre livre viendra bien à propos. Je lisais hier des paroles qui m'y ont fait songer.

CLIX

Herblay, samedi.

Vous avez été un peu malade ? Est-ce pour cela que vous tenez si mal vos promesses ? Je n'ai eu ni *bonnes feuilles* ni vous, et votre visite ici reste un rêve. Vous parlez même de *m'envoyer* votre volume dans dix jours ; vous ne venez donc pas encore ? Vous parlez de projets. Depuis que je vous ai vu juger le plus grand ennui et le plus rude malheur de se retirer à la campagne, j'ai fort désiré de vous voir rester à Paris, et les événements ont secondé mes vœux, car pourquoi quitteriez-vous une position agréable, quand, dans peu, tout sera rentré dans l'ordre, dans l'esprit, et, je le crois, dans la monarchie ? Je ne m'étonne pas de la capitulation de Milan dans de telles circonstances, et je ne trouve pas les Lombards à blâmer. Depuis la capitulation de Paris, les grandes villes capitulent, c'est la guerre de civilisation. Ils comptaient sur nous, nous irons pour tout recommencer, car je ne crois pas les négociations possibles, à moins, cependant, que Vienne ne soit trop embarrassée.

J'ai eu ici une visite de Damas-Hinard, républicain de la veille, mais bien dégoûté. Il n'arrive que ce qu'on devait attendre, et il n'y a que les républicains de surpris. On pouvait craindre des événements bien plus malheureux.

Dites-moi si vous voyez Thiers et s'il lit *le Carrosse de M. Aguado*.

S'il ne le lit pas, ce n'est pas ma faute, il m'a dit qu'il le lirait volontiers, mais je ne sais s'il lui est parvenu. Ce travail fait comprendre ce que Leroux voulait dire l'autre jour avec sa *vraie* propriété.

Je reste un peu socialiste, socialiste-royaliste, c'est-à-dire humanitaire avec Leroux et politique avec Royer-Collard. Il faudra bien admettre ce que le socialisme a de bon, mais ce ne sera ni Ledru-Rollin ni Proudhon.

Vous ne m'écrivez plus, vous ne dites rien, je suis fort curieuse de vos projets. J'espère que ce n'est pas pour quitter la France. Ne faites rien d'imprudent à ce sujet, nous aurons pour *Président* un ami, comptez-y, ou un Roi, dont il sera le premier ministre. Et vous voilà ambassadeur!

Je crois que le mien (1) va arriver. Vous avez donc renoncé à Oxford (2)?

Je voudrais bien lire votre *Sainteté*, j'en ai besoin aussi pour un travail. Je suis retournée à la littérature, j'en ai retrouvé les charmes, on n'a d'esprit que chez soi dans ce moment, tout est bête au dehors.

Parlez-moi de vous, et dites-moi ce que vous faites et apportez donc le volume vous-même. Je vous croyais au *Marais* (3); passez-vous donc toute la belle saison en ville? C'est cela qui vous rend malade.

(1) Bulwer.

(2) C'est la première fois que nous entendons parler de ce projet de voyage de Sainte-Beuve. Décidément, il était bien en peine de lui en 1848.

(3) Chez M. Molé.

CLX

Herblay, 22 août.

Mon fils était encore hier *hôtel du Rhône*, si vous voulez y envoyer le volume à son nom ou au mien, et dire qu'on le lui garde pour son prochain voyage, il y a là une demoiselle fort obligeante qui le prendra. Je le ferai chercher aussitôt, car j'ai grande impatience de le lire. Mon fils me dit que l'aspect de Paris est *tremendo*, mais je ne suis plus la dupe de cet aspect. Ces gens veulent se faire peu de mal, on tire le canon... contre les murailles ; les généraux périssent, mais pas les soldats ; les chefs sont des poltrons et se vendront tous pour de l'argent. Je les entends d'ici crier vive le Roi ! Il paraît que tous ont sali leurs mains, et que Lamartine même ne peut plus dire comme Pitt : « Mon cœur est aussi pur que mes mains. »

Vous avez vu tout ceci plus en noir que moi. A tout prendre, le pays jusqu'ici s'est bien tiré de cette échauffourée. 89 était une révolution ; 1848 est une échauffourée. Ce grand fleuve rentrera tout d'un coup dans son lit, chacun voudra sauver son argent et sa vie. Cela paraît plus terrible que cela n'est, et quand des imbéciles et des fripons s'allient, les dangers sont moindres qu'ils ne semblent. Je vois d'ici la France affranchie et rieuse, et nous en rirons pour longtemps et j'espère que les révolutions finiront ici.

N'allez donc pas agir précipitamment. Quoi qu'il arrive, vos amis seront au pouvoir, ministres ou Président. La Belgique me plaît d'ailleurs pour vous, je l'ai habitée, c'est la France, vous y serez comme chez vous. Mais ne vous hâtez pas de conclure et songez que la France touche au terme de ses ennuis. En tout cas, vous reviendrez, ne prenez pas des engagements, de longs termes. Toute ville pour votre santé vaut mieux que Paris ; ces villes de Belgique sont aérées, et la campagne assez jolie. Vous y trouverez bien des lecteurs pour *Port-Royal*. Je vous vois partir à regret et j'aurais bien voulu que vous eussiez ma philosophie et mon goût des champs. Vous eussiez passé à la campagne quelques années, et c'est un lieu pour le travail. Mon fils va partir pour l'Italie où il va voir ma sœur à Rome; vous trouveriez toujours sa chambre toute prête si vous vouliez venir ici.

Sans doute, vous éprouverez un mouvement de joie et de bien-être en sortant de cette ville où tant d'armes et de passions sont entassées. Quels éléments pour un penseur, quand c'est une profonde bêtise qui est au fond de tout cela. Je crois votre première proposition vraie, sur la République ; quant à la seconde, non, car songez comme cette nation est légère, et avec quel plaisir elle jettera un nouveau cri et retrouvera la sécurité. Pour moi, j'entends déjà ce cri et je me crois au port.

Je presse moi-même mon fils de partir et de s'amuser avant qu'il ne rentre dans l'administration, tant

je crois qu'il va y en avoir une. Il partira et je retrouverai ma solitude, et je serai seule avec vous et Pascal. Cette vie de solitude et de rêverie a son prix si vous aviez voulu en essayer, mais vous êtes trop homme du monde.

Le mois d'août est le vrai mois des voyages. C'est le plus ennuyeux de l'année, et c'est celui où l'on a le plus d'envie de sortir de soi.

Cependant les chaleurs, cette année, ne l'ont pas rendu si lourd :

> Oh! que la vie est longue aux longs jours de l'été !
> Et que le temps y pèse à mon cœur attristé !

Vous trouverez déjà dans votre voyage les riches impressions de l'automne; dites-moi l'effet que ces sites et ces nouveautés produiront sur vous.

Mais le chemin de fer ne laisse pas voir la nature. Vous passerez tout près d'Herblay, car c'est votre route. Adieu, peut-être les premières nouvelles de France vous seront un signal de retour. L'Angleterre, saisie durant la nuit par sa populace, ne s'en fût pas mieux tirée ; il n'y a rien là d'humiliant pour la France ; la liberté nous a valu cet accident.

CLXI

Herblay, mercredi, s. d.

Voici un mot de mon curé un peu jésuite, mais homme d'esprit fort en coquetterie avec votre Marie.

Je suis charmé de vous savoir si bon théologien.

J'ai fait prendre à Paris Cousin (sur *les Pensées*). Il est en plein Port-Royal, il vous a pris votre sujet, j'ai compris un peu l'intention de vos éloges ; j'ai regretté aussi bien des choses que je vous ai écrites autrefois sur la philosophie ; les délicats sont à redouter ; comme Pascal parle bien d'eux ! Cousin ne connait pas son Pascal, il ne rentre pas dans ce clair-obscur, et si Pascal eût été *homme du monde*, aimé, heureux, qui peut douter qu'il n'eût été encore et religieux, et troublé, et malade ? Mais lui, ravi, pourquoi ne le fut-il pas de Descartes ? Ce sera encore la faute de Port-Royal ; Cousin prend le sujet des autres, mais il ne le traite pas amoureusement.

Votre livre se lit d'entraînement, vous aurez un grand succès, assez grand pour qu'il soit suivi de jalousies, envies, critiques, etc. Vous aviez raison de dire une fois que l'ambition n'était pas dans la politique. Hélas ! La politique est déroutée. Mais vous, vous avez été ambitieux ! Vous n'avez pas encore l'ambassade que je vous destinais, mais quel bonheur ! Vous avez fait votre livre. Bulwer m'écrit qu'on l'a fait voyager sans qu'il ait encore quitté Londres pour Paris ; mais comme je donnerais toute sa carrière pour vos volumes, même l'affaire de Syrie la meilleure.

Vous disiez ne rien faire d'agréable à Paris, mais que ce livre est agréable et beau !

Je reprends ma lettre après avoir été bouleversée par M. Faugère. Oh ! pourquoi M. Faugère n'est-il

pas mort en nourrice? Voilà un homme bien bête (du moins il le semble au premier coup d'œil) qui nous donne une édition de Pascal et nous la dispose aussi à son gré. Mon fils vient de me la rapporter de Paris. Je suis bien fâchée que M. Cousin n'ait pas fait l'édition qu'il projetait. Se contentera-t-on de celle-ci, et des amours de Pascal et de Mlle de Roannez? Que c'est niais! Et sans doute, dit ce bon homme, Mlle de Roannez le payait de retour. Comme il y a de l'amour dans les lettres à Mlle de R.! Bien fin qui en verra là. Vous avez fait justice de ces bêtises. Savez-vous si Cousin songe toujours à son édition? Faugère pourtant nous donne le texte et vaut mieux que tout en attendant. Mais vous dites bien, dans ce temps-là qu'eût-on pensé d'un pareil fatras? La réputation déjà faite de Pascal nous soutient le livre.

On dit que ces belles prières sont de sa jeunesse, cela me dérange. Port-Royal les avait mises à la fin, et je les croyais de sa fin passionnée. C'est le triomphe de la beauté, du délire, de ce qu'avec Platon j'appelle Alcibiade.

Me voici bien replongée dans Pascal, et pour longtemps. Je vous attendais pour cela. J'ai mon idée. Il me semble voir dans Pascal un nouveau Christ, un homme immolé aussi, mais plus près de nous, plus touchant, où la Sainteté peut se rattacher, car enfin nous ne resterons pas toujours sans passion religieuse, et Pascal, qui peut donner la main à Confucius, est plus touchant que lui. J'attendais votre tra-

vail qui replonge dans ces questions. Vous dites bien contre Cousin que tout le scepticisme de Pascal tombait devant sa foi pour Jésus-Christ.

Mais assez ! car je ne veux pas vous assommer dans un moment où vous recevrez tant de lettres sur ce sujet. Votre reconstruction du livre d'après *les Pensées* paraît plus belle dans cette anarchie sur Pascal, et vous restez le seul guide pour le comprendre... mais, mais je n'en finirais pas.

Reposez-vous, amusez-vous, avant votre départ, atteignez la gloire, et nous aurons aussi vos leçons de Liège.

CLXII

Herblay, lundi, 5 septembre.

J'allais vous dire encore d'autres choses sur Port-Royal, et, entre autres, que demander de la gravité à Chateaubriand en parlant de Rancé, c'était bien oublier que ce qui lui a fait pardonner son catholicisme, c'est le peu de sérieux qu'il y a mis ; c'est ce qui peut seul faire pardonner un voile volontaire, une chimère poétique, une sorte d'insulte aux grands hommes d'hier.

Mais je vous épargne mon bavardage sur le petit mot court et froid de vous que je reçois. Peut-être vous avez trouvé que j'en ai déjà écrit trop longuement, et vous avez tant d'avis meilleurs, que les miens

ne sont rien. Je les donnais dans mon amusement, et je ne voulais que vous amuser.

Ce voyage à Liège me plairait à votre place, mais je crains qu'il ne vous ennuie. J'ai habité un mois cette ville, et une partie de la campagne en est charmante (1).

Vous ne donnez aucun détail. Quand partez-vous? Est-ce ainsi qu'on écrit à ceux pour qui on aurait la moindre amitié ? Mais Dieu sait que je me suis appliquée à vous prendre comme vous êtes, et sans vous faire jamais nulle observation... Aussi bien, j'en ai déjà dit plus que je ne voulais.

Voici un mot où Mme Hamelin me demande *Port-Royal* que je lui offrais. Vous y verrez son avis sur Charles-Albert et l'Italie.

CLXIII

Herblay, mercredi, 7 septembre.

Je ne me flattais pas que vous viendriez à Herblay, mais je croyais que vous ne quitteriez pas Paris. Je trouve votre résolution d'un homme ferme, vous faites bien d'aller vers ces pays où Bayle et d'autres ont été penser librement. Mais ce départ me touche, non pas que je vous aie aimé autrefois, non pas pour des souvenirs que vous ne semblez pas garder même

(1) Voir *les Enchantements de Prudence*, sur le séjour d'Hortense en Belgique.

pour d'autres qui les méritaient plus que moi, mais parce que vous êtes l'homme le plus distingué, le plus aimable, le meilleur de ce temps. Vous vous en allez seul, avec une santé délicate, assez mélancolique, et vous changez, je crois, pour la première fois de vie et de patrie (1). Pour moi, cela m'amuserait, et les objets nouveaux ont leur attrait, mais je ne sais si vous êtes ainsi fait. Vous regretterez vos salons de Paris, des dames, peut-être des demoiselles, dont vous avez l'habitude à Paris.

Vous êtes si secret dans ce que vous faites, on sait si peu votre vie intérieure, vous craignez si fort d'inspirer quelque chose de vif même en amitié, il faut si bien se modérer sur vous-même pour ne pas vous effaroucher, qu'on peut-être liée des années avec vous sans vous exprimer rien de son intérêt et de son admiration. Peut-être c'est dans votre livre qu'on vous trouve le plus, et c'est là que vous vivez. Mais ces hommes, que vous avez étudiés, avaient, même dans leurs austérités les plus outrées, des affections, des soins, et Pascal avait un besoin perpétuel de Mme Périer, chez laquelle il est enfin venu vivre. Vous, cette sœur des hommes distingués, qu'en eussiez-vous fait? Ne vous eût-elle pas été importune? Avec cette nature fugitive de la poésie volante, unie à la pensée, on a du sérieux sans sérieux, et les formes et les apparences détruisent les

(1) Non, c'était pour la seconde. Hortense oubliait que Sainte-Beuve avait passé près d'un an à Lausanne, quand il y alla faire son cours sur Port-Royal.

réalités et les vraies beautés de la vie. Vous imposez aux autres ce que vous faites pour vous-même, se renfermer en soi et se taire. Mais ces hommes de Port-Royal ne fesaient pas cela. Ce qui fait cela c'est l'homme à moitié solitaire, à moitié évaporé, qui reçoit sa loi à la volée, du monde ou de la retraite, qui compte trop la foule et s'en laisse éblouir, qui passe sans cesse d'une impression à l'autre, ne voulant se livrer à aucune. Depuis longtemps que vous m'avez écrit que vous ne vouliez être qu'un homme du monde, j'ai bien vu qu'il fallait vous laisser passer cette fantaisie singulière dans un homme d'esprit. Vous disiez aussi, il est vrai, alors (car vous dites souvent le contraire) que vous iriez vivre dans la retraite dès que vous le pourriez. Pourquoi n'êtes-vous pas composé de ces éléments plus solides, qui vivent dans le monde sans en être et dans la retraite à fantaisie? Vous prenez au sérieux dans votre livre les faiblesses de tous ces bêtes de gens dont le monde se compose. Oh! quand j'y vivais, comme leur *bêtise* me paraissait leur excuse! Vous êtes sévère et cent fois meilleur au fond que vous ne semblez dans votre livre. Je compte que, dans cette Université de Liège, vous allez trouver ces hommes qu'on rencontre par toute l'Europe, que j'appelle *le vrai public*, hommes d'une autre trempe qu'à Paris, hommes forts et simples, qui vivent d'une vie à eux, mêlée de famille et d'affections, mais qui ignorent absolument l'existence de Paris. L'air, le jour n'est que hors de Paris, le calme aussi et la force, et l'universalité des choses.

Edward Bulwer (frère d'Henry) dit bien « qu'il y a deux choses au monde : la nature humaine et la nature française ». L'importance excessive attachée aux petites choses à Paris interdit les plus tendres et nuit à toute chose.

Laissez-moi espérer que si Herblay n'est pas votre retraite aujourd'hui, il le sera peut-être plus tard, quand vous serez rendu à l'Académie, quand vous n'aurez plus que le côté sérieux, quand les femmes ne seront plus tant dans la vie du poète, et qu'il se tournera vers l'éternelle beauté. Vous saluerez en attendant ces blonds et frais visages flamands, ces filles naïves et lourdes qui ont leur charme. Mais vous ne ferez qu'effleurer non plus ces beautés-là. Une Université eût été toujours chère à Platon. C'est là que de jeunes esprits, de jeunes cœurs se préparent à vivre, à souffrir, à briller, et qu'un mot de vous saura les charmer. Les plus intelligents seront les plus pauvres et les plus mal mis, par cette loi de la rareté de l'esprit qui ne le fait ressortir que d'un grand nombre. Vous pourrez choisir quelques disciples favoris. Liège doit être dévote un peu ; n'allez pas vous laisser séduire et songez que l'avenir est comme vous l'avez tracé dans ce troisième volume.

Pour moi, vous voyant partir seul, je me reproche de vivre ici heureuse avec mes enfants. Je suis pourtant occupée et charmée du petit, qui est plus d'un âge qui convient aux mères ; il est fort intelligent, plein d'agrément. L'aîné a déjà sa vie et ses passions à lui ; c'est un ami plus qu'un fils, et la

maternité d'ailleurs est surtout pour les petits. Tout s'envole autour de nous; la race qui nous suivra n'a pas besoin de nous longtemps, et les amis sont en définitive ce qui nous restera de plus cher et de plus aimable. Ils sont nos contemporains, ils en savent plus long que nos enfants; nos enfants grandissent et partent ; nos amis vieillissent et nous restent. Laissez-moi du moins cet espoir.

Mais pourquoi souhaiter que vous fussiez plus grave ou plus ouvert? Vous perdriez peut-être de vos charmes. C'est tout un ensemble inquiétant, mais charmant. Si je crois qu'au fond il y a pourtant quelque solidité dans vos affections, je n'en suis jamais sûre, et par un accent glacé qui vous est facile au besoin, vous savez vous replacer sur ce terrain de la sublime indifférence, et nous commander d'y rester.

La lettre de Mme Hamelin n'était-elle pas comique et spirituelle? Vous attendiez-vous que Port-Royal eût fait la République? Elle n'est pas très contente de Capponi, mais il est premier ministre à un mauvais moment, quand l'Italie veut s'unir. Le père de mon enfant est ministre avec lui (des cultes) et le domine fort (1).

(1) Nous apprenons ainsi que le père du second enfant d'Hortense était Jacopo Mazzei. Sainte-Beuve, qui n'avait pas conservé de lettres d'elle postérieures à celles-ci, avait écrit sur la partie contenant son adresse : « de Mme Allart, à garder. »

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CONTENUS DANS CE VOLUME

A

Abailard, 179.
Abraham, 15.
Agésilas, 86.
Agoult (Marie d'), 8, 19, 26, 36, 42, 46, 54, 56, 57, 61, 63, 68, 84, 94, 100, 103, 107, 108, 132, 138, 143, 160, 161, 194, 204, 207, 238, 255, 258, 260, 263, 279, 288, 325.
Ajax, 71, 73, 87, 88, 210, 250.
Alcibiade, 141, 197, 327.
Alençon (le duc d'), 70.
Alexandre, 225.
Allart (Marcus), 7, 30, 37, 79, 103, 205, 207, 230, 238.
Allart (Sophie), 24.
Anacréon, 219.
Anaxagore, 175, 226.
Andilly (d'), 41, 42, 216, 223, 286.
André (l'abbé), 91.
Apollonius, 267.
Arago (Emm.), 312.
Aragon (Ferdinand), 127.
Arbouville (Mme d'), 187.
Arioste (l'), 203.
Aristote, 32, 154, 201, 202, 207, 256.
Arnauld, 261, 286.
Augustin (saint), 56, 58, 64, 65.
Aycard, 179.

B

Bacon, 35, 38, 119, 126, 149, 154, 158, 159, 197, 201, 202, 211, 217, 225, 253, 272, 282, 311.
Balzac, 42.
Barbès, 303, 304.
Baronius, 51.
Baucis, 51, 59.
Bazin, 258.
Bazoche, 258.
Bayle, 121, 155, 170, 202, 207, 211, 226, 256, 257, 307, 329.
Belgiojoso (princesse de), 56, 63.
Béranger, 6, 26, 43, 50, 68, 106, 108, 185, 190, 191, 219, 232, 238, 263, 277, 288, 289, 291, 293, 299.
Bertrin (l'abbé), 25, 26.
Bertrand (la gale), 6.
Bertrand (l'abbé), 13.
Blackstone, 292.
Blanc (Louis), 275.
Blandin, 204.

Boileau, 156.
Bonaparte, 123.
Bonstetten, 113, 114, 121, 137, 232.
Bossuet, 41, 44, 197, 222, 271.
Bourdais, 155, 213.
Broglie (duc de), 173.
Buchez, 310.
Buffon, 88, 214, 260.
Buloz, 204.
Bulwer-Lytton (Henri), 23, 35, 52, 53, 56, 59, 71, 86, 111, 251, 252, 256, 262, 263, 268, 326.
Burke, 124, 145, 146, 151, 170, 186, 269, 303.
Burnet, 188.
Byron, 37, 86.

C

Caïus, 207.
Calmann-Lévy, 279.
Camoëns, 19.
Capponi (Gino), 37, 48, 72, 103, 165, 217, 234, 333.
Cassandre, 73.
Caton, 201.
Catulle, 270, 276, 277.
César, 94, 214, 292.
Charlemagne, 21, 47, 135, 223, 225.
Charles Ier, 286.
Charles II, 76, 172, 188, 225.
Charles-Albert, 329.
Charles le Chauve, 21.
Charpentier (l'éditeur), 27, 169,
Charrière (Mme de), 221.
Chatam, 128, 144, 164, 176, 179, 187, 225.
Chateaubriand (le Vte de), 6, 11, 28, 29, 43, 54, 55, 75, 100, 132, 157, 190, 212, 214, 215, 225, 231, 244, 253, 263, 269, 274, 277, 328.
Chateaubriand (Mme de), 251.
Chatellux, 300.
Chevrier (André), 130.
Chesterfield, 164, 224.
Chopin, 261, 288.
Cicéron, 14, 25, 98, 137, 141, 280, 293.
Cléopâtre, 94.
Cœur-de-Lion (Richard), 70,
Comte (Auguste), 208.
Condillac, 153, 154.
Confucius, 283.
Condorcet, 128, 138, 159, 275.
Constant (Benjamin), 26, 150, 154, 186, 187, 221, 269.
Copernic, 253.
Coquerel (Athanase), 91.
Corday (Charlotte), 58.
Cornuau (la sœur), 44.
Cousin (Victor), 128, 149, 163, 164, 224, 326, 327.
Cromwell, 127, 162, 203.
Cusa, 253.
Cuvier, 89.

D

Dacier (Mme), 27.
Damas-Hinard, 321.
Dante, 89, 174, 208.
Danton, 309.
Davilliers (Mme), 191.
Decazes, 26.
Delille, 125, 127, 232.
Delloye, 63, 67, 76.
Delolme, 105.
Démocrite, 217, 226, 256.
Descartes, 137, 149, 188, 202, 207, 208, 209, 230, 253, 257, 326.
Diderot, 121, 159, 253.
Didier (Charles), 20, 113, 134, 300.
Didon, 134.
Diogène-Laërte, 226.

Duchatelet (Mme), 159.
Dupin, 300.
Dupont de l'Eure, 300.
Duvergier de Hauranne, 227.

E

Elisabeth (la reine), 70, 71, 198, 225, 239.
Enée, 171, 172, 210, 283.
Epicure, 217, 226, 311.
Essex, 70, 71, 286.

F

Faucher (Léon), 87.
Faugère, 326.
Fouriel, 184.
Fénelon, 44, 198.
Fleury, 51, 56, 62.
Florian, 219.
Fontaine, 64.
Fontanes, 132, 231, 232, 233.
Fontenelle, 77.
Fox, 122, 124, 145, 146, 186.
Frédéric (le grand), 43, 170.

G

Gabriac, 24, 281.
Galeotto (le), 78.
Galilée, 253.
Gay (Mme Sophie), 195.
Georges (Cadoudal), 203.
Gibbon, 280, 306.
Gladstone, 87.
Grenville (lord), 115.
Grignan (Mlle de), 305.
Grotius, 264.
Guéméné (duchesse de), 42.
Gustave-Adolphe, 292.
Guizot, 76, 77, 87, 88, 127, 141, 173, 189, 251, 293, 298, 308, 317.

H

Hambden, 186.
Hamelin (Mme), 186, 195, 272, 311, 329, 333.
Héloïse, 179, 229.
Henri IV, 225.
Henri V, 315.
Héraclite, 226.
Hippocrate, 214.
Holbach (d'), 101, 153.
Hollis, 186.
Homère, 15.
Horace, 43.
Hugo (Victor), 121, 234, 292.
Hugo (Mme Vict.), 10, 169.
Humboldt (de), 215, 283.
Hume, 70, 74, 75, 137, 172, 184, 285, 290.

J

Janin, 290.
Jansénius, 40, 64, 65, 197, 216, 222, 239.
Jehé (Mme), 183.
Jérôme (saint), 58.
Jésus-Christ, 51, 101, 102, 328.
Job, 179.
Joubert, 231, 233.

K

Kant, 154, 209.
Keppler, 252.
Krudener (Mme de), 140, 150.

L

Lacoste (Mme), 191.
Lafayette (Mme de), 192.
Lafayette, 304.
La Fontaine, 178.
Lamartine (Alph. de), 37, 125, 199, 293, 298, 308, 310, 322.

Lamennais, 6.
Lanci (l'abbé), 90, 165, 174.
La Rochefoucauld (de), 229.
Leicester, 70.
Le Clerc, 280.
Ledru-Rollin, 320.
Lehmann (Henri), 200, 237.
Leibniz, 149, 152, 159, 163, 202, 257.
Lekain, 159.
Léon X, 228.
Léon XII, 107.
Léonard, 132.
Leroux (Pierre), 89, 161, 185, 241, 243, 256, 257, 264, 265, 266, 269, 270, 275, 277, 279, 295, 297, 306, 315, 317, 322.
Leucippe, 236.
L'Hôpital, 225.
Libri, 59, 77, 78, 79, 196, 199, 201, 214, 249, 254, 283.
Lieven (princesse de), 251.
Lingard (John), 107, 137, 173, 184.
Lisfranc, 189.
Liszt, 200, 238.
Littré, 208, 210, 211, 212, 214, 217.
Loménie (de), 277.
Longueville (Mme de), 192, 286.
Louis XI, 127.
Louis XIV, 75, 119, 143, 173, 193, 225, 304, 306.
Louis-Philippe, 308, 313.
Lucrèce, 214, 274, 282.
Luynes (duc de), 166.

M

Machiavel, 119, 151, 154, 225, 227, 253, 265, 271, 306.
Mahomet, 162.
Maistre (J. de), 137.
Majon (Mme), 91.
Maleville (de), 87.
Marc-Aurèle, 201.
Marliani, 248
Marmont (le Mal), 119, 186, 292.
Martin (Henri), 21.
Mazzei (Jacopo), 333.
Méléagre, 189, 230, 234, 271.
Mérimée, 6, 21, 24, 191.
Michel-Ange, 181, 271.
Mignet, 60, 65, 66, 90, 117, 143, 144, 168, 172, 173, 178, 184, 189, 196, 258, 280, 294.
Milton, 19, 40, 272.
Minerve, 8, 66, 96, 112, 113, 114, 127, 183, 229.
Moïse, 91.
Molé, 25, 186, 298, 308, 322.
Molènes (G. de), 204.
Molière, 56.
Montaigne, 40, 41, 51, 203, 216, 221, 222, 233, 238, 272, 313.
Montesquieu, 17, 43, 135, 172, 225, 228, 264.
Musset (Alfred de), 71, 87.

Napoléon Ier, 75, 124, 174, 203, 254, 291.
Naudé, 137.
Newton, 149.
Nicole, 57, 260.
Nicolini (Giuseppe), 37.
Nisard, 273, 274.
Nodier (Ch.), 231, 233.

O

Olivier (Juste), 218.
Orange (le Prince d'), 115, 127.
Orléans (le duc d'), 286.

P

Pagnerre, 279.

Palmerston, 312.
Pascal (Blaise), 7, 18, 25, 29, 38, 40, 41, 42, 46, 48, 57, 61, 76, 88, 104, 105, 113, 138, 169, 196, 202, 208, 216, 217, 221, 222, 239, 243, 253, 260, 264, 267, 271, 272, 280, 284, 292, 306, 311, 317, 325, 327.
Pascal (Jacqueline), 216, 252.
Passerat, 205.
Passy (Hippolyte), 48, 78, 87, 221.
Passy (Antoine), 301.
Patin, 56, 271.
Paul (saint), 101.
Paulin, 77.
Pelage, 66, 69.
Pelletier (le g^{al}), 87.
Périer (Mme), 330.
Perron (du), 61.
Pétetin, 241.
Philémon, 51, 59.
Pie VII, 107.
Pithon, 205.
Pitt, 116, 122, 124, 125, 126, 128, 134, 135, 144, 145, 146, 147, 158, 186, 198, 223, 225, 269, 280, 292.
Platon, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 158, 159, 161, 163, 188, 201, 202, 207, 208, 209, 212, 221, 224, 225, 226, 236, 237, 256, 257, 267, 270, 306, 327, 332.
Pline, 137, 177.
Polignac (duchesse de), 195.
Pompée, 137.
Preissac (de), 88.
Prisse (de), 91.
Properce, 276, 277.
Proudhon, 322.
Pyrrhon, 226.
Pythagore, 202, 209, 226, 249.

Q

Quinet, 166.

R

Rachel, 87.
Racine, 137, 156, 216, 223, 239.
Raguse (duc de), 174, 181, 195.
Rancé, 328.
Rapin, 205.
Ravaisson, 201, 202.
Raynaud (Jean), 312.
Récamier (Mme), 43, 63, 151, 263.
Rémusat (de), 179, 189.
Renduel, 45.
Richelieu, 124, 126, 135, 144, 173, 186, 198.
Richerand, 213.
Roannez (Mlle de), 327.
Robespierre, 298.
Roland de la Plâtrière (Mme), 181, 261.
Rolland (Mme), 109, 159, 161, 267.
Ronchaud (L. de), 204, 279.
Rossignol, 285.
Rousseau (J.-J.), 128, 202, 212, 288.
Royer-Collard, 122, 123, 124, 127, 154, 189, 315, 322.
Russel (lord), 252.

S

Sacy (de), 40, 46, 91, 215.
Saint-Cyran, 40, 41, 46, 286.
Saint-Pierre (Bernardin de), 159, 227, 245, 259.
Salluste, 189, 196, 243.
Salomon, 111.
Sampayo, 52, 85, 213, 274.
Sand (George), 28, 51, 185, 203, 204, 219, 240, 263, 285, 295.

Savignac (Mlle de), 46, 47, 86, 176, 184, 185, 196, 205, 278.
Scott (Walter), 86, 203.
Sénèque, 280.
Sévigné (Mme de), 10, 192, 224, 272, 304.
Sforce, 198.
Shakespeare, 37.
Shéridan, 122, 186.
Sismondi, 21, 289.
Smith (Adam), 270.
Socrate, 41, 128, 158, 224.
Solms (Mme de), 10.
Soulié (Frédéric), 243.
Soult (le mal), 186.
Spinosa, 256, 257.
Stuarts (les), 74.
Sue (Eug.), 197, 211, 219, 240, 243.
Sully, 135, 225.

T

Tacite, 126, 173, 271, 285, 290.
Talleyrand (prince de), 86.
Tamerlan, 86.
Tasse (le), 112.
Thayer (Mme), 48.
Thalès, 226.
Théocrite, 285, 287, 295, 297, 298.
Thierry (Augustin), 6, 173, 258.
Thiers, 6, 22, 23, 24, 25, 26, 48, 87, 90, 97, 103, 108, 114, 116, 120, 122, 123, 124, 125, 126, 158, 166, 186, 189, 251, 288, 289, 291, 292, 293, 294, 304, 309, 315.
Thomas (saint), 218.
Tibulle, 276, 295, 297.
Tite-Live, 173.
Tomaseo, 234.
Tristan (Mme), 165.
Troubat (Jules), 266, 308.
Tullius, 223.
Turenne, 292.
Turgot, 275.
Turquety, 30.

V

Valmore (Mme), 108.
Velléda, 7, 103, 229.
Viel-Castel (de), 108.
Virgile, 136, 281, 283, 284.
Voltaire, 24, 42, 43, 51, 56, 89, 115, 128, 133, 155, 159, 170, 178, 209, 226, 231, 256, 275, 278, 280, 286, 289.

W

Warens (Mme de), 276, 288.
Washington, 127, 144, 227, 231.
Witt, 127.

X

Xénophane, 256, 257.

Z

Zénon, 151, 226.
Zénon d'Elée, 256, 257.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 5

1841 13
1842 40
1843 74
1844 85
1845 92
1846 188
1847 251
1848 285

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix mai mil neuf cent huit

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

Poitiers. — Imprimerie u Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.